



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

RENÉ BAZIN

HUMBLE AMOUR



Vel. Fr. III B. 3593

PARIS

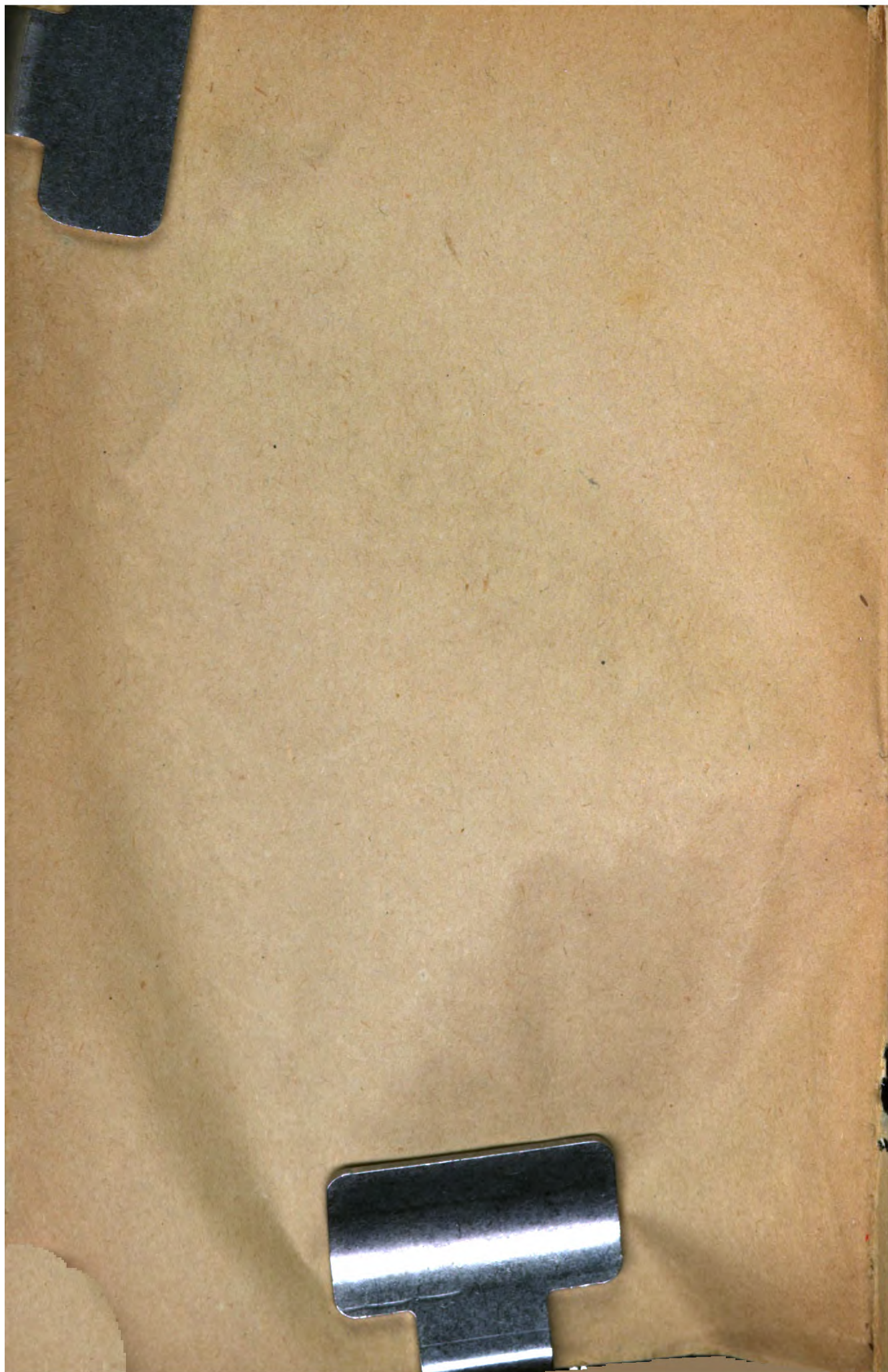
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1894

~~Arch. V G. 25~~



A M. Charles Benoist,
cordial hommage et souvenir
Henri Cazin.

HUMBLE AMOUR

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR:

Format grand in-18.

A L'AVENTURE (croquis italiens).	1 vol.
LES ITALIENS D'AUJOURD'HUI.	1 —
MADAME CORENTINE	1 —
LES NOELLET	1 —
LA SARCELLE BLEUE	1 —
MA TANTE GIRON	1 —
SICILE (<i>Ouvrage couronné par l'Académie française</i>).	1 —
UNE TACHE D'ENCRE (<i>Ouvrage couronné par l'Académie française</i>)	1 —

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède et la Norvège.

RENÉ BAZIN

HUMBLE AMOUR



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1894



DONATIENNE

DONATIENNE

I

Ils étaient assis, l'homme et la femme, en haut de la colline, sur le seuil de la ferme, la tête appuyée sur la paume des mains, lui très grand, elle très petite, tous deux Bretons de race ancienne. L'ombre achevait de tomber.

Une bande rouge, mince comme un fuseau, longue de bien des lieues, à peine entamée, çà et là, par l'ondulation lointaine des terres, laissait deviner l'immensité de l'horizon qu'ils avaient devant eux. Mais il n'en venait presque plus de lumière, ni aux nuages floconneux qui barraient le ciel, ni sur la forêt de Lorges, dont les vallons et les côtes fuyaient en houles

mêlées. Bancs de nuages dans le ciel, bancs de brume dans le pli des frondaisons, tout était orienté dans le même sens, et tout dormait. Une senteur âpre, la respiration nocturne de la forêt, passait par intervalles. A la limite des bois, à trois cents mètres de la maison, une lande ressemblait à une tache brune. Puis il y avait un maigre champ de blé noir moissonné et, plus près, le petit raidillon pierreux, semé de genêts, qui portait la closerie de Ros Grignon.

Ils étaient pauvres. L'homme avait épousé, au retour du service, une fille de marin, servante en la paroisse d'Yffiniac, qui est peu distante de celle de Plœuc. Elle avait quelques centaines de francs d'économies, des yeux noirs très innocents et très vifs, sous sa coiffe aux ailes relevées en forme de fleur de cyclamen. Lui ne possédait rien. Un soldat qui revient du régiment, n'est-ce pas ? Mais c'était moins pour son argent qu'il l'avait choisie, bien sûr, que parce qu'elle lui plaisait. Et comme il était réputé bon travailleur, dur à la besogne, il avait pu obtenir à bail quatre hectares de mauvaise terre, vingt pommiers, une maison

composée d'une étable où vivait la vache, d'une chambre où dormaient les gens, sous le même toit de paille épais d'un mètre et tout brun de mousse : la closerie enfin de Ros Grignon. Cependant il payait mal. Depuis six ans qu'il était marié, trois enfants lui étaient nés, dont le dernier, Johel, avait cinq mois. La mère pouvait à peine aider son mari, dans les grands jours de peine, à remuer la terre, à semer, à sarcler, à moissonner. Et l'avoine se vendait mal, le blé noir était presque entièrement consommé à la maison, et l'ombre de la forêt, les racines profondes des chênes et des ajoncs, rendaient chétives les récoltes.

La nuit s'annonçait calme et humide, comme beaucoup de nuits de la fin de septembre. Dans la chambre, derrière Jean Louarn et sa femme, s'élevait le bruit régulier d'un berceau qu'une petite de cinq ans, Noémi, balançait en tirant sur une corde. Elle endormait Johel. Eux ne bougeaient pas. Les yeux vagues, on eût dit qu'ils regardaient diminuer la bande de lumière rouge au-dessus de la forêt. Des gouttes de rosée, glissant sur les tuyaux de chaume, tombaient sur le cou de l'homme,

sans qu'il y prît garde. Ils se reposaient, ouvrant leurs poitrines à la brise fraîche, n'ayant point de pensée, si ce n'est le songe toujours présent de la misère, qui ne se partage plus et que chacun fait de son côté quand elle a trop duré.

Le gémissement du berceau s'arrêta, et l'enfant, mal endormi, cria. La femme tourna la tête vers le fond de la chambre :

— Tire donc, Noémi ! Pourquoi ne tires-tu pas ?

Rien ne répondit. Le bruit doux de l'osier recommença. Mais le père, sorti du rêve où il était plongé, dit lentement :

— Faudrait vendre la vache.

— Oui, reprit la femme, faudra la vendre.

Ce n'était pas la première fois qu'ils parlaient ainsi de mener au marché l'unique bête de l'étable. Mais ils ne se décidaient point à le faire, attendant un autre moyen de salut, sans savoir lequel.

— Faudrait la vendre avant l'hiver, ajouta Louarn.

Puis il se tut. Le petit Johel était endormi. Aucun bruit ne s'élevait de la closerie, ni de

l'immense campagne épandue alentour. La lueur du couchant s'était faite mince comme un fil. C'était l'heure où les bêtes de proie, les loups, les renards, les martres rôdeuses, se levant des fourrés, le cou tendu, flairent la nuit, et, tout à coup, secouant leurs pattes, commencent à trotter par les sentiers menus, à découvert.

— Bonsoir ! dit une voix enrouée.

L'homme et la femme se dressèrent en sursaut. D'instinct, Louarn avait fait un pas en avant, afin d'être entre elle et celui qui venait. Un moment, il demeura penché, fouillant l'ombre de la pente pierreuse, les bras ramenés le long du corps, prêt à lutter. Mais, dans la faible tranchée de lumière qui s'échappait de la porte et faisait un petit couloir à travers la brume, une tête apparut, puis un gros corps d'homme élargi par les plis d'une blouse.

— Crains pas, Louarn, c'est moi ; j'apporte une lettre.

— C'est tout de même pas une heure pour courir les chemins, dit Louarn.

— Vous demeurez si loin ! reprit le fac-

teur. Je suis venu après la levée. Tiens, voilà !

Le closier étendit la main, et regarda l'enveloppe avec un rire triste. Qu'est-ce que cela lui faisait, une lettre de plus ou de moins de l'avocat Guillon, le receveur de mademoiselle Penhoat ? Puisqu'il ne pouvait pas payer, c'était de l'écriture inutile.

— Veux-tu entrer ? dit-il. Veux-tu une bolée de cidre ?

— Non, pas ce soir, une autre fois.

La blouse ronde disparut après trois enjambées de l'homme, car le brouillard devenait épais.

— Rentrons, dit Louarn.

Tandis qu'il fermait la porte, et poussait le verrou de bois, luisant du bout, à cause du long usage, sa femme, plus pressée que lui de savoir, enlevait de terre la chandelle fichée dans un goulot de bouteille. Elle la posa sur la table, et, se penchant au-dessus, les yeux brillants :

— Dis, Jean, d'où vient-elle, la lettre ?

Lui, de l'autre côté de la table, retourna deux ou trois fois l'enveloppe entre ses mains,

l'approcha de son visage, qui était régulier, maigre et tout rasé, sauf un doigt de favoris, près des cheveux, et, ne reconnaissant pas l'écriture de maître Guillon :

— Tiens, lis donc, Donatienne. Ça n'est pas de lui. Moi, l'écriture moulée, ça ne me connaît guère.

Et ce fut à son tour de regarder la petite Bretonne, qui lisait vite, suivant les lignes avec un balancement de la tête, rougissait, tremblait, et finit par dire, les yeux levés, humides de larmes et souriants tout de même :

— Ils me demandent pour être nourrice !

Louarn devint sombre. Ses joues plates, couleur de la mauvaise terre blanche qu'il remuait, se creusèrent :

— Qui donc ? fit-il.

— Des gens ; je ne sais pas : leur nom est là. Mais le médecin, c'est celui de Saint-Brieuc.

— Et quand donc tu partirais ?

Elle baissa le front vers la table, voyant combien Louarn était troublé.

— Demain matin. Ils me disent de prendre

le premier train... Vrai, je ne m'y attendais plus, mon homme!...

L'idée leur était venue, en effet, avant la naissance de Johel, que Donatienne pourrait trouver une place de nourrice, comme tant d'autres parentes ou voisines du pays, et la jeune femme était allée voir le médecin de Saint-Brieuc, qui avait pris le nom et l'adresse. Mais, depuis huit mois, n'ayant pas eu de réponse, ils croyaient la demande oubliée. Le mari seul en avait reparlé, une ou deux fois, pour dire, au temps de la moisson : « C'est bien heureux qu'ils n'aient pas voulu de toi, Donatienne ! Comment aurais-je fait tout seul ! »

— Je ne m'y attendais plus ! répétait la petite Bretonne, le visage éclairé en dessous par la chandelle. Non, vraiment, cela me fait une surprise!...

Et voilà que, malgré elle, son cœur s'était mis à battre. Le sang lui montait aux joues. Une joie confuse, dont elle avait honte, lui venait de ce papier blanc qu'elle regardait maintenant sans rien lire : c'était comme une trêve à sa misère, qui lui était offerte, une

délivrance des soucis de sa vie de paysanne obligée de nourrir l'homme, de s'occuper sans repos des enfants et des bêtes. Elle sentait se soulever un peu le poids de fatigue et d'ennui qui les accablait tous deux. Les histoires que racontaient les femmes de Plœuc, les gâteries dont on comblait les nourrices, là-bas, dans les villes, des visions rapides de linge brodé, de rubans de soie, de rouleaux d'or, la pensée d'orgueil, aussi, qu'elle était envoyée par le médecin dans une grande maison de Paris, tout cela, pêle-mêle, lui passait dans l'esprit. Elle en fut gênée, se détourna vers les deux berceaux, côte à côte, près du lit aux rideaux de serge verte, et fit semblant de border les draps de Lucienne et de Johel.

— C'est vrai que ça sera triste, mon homme... Mais, vois-tu, ça aura une fin.

Pas un mot ne lui répondit, et pas une ombre, autre que la sienne, ne remua sur le mur. Elle entendit deux gouttes d'eau qui tombaient dehors, du toit de chaume sur les pierres.

— Et puis je gagnerai de l'argent, continuait-elle, et je te l'enverrai. Ces gens-là doivent

être riches. Ils me donneront peut-être des brassières, dont les petites ont tant besoin...

L'unique chambre de la maison fut ressaisie par l'universel silence, et sembla, un moment, une chose morte, écrasée comme les bois, les landes, sous la rosée lourde de cette nuit de septembre. Donatienne comprit que l'espèce de joie qu'elle n'avait pu contenir s'était effacée par degrés ; qu'elle n'aurait plus, dans son air, rien d'offensant pour son mari : et elle regarda Louarn.

Il n'avait pas bougé. La chandelle éclairait jusqu'au fond ses yeux bleus, qui ressemblaient, sous la broussaille des sourcils, à un peu de brume blonde, d'où sortait un regard trouble de pauvre être perdu dans un chagrin trop grand. Il suivait les mouvements de Donatienne, sans remarquer le sourire, ni la rougeur du visage, ni la lenteur de ce manège autour des berceaux ; il la suivait avec une pensée de désespoir, sans rien au delà, comme si elle eût été une image déjà lointaine, séparée de lui par des lieues et des lieues. Les marins ont le même regard, quand une voile, à l'horizon, descend vers l'infini de la mer.

— Jean ? dit-elle ; Jean Louarn ?

Il s'approcha lentement, faisant le tour de la table, jusqu'auprès du berceau de Johel. Donatienne était là, immobile. Il lui prit la main, et tous deux ils considérèrent, dans l'ombre, les enfants endormis, têtes blondes tournées l'une vers l'autre, à demi recouvertes par les pointes de l'oreiller qui se courbaient au-dessus d'elles.

— Tu veilleras bien sur eux ! dit-elle. C'est si petit ! Lucienne est si futée ! On ne sait par où elle passe, tant elle court vite, et j'ai eu souvent peur, à cause du puits. Tu recommanderas à celle qui viendra...

L'homme fit signe que oui.

— Justement, reprit Donatienne, j'y pensais, là. Tu pourrais aller chercher, demain matin, Annette Domerc, au bourg de Plœuc. Elle conviendrait pour être servante, je crois. Trouves-tu cela bien ?

Les hautes épaules de Louarn se levèrent :

— Que veux-tu que je trouve bien ? dit-il. J'essayerai.

— Et ça réussira, j'en suis sûre ! Tu ne dois pas t'en faire trop de chagrin. Toutes celles

du pays s'en vont comme moi... Même je suis restée plus longtemps que d'autres... Vingt-quatre ans, songe donc !

Elle dit encore plusieurs phrases, très vite, des recommandations qu'il n'entendait pas, des formules de résignation qui ne consolent de rien. Puis sa voix claire de Bretonne se voila ; sa poitrine se gonfla plus rapidement dans son corselet galonné de velours ; elle comprit qu'elle n'avait pas dit tout ce qu'il fallait, et murmura :

— Mon pauvre Jean, tout de même !

Lui, la prit par la taille, d'un seul bras, et, toute petite contre lui, l'emporta sous l'auvent de la cheminée, à gauche, où il y avait un escabeau pour les veillées d'hiver. Il se laissa tomber sur l'escabeau, et, la posant sur ses genoux, ramenant, le long de son épaule, la tête mignonne de sa femme, comme il avait fait, elle s'en souvenait, un des premiers soirs de ses noces, il la tint embrassée, n'ayant eu qu'un mot pour exprimer sa tendresse d'alors, et le retrouvant pour dire sa peine d'à présent : « Femme, femme ! » Il ne baisait pas son visage, il ne cherchait pas même à le voir, il

appuyait seulement sur son cœur et enlaçait, avec sa force de géant remueur de terre, cette créature qui était sienne, et se pénétrait de cette suprême douceur d'adieu dont le temps venait d'être mesuré. « O femme ! » répétait-il. Toute sa passion était enfermée dans cette plainte, et sa jalousie inquiète, et la pitié que lui causaient toutes ces choses éparses dans le rayonnement faible de la lumière : les berceaux, le lit, la table, le coffre aux vêtements et jusqu'à l'étable d'où arrivait, par intervalles, le bruit d'une masse lourde heurtant les planches, tout cela qui serait si triste sans elle !

Au-dessus d'eux, la cheminée montait, large, noire de suie, ouverte aux brumes qui descendaient lentement.

Donatienne avait essayé de se dégager. Mais il ne voulait pas. Alors elle s'était laissé bercer, prise à son tour par la peur de l'inconnu. « Si je pouvais seulement voir où tu vas ! » avait dit Louarn. Ils ne le savaient pas plus l'un que l'autre. Elle partait, lui restait, et tout leur effort de mémoire, tout ce qu'ils avaient retenu des propos de la caserne ou des commérages des femmes de Plœuc, n'arrivait pas à

leur donner une idée, même imparfaite, du lieu mystérieux où serait demain Donatienne, la mère de Noémi, de Lucienne et de Johel.

Au bout de longtemps, la lettre qu'ils avaient abandonnée sur la table fut poussée par un tourbillon de vent, et glissa. Jean Louarn leva la tête. Il vit, par l'ouverture de la cheminée, que le ciel était couleur de poussière.

— La lune monte au-dessus des bois, dit-il. Il est passé dix heures, Donatienne.

Tous deux sortirent de dessous l'auvent, lui pour se dévêtir et se coucher, elle pour s'occuper du petit Johel qui s'éveillait.

Et la nuit roula bientôt sur les cinq êtres endormis qu'enfermait Ros Grignon. Ses étoiles, une à une, passèrent au-dessus des brumes qui mouillaient la forêt, au-dessus du tertre que précédait le champ moissonné, et s'en allèrent vers d'autres champs, d'autres maisons perdues parmi les landes sans nom. C'était la grande nuit, les routes désertes, les fenêtres closes, les villages rejoints, jusqu'au milieu des terres, par le bruit lointain des houles. Toutes les joies humaines sommeillaient dans les âmes, et presque toutes les douleurs, et le

dur souci du pain. Au large des côtes seulement, tout autour de la presqu'île bretonne, des feux de navires se croisaient dans l'ombre. Mais la terre, un moment, avait cessé de se plaindre. La closerie de Jean Louarn était muette. L'homme dormait, agité parfois d'un frisson de rêve ; Donatienne, frêle près de lui, et toute rose, ressemblait, quand un rayon de lune vint éclairer le lit, à ces petites figures de mariées qu'on habille de coquillages, dans les pauvres boutiques, là-bas.

II

Il n'y eut pas d'aube éclatante. Les voiles qui couvraient le ciel pâlirent seulement, et si peu qu'on ne savait en quel point le soleil s'était levé. Depuis une heure, Jean Louarn avait quitté Ros Grignon pour aller chercher, au bourg de Ploëuc, une carriole qu'on lui prêterait et la servante Annette Domerc. Donatienne s'habilla, en même temps que Noémi qui, chaque matin, commençait à aider sa mère. La petite, assise sur le bord de son lit, ébouriffée, ses cheveux retombant sur ses yeux mal ouverts, s'interrompait de tirer son bas ou de lacer sa robe, et demeurait en équilibre,

prise d'un accès de sommeil, la tête penchée en avant.

La mère était debout, déjà prête, et regardait ses trois enfants, l'un après l'autre, sans rien dire. Sa tendresse maternelle l'avait envahie au premier mot, s'était emparée d'elle tout entière, dès que Louarn avait dit : « Il est cinq heures, voilà le jour. » Et l'idée qu'elle allait abandonner ces trois êtres nés d'elle, le dernier surtout qui n'était pas sevré, lui étreignait le cœur. Elle les regardait, avec l'épouvante secrète de ne plus les revoir, d'en retrouver un de moins quand elle reviendrait. L'quel ? On n'ose approfondir ces peurs-là. L'enfant qu'elle fixait lui paraissait toujours celui que la menace obscure atteindrait. Songeant à cela, elle prit le petit Johel, et le mit tout endormi à son sein.

— Noémi, fit-elle à demi-voix, va donc donner une poignée de paille à la vache. Je l'entends qui fourrage.

Elle se pencha, souriante malgré tout, vers le nourrisson dont le visage disparut entre la poitrine blanche de la mère et le pli gonflé de la chemise. Les lèvres du petit commencèrent à

sucer le lait, avidement, avec des repos essoufflés de gourmandise. Elle aurait voulu lui dire, et elle pensait avec pitié : « Prends tout, mon mignon ! Tu ne m'auras plus ce soir. Ils te donneront à boire du lait que tu n'aimes pas. Tu aimes le mien. Bois à ta soif, pour la dernière fois ! » Et, lorsque les lèvres ensommeillées de Johel la quittaient, retombant l'une sur l'autre, comme un coquillage qui se ferme, elle les excitait du bout de son doigt, et l'enfant se ranimait pour boire encore la vie.

Elle le recoucha, et, ne pouvant se résoudre à le quitter, elle le regardait dormir, et elle lui souriait avec l'abandon des jours anciens, lorsque, brusquement, elle fut ressaisie par la pensée de l'heure qui passait. Noémi rentrait par la porte de l'étable, ayant des brins de paille dans les cheveux. Donatienne courut au coffre où elle renfermait les vêtements de rechange de ses enfants et les siens, — une brassée de lainages avec un peu de gros linge, — et, à la hâte, plia un vieux jupon, un fichu, une chemise et une coiffe, dans une serviette dont elle croisa les bouts à l'aide de deux

épingles. C'était tout ce qu'elle emportait : les femmes du pays lui avaient recommandé de laisser le reste à la maison, parce que les bourgeois donnaient ce qui manquait. De moins pauvres qu'elle en faisaient autant.

— Écoute ! dit-elle en tendant l'oreille.

Noémi, qui courait, s'arrêta. Un roulement de voiture montait vers Ros Grignon. L'homme devait traverser le tronçon nouvellement empierré du chemin, à trois cents mètres de la closerie. Donatienne eut le temps d'achever sa toilette. Elle avait bon air dans sa meilleure robe de drap noir à mille plis, avec sa guimpe blanche échancrée au cou et sur la nuque, et son rouleau serré de cheveux blonds sous la coiffe aux ailes envolées.

Le mari entra, suivi d'une fille chétive, un peu voûtée, dont les yeux pâles étaient presque de la couleur de la peau toute rousselée, et qui avait dix-sept ans, et n'en paraissait pas plus de quinze.

— Bonjour, maîtresse Louarn ! dit-elle.

Donatienne ne répondit pas. Deux larmes, si grosses qu'elle n'y voyait plus, avaient rempli ses yeux. Elle embrassa Johel qui ne

remua pas, Lucienne qui se tourna dans le berceau; elle enleva dans ses bras Noémi qui venait, attirée par ces larmes qu'elle ne comprenait pas.

— Ma petite, ma chère petite, tu auras soin, toi aussi, de ton frère et de ta sœur, n'est-ce pas ? Ne cours jamais loin avec eux. Je reviendrai... Adieu.

Elle la déposa par terre, prit le paquet de vêtements et un parapluie de coton bleu, passa devant la servante hébétée, et se hissa dans la carriole, tandis que Louarn tenait le cheval par la bride...

Une minute après, ils avaient descendu la pente. La porte de la maison dessinait comme un trou noir au-dessous du chaume, encadrant une petite forme brune en retraite dans cette ombre, une vision d'enfant déjà presque effacée. Un tournant de la route cacha bientôt Ros Grignon, et Donatienne ne vit plus rien que la campagne indifférente des voisins, puis celle des inconnus, puis des arbres et des chemins creux dont elle n'avait aucune idée. Louarn semblait uniquement occupé de conduire. Ils allaient vers la station de l'Hermitage, la moins

éloignée de Ros Grignon, dans la vapeur molle du matin, si basse que les pointes des chênes et des pommiers en étaient comme fumeuses et brouillées.

Quelques centaines de mètres avant d'arriver au bourg, Jean Louarn, à une côte, se pencha vers sa femme, et l'embrassa au front.

— Tu m'écriras, dit-il, pour que je connaisse où tu es. Je me ferai bien du tourment de toi, Donatienne...

La jeune femme répondit :

— Bien sûr, et tu me donneras, toi, des nouvelles du pays.

Elle ne l'embrassa point, retenue par la tradition austère de la Bretagne, par la peur des yeux qui regardent, entre les cépées.

La carriole s'arrêta devant la station, au moment où le train de neuf heures et demie arrivait de Pontivy. Ils eurent juste le temps de courir au guichet, l'homme portant le paquet blanc, la femme essayant d'ouvrir le porte-monnaie aux armatures de cuivre usé.

Rapidement, se heurtant aux passages, bien qu'ils ne fussent chargés ni l'un ni l'autre, ils traversèrent la salle d'attente, et Donatienne

monta dans le compartiment de troisième, dont un employé tenait la portière ouverte.

— Adieu ! dit Louarn.

Elle ne l'entendit pas. Il vit le joli visage rose, les yeux bruns, les ailes en mouvement de la coiffe passer derrière la vitre miroitante du wagon, et il demeura immobile sur le quai, regardant fuir le train qui emportait Donatienne.

III

Il s'en revint seul, songeant à elle. Donatienne, au contraire, qui s'était jetée dans un angle, la tête tournée vers la campagne, les yeux pleins de larmes, fut assez rapidement distraite par les conversations, en français ou en breton, qui s'échangeaient autour d'elle, et par les noms, criés le long du train, des premières stations après l'Hermitage. Des gens montaient dans le wagon, et elle les connaissait toujours un peu, ou bien elle distinguait de quel canton ils étaient venus, tantôt à la coiffure des femmes, tantôt à la façon dont les vestes des hommes étaient galonnées ou

brodées. Une voisine, qui portait la coiffe de Lamballe, lui demanda si elle allait loin.

— Jusqu'à Paris, dit Donatienne.

— Peut-être bien pour être nourrice ?

— Justement. J'ai quitté mes enfants, Noémi, Lucienne et Johel. Ça n'est pas grand, vous pensez !

Elle parla de chacun d'eux à la femme qui s'apitoyait. Et cela lui faisait du bien de pouvoir s'entretenir avec une autre mère, qui comprenait. La nouveauté des choses l'intéressait aussi, et lui fournissait des sujets d'étonnement, en rapport avec la parfaite ignorance où elle se trouvait, n'ayant jamais vu qu'un coin du pays d'Yffiniac et un coin de celui de Plœuc. Elle remarqua, par exemple, que les bestiaux étaient de plus forte taille, à mesure qu'on s'éloignait de Ros Grignon, et qu'il y avait moins d'ajoncs et plus de haies d'épines. A Rennes, elle dut s'arrêter trois heures. Une femme l'emmena, la voyant lasse déjà et étourdie par le roulement du wagon, prendre un bol de café dans un restaurant à bas prix, près de la gare. C'était une grosse vieille, réjouie et ridée, de cette bonne race

populaire qui croit tout de suite à l'honnêteté des passants, sur la mine, et se dévoue sans espoir de profit, par besoin.

Ensemble elles visitèrent une église, et la promenade publique. Elles s'aimaient un peu l'une l'autre quand elles se quittèrent. Donatienne eut l'impression vague qu'elle embrassait sa Bretagne familière et serviable, et qu'elle lui disait adieu, lorsqu'elle quitta, pour monter dans un nouveau train, la vieille femme qui pleurait sur le sort de cette inconnue toute jeune, aventurée loin du pays breton.

Ce fut bientôt fait de dépasser la région des petits prés en pente bordés d'ormes, et des champs de sarrasin coupés de lignes de pommiers. Le train s'engagea dans les grasses campagnes de la Mayenne et de la Sarthe. Donatienne les considéra longtemps, le front appuyé sur la vitre, distraite par les pauvres pensées que lui suggéraient ces choses semblables à celles qu'elle avait toujours connues. Mais, aux deux tiers de l'interminable voyage, la nuit tomba. Les vapeurs violettes qui avaient, depuis le matin, formé comme une couronne

autour de l'horizon, s'avancèrent de tous les côtés à la fois, resserrant leur cercle, emprisonnant le train qui fuyait à toute vitesse. Alors Donatienne sentit qu'elle allait perdre la dernière occupation de ses yeux et de son esprit. Elle ne raisonna point cette angoisse, mais jeta un regard effrayé sur ses voisins de hasard, et reporta vite ses yeux vers les champs que l'ombre envahissait. Elle compta qu'il n'y avait plus que quatre longueurs de haies qui fussent visibles, plus que trois, plus qu'une étroite bande, bordant la voie. Elle essaya de discerner la forme des rares habitations éparpillées dans cette ombre, reconnaissables à la lueur des fenêtres basses, et elle aurait voulu entrer dans l'une d'elles, se trouver tout à coup abritée, dans la tiédeur des chambres, parmi ceux qui veillaient là, tous ensemble. C'était fini tout à fait. Elle ferma les yeux, et songea avec effroi au long chemin qu'elle avait encore à parcourir, dans la nuit, sur ces rails dont chaque heurt se transmettait en commotion douloureuse à sa poitrine trop gonflée de lait, parmi des voisins de hasard, secoués avec elle, engourdis par le bercement de la voiture.

Quand elle rouvrit les yeux, elle aperçut, à l'autre extrémité de la banquette, sous le jour douteux de la lampe, une jeune femme qui retenait, d'un bras, un petit paquet blanc allongé sur ses genoux. La robe était relevée, ramenée en plis bouffants aux côtés de la taille. Deux doigts de l'autre main serraient encore un numéro de journal déplié, que la voyageuse avait essayé de lire, et qui s'était incliné, peu à peu, vers le paquet blanc qu'il recouvrait presque.

Donatienne se leva, et s'approcha en plusieurs fois, n'osant pas. L'inconnue leva la tête, inquiète d'abord, puis son regard s'adoucit et finit par sourire à la physionomie si jeune et à la coiffe campagnarde de Donatienne. Elle devina l'interrogation muette, écarta le journal, et dit :

— C'est mon enfant, une petite fille. Elle dort depuis le Mans.

— Moi aussi, je suis mère, dit Donatienne. Je vais à Paris, pour être nourrice.

Les deux femmes se regardèrent de nouveau, et celle qui avait l'enfant sur ses genoux la passa tout endormie à Donatienne en disant :

— Je veux bien. Elle est douce et très vorace. Moi, j'ai peu de lait.

A voir la façon dont l'une tendait le petit paquet blanc et dont l'autre le prit, on voyait que c'était une grande preuve de confiance et comme un lien entre elles. Tout le temps que Donatienne nourrit l'enfant, la mère ne la quitta pas des yeux.

Et ce fut un moment très doux pour Donatienne, qui s'efforçait de penser, en fermant les paupières, que c'était son Johel, venu là miraculeusement et qu'elle appuyait sur son sein. Quand elle eut rendu à la mère la petite qui ne s'était pas réveillée, elle dit, voulant faire un peu de conversation, croyant cela plus poli :

— Je vous remercie de votre bonté, madame. Je n'oublierai pas. Si vous voulez voir la lettre que j'ai là ?

Elle tira de son corsage la lettre du médecin.

— Oh ! dit la jeune femme, boulevard Malesherbes ! Ça doit être des gens riches !

— Vous croyez ?

— Oui, c'est un des beaux quartiers de Paris. Vous avez de la chance.

— Et vous, dit Donatienne, vous allez à Paris aussi ?

— Non, tout près d'ici, à Versailles.

— Peut-être retrouver votre mari ?

L'inconnue hésita un peu, et répondit, de sa même voix très douce, plus basse seulement :

— Moi, je n'ai pas de mari.

Elles se turent alors toutes deux, comme si ces mots avaient été une sorte d'adieu plaintif de l'une à l'autre, et elles ne cherchèrent plus à se parler. Donatienne reprit sa place dans l'angle du wagon. Elle était si absorbée par les pensées nouvelles qui s'agitaient dans son esprit, qu'elle ne vit pas même l'inconnue descendre à la gare de Versailles. De ces courtes confidences, qui l'avaient un moment émue, une seule chose restait, grandissait en elle, la remplissait d'une joie d'orgueil, l'idée de Paris qui approchait et de la richesse qu'elle allait enfin coudoyer. Elle était toute voisine, maintenant, la grande ville mystérieuse. Elle s'annonçait aux rougeurs suspendues dans le ciel, en avant, aux milliers de becs de gaz, menus comme des étincelles, qui trouaient une seconde la nuit, dans la baie noire des collines. Dona-

tienne la sentait venir avec un frémissement de tout son être, en fille de race marine qu'elle était. A sa manière, elle éprouvait l'ardente impatience de ses pères et de ses oncles, voyageurs des grands océans, dont le sang léger et plein de rêves s'était brûlé de convoitise en vue des terres nouvelles. Comme eux, elle laissait derrière elle un foyer pauvre, une vie monotone, des fardeaux dont le voyage délivre. Et, ballottée en tous sens par les aiguillages des voies qui se croisaient, éblouie par les fanaux allumés aux abords de la gare, étourdie par le bruit des roues et le sifflet des machines, sans souvenir de sa fatigue, ni même du petit pays lointain perdu dans les ajoncs, elle souriait, rajeunie, embellie, soulevée par un vague inconnu d'espérance et de joie.

Une vieille femme de chambre l'attendait sur le quai. Un coupé était stationné dans la cour. Elles montèrent dans la voiture, ayant entre elles le paquet de vêtements de la nourrice. Donatienne répondait rapidement aux questions de sa compagne de route, sans cesser de regarder, à travers la vitre, les rues si longues, si nombreuses, qui semblaient fuir sous elle. Mal-

gré l'heure avancée de la nuit, Paris était illuminé, bruissait et vivait. Au passage de la Seine, elle crut voir un feu d'artifice, le plus beau qu'elle eût jamais vu. En traversant la place de la Concorde, elle demanda, désignant les Champs-Élysées : « Est-ce une forêt ? » Les maisons énormes, avec leurs larges portes closes, elle les cherchait de loin, elle les suivait jusqu'à ce qu'elles eussent disparu, comme si chacune avait dû être « la sienne ». Son cœur battait et lui disait qu'elle était chez elle, dans sa patrie de voyage, comme ses pères en avaient connu une ou deux, en leur vie d'aventures.

Quand elle entendit s'ouvrir la porte de chêne massif de l'hôtel où elle allait servir ; quand, sortant du coupé, elle respira l'air tiède du porche, chargé d'un parfum de fleurs de serre, elle paraissait si radieuse, si bien dégagée de toute la misère passée, que la femme qui l'accompagnait se pencha par la fenêtre de la loge, et dit :

— J'en amène une qui s'habituera, pour sûr !
Elles disparurent par l'escalier de service.

Presque au même moment, avant que le

jour fût encore levé sur la terre de Plœuc, en Bretagne, la haute stature de Jean Louarn se dressa sur la colline de Ros Grignon. Il n'avait pas dormi. Mieux valait partir tout de suite pour le travail et errer à travers les bois, que de rester dans cette chambre encore trop pleine de sa présence, à elle. Un peu de temps, sa bêche sur l'épaule, il considéra la nuit, au-dessous de lui, comme s'il pouvait mesurer la tâche à faire. Il soupira, et descendit la pente.

IV

Six mois passèrent. Les pluies de printemps tombaient du ciel, fréquentes, brèves, en grains serrés qui rejaillissaient sur la terre, et se pendaient en gouttes fines aux brins naissants du blé.

Louarn revenait de la forêt où il travaillait depuis novembre, s'étant loué pour abattre du bois, deux jours par semaine. La besogne était finie, la dernière charretée de fagots s'éloignait dans les avenues défoncées, et l'on entendait par moments, dans l'air calme, un bruit de sonnaillles lointaines, doux à ravir, comme si les anges annonçaient Pâques, un peu d'avance.

Il traversa la longue taille qu'il avait dépouillée, cépée à cépée, et qui faisait un vide, entre sa lande et la lisière nouvelle des gaulis. Il songeait au passé, depuis que Donatienne était partie.

Ç'avait été un bien rude hiver. Il avait fallu remuer à la bêche, tout seul, un champ pour y semer le froment, une bande, sous les pommiers, pour le blé noir, une autre, dont le sol était rocailleux et maigre, pour l'avoine. Autrefois, sans doute, Donatienne ne l'aidait pas beaucoup. Elle avait le bras un peu faible pour tenir la bêche, et le soin des enfants la renfermait dans Ros Grignon. Cependant, elle était utile pour les semailles. On n'aurait pu trouver, sur la paroisse de Plœuc, une main plus agile, ni plus sûre que la sienne. Quand les sillons étaient béants, elle venait aux champs, trois jours, cinq jours, huit jours de suite, s'il en était besoin, elle relevait jusqu'à sa ceinture un des coins de son tablier, l'emplissait de grain, passait sans hâte, ouvrant les doigts. La semence tombait en gerbe longue, et partout où Donatienne avait passé la moisson germait plus égale qu'ailleurs.

Cette année, la maîtresse de Ros Grignon était bien loin quand les semailles s'étaient faites : elle n'était pas près de revenir encore, quand le froment montrait sa pointe verte et le blé noir ses menues feuilles roses aux premières rayées de mars. La maison aussi se ressentait de son absence. Annette Domercq n'avait pas d'ordre. Elle n'aimait qu'à courir les chemins avec les trois enfants, laissant la ferme dès que Louarn était parti, pour aller ramasser des pommes ou causer avec les gens des villages. Et le closier ne pouvait s'habituer à la physionomie de cette fille sournoise, qui ne répondait rien quand on la grondait, ne racontait jamais ce qu'elle faisait, et disait à demi-mot des choses au-dessus de son âge sur les femmes du bourg. Mais, comme il la payait très peu cher, il la gardait.

Triste hiver, surtout à cause des pensées que Louarn avait dû renfermer en lui, bien secrètes ! Cette fille, justement, lui avait fait remarquer que Donatienne n'écrivait pas souvent. Il ne s'en serait peut-être pas aperçu, distrait par trop de travail et n'ayant aucun point de comparaison. Mais c'était vrai, qu'elle

écrivait peu, et des lettres si courtes ! Il portait toujours sur lui la dernière arrivée, vieille parfois de trois ou quatre semaines, et, quand il était seul, que personne de Ros Grignon ne pouvait le voir, il la relisait, tâchant de se représenter les choses qu'elle lui marquait : « Madame m'a emmenée aux courses, où il y avait tant de monde que tu n'en as jamais tant vu ; je suis allée au théâtre, en matinée, avec Honorine, la première femme de chambre. » Et puis, elle n'avait envoyé qu'une seule fois de l'argent, vers le milieu de janvier, quand le receveur de mademoiselle Penhoat avait menacé de saisir tout, à Ros Grignon, pour les trois années qu'on lui devait, et, la semaine suivante, M. Guillon, après avoir touché la moitié seulement des fermages en retard, était parti en donnant un dernier délai, jusqu'aux derniers jours de juillet, pour tout payer. « Tu aurais mieux fait de garder ta femme avec toi, avait-il dit en quittant la ferme, ou de lui trouver une place dans le pays d'ici. Sais-tu seulement où elle habite ? Et jeune comme elle l'est !... » Louarn avait levé vers lui ses yeux de Breton songeur, qui ne

comprend qu'à la longue les gens de ville. Mais il lui était resté au cœur une défiance, une peine confuse, et comme un regret de plus, ajouté à tant d'autres.

L'homme était sorti de la forêt, et tournait une cornière de la lande, pour reprendre sa route tout droit vers Ros Grignon. L'épaisseur de l'ombre projetée sur le sol par la masse des ajoncs et des genêts poussant là en toute liberté, le frappa pour la première fois. Depuis que le taillis avait été coupé, ils semblaient avoir pris une nouvelle vigueur, et l'on voyait mieux la hauteur démesurée qu'ils avaient atteinte, jusqu'à dépasser d'un pied la tête du closier. Jean Louarn s'arrêta, et observa avec attention la profondeur du fourré, entre les branches qu'il écartait du coude. La terre portait encore la marque d'anciens sillons ; elle était chauve, fendue, creusée par les insectes et les mulots, et, d'espace en espace, jaillissaient, noueux, éclatant de sève, ramés comme des arbres, les troncs verts des genêts et les troncs gris des ajoncs, dont les dernières palmes, à l'air libre, là-haut, se gonflaient d'épines pâles et de boutons déjà roux.

« Nos anciens ont cultivé la lande, pensa Louarn. Si j'essayais? Il y aurait profit. »

Il se recula de dix pas, considéra ses récoltes qui levaient, s'efforça d'imaginer le bel ensemble que formeraient ses champs, lorsque la lande aurait disparu, et songea, parce qu'il songeait toujours à elle :

— C'est Donatienne qui serait surprise !

A peine entré dans la chambre de Ros Grignon, Annette Domerc, assise sur une chaise basse, près du feu, lui montra de la main la table.

— Il est venu enfin une lettre, maître Louarn. Elle vous a écrit, notre maîtresse.

Lui, jeta sur le carreau la fourche de fer qu'il portait, saisit avidement la lettre, et revint la lire sur le seuil, où le jour était encore vif. En un autre moment, il eût trouvé que Donatienne répondait bien brièvement. Mais elle lui disait : « Je suis heureuse, sauf que les enfants me manquent. Embrasse-les tous pour moi. » Et il avait si grand besoin d'être heureux, il se sentait si fortement poussé vers elle, ce soir-là, par le nouveau projet qu'elle avait inspiré, qu'il vit une seule chose :

elle avait écrit, elle n'oubliait pas Ros Grignon, elle pria le père d'embrasser les petits.

Content, ramassant dans la poche de sa veste la lettre de Donatienne, il rentra dans la maison, et embrassa Noémi et Lucienne qui jouaient près du coffre.

— Ah ! les mignonnes ! disait-il en les enlevant l'une après l'autre, je suis chargé de vous embrasser pour la maman ! Vous vous rappelez bien maman Donatienne ?

Comme il se penchait au-dessus de Johel endormi sur les genoux de la servante, il entendit le petit ricanement aigu d'Annette Domerc, et sentit le frôlement des cheveux ébouriffés, qu'elle n'attachait souvent pas sous son bonnet.

— Maîtresse Louarn donne donc de bonnes nouvelles ? demanda-t-elle. Sans doute, elle revient ?

Louarn, redressé, regarda, du haut de sa grande taille, la servante qui levait vers lui son visage où errait un étrange sourire, et ses yeux inquiétants, où des lueurs tremblaient et se déplaçaient comme dans des yeux de chat.

— Pourquoi veux-tu qu'elle revienne ? Elle n'a pas fini de nourrir, dit le closier.

— Je croyais... Vous aviez l'air si réjoui !

Le visage d'Annette avait repris son expression habituelle de vague ennui, et Louarn, qui voulait confier à quelqu'un, ce soir, une chose rare dans sa vie, un peu d'espérance et de joie, s'éloignait de cette créature et s'asseyait, de l'autre côté de la cheminée, sur le bord échancré du lit. Il appela Noémi, son aînée, qui pouvait un peu comprendre, et la plaça près de lui.

— Petite, dit-il doucement, j'ai une idée. Tu sais bien, la lande ?

— Oui, papa.

— Je la couperai toute, je ne laisserai pas une mauvaise herbe debout. Je ferai cela tout seul. Puis, je bêcherai la terre, et je la défoncerai, et tout sera fini quand maman Donatienne reviendra. Sera-t-elle contente, quand elle verra là un champ de pommes de terre ou de colza ! Je crois que j'y mettrai du colza. Crois-tu qu'elle sera contente ?

— Et les nids ? demanda l'enfant.

— Je te les donnerai.

Il aperçut l'éclair de plaisir qui traversa les grands yeux de Noémi, et, secrètement, il eut l'impression que c'était l'autre, l'absente, qui lui souriait pour lui donner courage. Il fit veiller l'enfant, s'égayant avec elle, bien qu'il fût naturellement taciturne et sobre de caresses, et tâchant de la faire rire pour voir encore passer le rayon.

Le lendemain, il attaqua la lande, droit au milieu de la ligne sombre, couronnée d'or, qu'elle faisait devant Ros Grignon. Il se mit debout au fond du fossé herbeux qui endiguait les ajoncs, appuya les genoux contre le talus, et, prenant sa serpe aiguisée à neuf, l'enlevant à pointe de bras, il l'abattit sur le bois dur et tordu d'un arbuste, dont la ramure était énorme et débordante comme une fourchée de foin. La lande eut l'air de frémir toute. Un coup de vent souffla sur ses pointes. Deux merles s'enfuirent en criant. Louarn entendit le glissement de mille bêtes invisibles qui rentrèrent dans leurs trous. Il sourit en relevant sa serpe. Il frappa encore, à la même place, agrandit la blessure, fit voler des copeaux blancs, sentit s'ébranler la masse lourde des

branches, et se recula tandis qu'elle chavirait et tombait à terre avec un grand frisson, toutes les fleurs en avant.

Les petites, qui regardaient, avec Annette Domerc, du haut de la colline, battirent des mains. Louarn coupa les dernières fibres de l'écorce, jeta l'ajonc dehors, et entra dans la lande. A midi, on voyait déjà, dans la brousse épaisse, un cercle pâle, grand comme la moitié de la chambre de la closerie.

Sous le soleil déjà chaud, ce jour-là, les jours suivants, Louarn continua son œuvre. Il y mettait une rage singulière. Malgré ses gants en peau de mouton, ses mains saignaient de toutes parts. Malgré sa longue habitude du travail, il était épuisé, quand il rentrait, à la brune, enlevant une à une les épines qui lui avaient percé les doigts. Cependant il disait, avec une sorte d'orgueil joyeux : « Rude journée : encore cinquante, encore quarante-cinq comme celle-là, et l'ouvrage s'avancera. » Annette Domerc le regardait sans répondre, Noémi n'écoutait pas, le feu mourait sous le trépied qui avait porté le chaudron, et l'homme répétait, sans autre écho que sa propre pen-

sée qui allait loin de Ros Grignon : « Encore cinquante, encore quarante-cinq. »

Les beaux jours d'été commencèrent. Toute la campagne était verte autour de Ros Grignon. Les pommiers ressemblaient à des boules de fleurs comme en font les enfants avec les primevères de printemps. Le jour, les abeilles les pillaient. Le soir, c'était un parfum de miel dans la pauvre chambre, et les pétales roses entraient par la porte, et couraient sous les lits. Louarn l'écrivit à sa femme, qui n'avait pas répondu aux dernières lettres. Il était troublé de ce silence. Il avait peur que Annette Domerc ne devinât sa pensée, car elle paraissait l'épier. Il écrivit alors qu'il y aurait une belle année de cidre, espérant que Donatienne, heureuse, remercierait de la nouvelle. Mais rien ne vint.

Il avait beaucoup avancé le défrichement de la lande, et il ne restait plus, le long de la forêt, qu'une bordure d'ajoncs, quand l'avoine, au delà des pommiers, se mit à blondir. Plante légère, graines si vite perdues ! Louarn abandonna la serpe, et prit la faucille. Les épis tombèrent à leur tour, comme était tombée la

lande, se redressèrent en javelles. Le blé noir ouvrit ses millions de fleurs blanches. Les jours accablants de juillet pesaient sur les reins en sueur des hommes que la moisson courbait, et les soirs étaient longs. Pas assez longs, cependant, puisque Louarn attendait cette lettre qui ne venait pas. Chaque jour, il l'espérait, il veillait autour de sa maison, jusqu'à ce que l'ombre fût entière sur les champs et sur la forêt. Depuis quatre mois, il était sans lettres de Donatienne. A ceux qui l'interrogeaient, il essayait de répondre : « J'ai eu de ses nouvelles, elle va bien, toujours. » Et c'était vrai, car un cousin à lui, marchand d'œufs et de volailles, ayant passé par Ros Grignon, au retour d'Yffiniac, lui avait rapporté cette phrase, qu'il tenait des parents de Donatienne, « ceux du Moulin-Haye », comme il disait. Mais pas un mot n'était venu consoler le défricheur de lande, le coupeur de javelles, le mari qui pleurerait tout bas dans les nuits courtes, enfiévrées par la fatigue et par le rêve.

Quelques jours avant la fin de juillet, l'huis-
sier qui était venu, la semaine d'avant, signi-
fier à Louarn de payer ses fermages arriérés,
revint pour saisir les meubles, au nom de
mademoiselle Penhoat. Dès qu'il le vit sur la
route, montant accompagné de deux témoins,
gens du bourg, vers la maison de Ros Grignon,
Louarn s'interrompit de faucher le blé déjà
très mûr, dont il avait coupé un sillon seule-
ment; il planta le bout de sa faucille dans le
sol, et s'en alla, tout à l'extrémité de la lande,
s'adosser à un pied de genêt colossal, un des
derniers qui restaient debout, à l'orée de la

forêt. Là, les bras croisés, embrassant d'un regard l'ensemble de la closerie, les quatre hectares où avaient tenu tant de travail, tant de misère, tout ce qu'il avait eu d'affections au monde, et ce qu'il gardait d'espérance, il attendit.

L'huissier laissa les hommes qui l'accompagnaient au bas du tertre, et se dirigea vers le closier. Il avait l'air aussi pauvre que le paysan qu'il venait saisir, avec sa jaquette usée, son chapeau de feutre craquelé, roulait un peu sur les sillons, et levait parfois sa tête maigre qu'encadraient deux favoris blancs, pour voir si Louarn le laisserait faire le trajet jusqu'au bout du champ, sans se donner la peine d'avancer d'un pas. Mais Louarn restait immobile. Ce fut seulement quand les deux hommes n'eurent plus entre eux que la largeur de deux sillons de la lande, qu'il se redressa, d'un coup d'épaule dont le genêt trembla, et qu'il dit, les dents serrées d'émoi :

— Tu reviens donc saisir mon bien ?

— Oui, je suis envoyé par mademoiselle Penhoat...

— Je ne t'en fais pas reproche, interrom-

pit Louarn. Même tu fais bien, puisque c'est ton métier. Mais je veux te dire quelque chose pour que tu juges, toi qui es un homme. Regarde devant toi, à gauche, à droite, jusqu'au talus !

L'huissier, étonné, regarda d'abord ce grand paysan qui n'avait pas l'air d'un débiteur comme les autres, puis le sol dénudé d'où se levaient des racines aiguës, sabrées à coups de serpe.

— J'ai travaillé trois mois passés dans cette brousse qui m'a mangé les mains. Regarde derrière toi, maintenant, la taille de bois que j'ai abattue cet hiver ! Regarde encore mon froment qui est mûr, et mon blé noir ! Tu ne diras pas que j'ai paressé, hein ? Tu ne le diras pas ?

— Non.

— Eh bien ! j'ai fait tout ça pour mes enfants et aussi pour ma femme, qui est chez des bourgeois, à Paris. Tu comprends, n'est-ce pas, qu'elle ne peut pas me laisser vendre, à présent comme un gueux !

— Elle devrait payer, en effet, dit l'huissier.

— Combien de temps me donnes-tu encore ?

— Maître Louarn, nous sommes aujourd'hui mardi. J'annoncerai la vente pour de dimanche en huit.

— Tu seras payé, dit Louarn, je lui ferai passer une dépêche... et elle répondra.

En parlant, il avait frémi de tout le corps, et il avait dit : « Elle répondra », d'une voix toute basse, faussée par les larmes. Pourtant il ne pleurait pas. Il avait seulement levé la tête, un peu, vers Ros Grignon. L'étranger ne pouvait plus voir les yeux de Louarn, et il s'apprêtait à lire quelque chose de sa procédure, quand il sentit se poser lourdement sur lui la main du closier.

— Ne lis pas tes papiers, dit Louarn. Je n'écouterai rien, je ne signerai rien. Je sais que je dois plus que je ne possède à mademoiselle Penhoat et à plusieurs du bourg de Plœuc qui m'ont fait crédit. Va chez moi, tout seul.

— J'ai besoin de vous, maître Louarn.

— Non, tu n'as pas besoin de moi. Tu prendras tout ce que tu trouveras, pour le marquer sur tes cahiers : le lit, la table, la vache...

— Mais vous avez le droit de garder...

— Je te dis de tout marquer, dit le closier en s'animant et en désignant Ros Grignon. Tu marqueras les chaises, les dorures et les hardes de noces, le tablier de soie qui est dans le coffre...

— Maître Louarn, je n'ai jamais vu personne qui...

— Tu marqueras les deux coiffes qu'elle s'était achetées un mois avant de partir, sur l'argent de son fil, et son rouet qui est pendu aux poutres. Tout ça m'est venu de Donatienne, et si elle ne répondait pas, tu dois comprendre, toi, l'huissier, à présent que tu sais ce que j'ai fait pour elle, que je ne pourrais rien garder du bien que j'ai tenu de sa main. Non, en vérité, je n'en garderai pas gros comme mon cœur qui est là. Marque tout !

L'huissier leva les épaules, devinant une misère au-dessus du commun, et, vaguement ému, ne sachant que dire, s'éloigna en repliant ses papiers.

— Il n'y a qu'une chose que je retiens, dit Louarn, c'est le portrait qui est le long du mur, accroché. Personne que moi n'y a droit.

L'homme fit un signe affirmatif, sans se détourner, et continua vers Ros Grignon. Il monta péniblement le raidillon. La petite Noémi, debout dans l'ouverture de la porte, rentra en criant de peur. Louarn, à grands pas, par la traverse gagna le bourg de Plœuc.

Dès les premières maisons, quand on le vit, se hâtant, les yeux droit devant lui, comme un homme qui songe et ne fait nulle attention à sa route, les ménagères sortirent sur le pas des portes. On savait que l'huissier était parti pour Ros Grignon. Plusieurs ne disaient rien, et prenaient un air de commisération, dès que Louarn avait passé; d'autres, les jeunes surtout, plaisantaient à demi-voix. Il se formait un concert de médisances et d'allusions, qui s'élevait derrière lui, comme une poussière. Les nouvelles de Donatienne, les nouvelles qu'il ignorait, avaient couru le village, et éveillaient la curiosité du peuple sur le passage de l'homme. Il n'entendait rien. Il fallut qu'au carrefour, au moment où Louarn tournait pour aller au bureau de poste, la femme du boulanger, qui était nouvelle mariée et légère en paroles, dit presque tout haut, dans un groupe :

— Pauvre garçon ! Il aura appris que l'enfant est mort, et que Donatienne...

Au nom de sa femme, Louarn eut l'air de sortir du rêve, et le regard qu'il attachait sur cette petite marchande fut si stupide d'étonnement, qu'elle rougit jusqu'aux ailes de sa coiffe, et rentra dans sa boutique. Le closier hésita un moment, comme s'il allait s'arrêter. Mais les hommes qui étaient groupés là et qu'il connaissait tous, tournèrent aussitôt la tête, et se séparèrent pour n'être pas abordés.

« L'enfant est mort ! » Ce mot s'était gravé dans le cœur de Louarn. « L'enfant est mort ! » Quand donc était-il mort ? Il s'agissait de l'enfant de Paris, sûrement, de l'enfant des bourgeois qui avaient pris Donatienne. Pourquoi ne l'avait-elle pas écrit ? Pourquoi, s'il était mort, n'était-elle pas revenue ? Avait-il bien entendu ? Ou bien était-ce que l'enfant venait de mourir seulement, et que Donatienne allait rentrer ? Mais alors pourquoi la boulangère avait-elle dit : « Pauvre garçon ! » C'était le plus probable, pourtant... Oui, l'enfant venait de mourir... Donatienne, dans le tourment de voir son nourrisson malade, n'avait rien écrit.

Ou bien elle avait écrit à d'autres, craignant que son mari ne lui fit des reproches... Des reproches! oh non, il ne lui en adresserait pas, il savait qu'elle avait dû soigner de son mieux le petit qui était mort!... Elle voulait raconter elle-même comment le malheur était arrivé, sans sa faute... Elle venait d'envoyer la nouvelle de son retour. La lettre... peut-être Donatienne elle-même était en route pour le retour... « L'enfant est mort... L'enfant est mort!... »

Ces idées, l'une après l'autre, traversaient l'esprit de Louarn, qui les rejetait toutes, les unes parce qu'elles accusaient Donatienne, les autres parce qu'il avait senti, au regard embarrassé des gens, qu'un malheur était sur lui. « L'enfant est mort. »

Le closier était si pâle, quand il frappa au guichet de la poste, que l'employée, une jeune fille, lui demanda :

— Il n'y a pas de malheur chez vous, maître Louarn ?

— Il n'y a que la saisie.

— Oh ! la saisie, on s'en relève. Mon père, à moi, avait été saisi, et il a fait de meilleures

affaires plus tard. Ne vous tourmentez pas comme ça.

Pour rien au monde, Louarn n'aurait voulu avouer le doute affreux qui le tenait. Mais il observa, par la lucarne, le visage tranquille et bon de l'employée, et fut un peu consolé de n'y pas lire la moindre expression d'ironie. Elle écrivit pour lui le télégramme :

« Tout est saisi à Ros Grignon. Tout sera vendu. Je te supplie envoyer argent et nouvelles.

» JEAN. »

Elle relut, il paya, et, comme il la regardait encore :

— C'est tout, fit-elle doucement.

La vitre se referma. Jean Louarn se sauva par une rue où n'habitaient que des pauvres, et qui donnait tout de suite sur la campagne.

Il rentra à Ros Grignon au moment où l'huissier et les témoins de la saisie sortaient de la maison. Ils saluèrent, en franchissant le seuil, le closier qui montait en se balançant par le petit sentier de gauche. Louarn toucha le bord de velours de son chapeau, et, s'arrêtant pour laisser passer les hommes :

— Tu m'as parlé de dimanche en huit pour la vente ? dit-il à l'huissier. Mais c'est trop long. Veux-tu mettre dimanche prochain ?

— A la rigueur, c'est possible, répondit l'huissier, puisque vous consentez, et qu'il y a si peu de chose...

— D'ici dimanche, reprit Louarn, elle aura eu bien des fois le temps de répondre, et moi, je saurai ma vie.

Ce mot, qui ouvrait l'inconnu, fit se retourner les deux témoins en blouse, qui avaient pris les devants. Une minute, ils fixèrent le visage rude de Louarn, et quelque chose dans leur physionomie indifférente parut se troubler. Ce fut très court. Leurs voix sonnèrent bientôt au bas de la pente, puis sur le chemin empierré, et elles riaient, d'une grosse joie commune.

La maison de Ros Grignon était déserte. Louarn fut presque satisfait de n'y pas rencontrer les enfants, ni Annette Domerc ; il constata que rien n'avait été changé de place, et, plus las que s'il avait travaillé à la moisson, il se jeta sur un tas de foin, au fond de l'étable. La vache dormait devant le râtelier vide ; les mouches sifflaient en tournoyant au-

dessus d'elle, dans le rayon de la fenêtre basse ; une chaleur lourde et capiteuse s'amasait sous la charpente encombrée de branchages, de perches, de cages à poules hors d'usage, et faisait crépiter par moments des bouts d'écorce surchauffée. Louarn dormit plusieurs heures. Il s'éveilla en sentant se poser sur sa main une autre main plus petite. Étonné, il se redressa, sans savoir qui l'avait touché, d'Annette Domerc assise tout près de lui, ou de Noémi qu'elle tenait sur ses genoux. La servante avait l'air de jouer avec l'enfant.

— Que fais-tu là ? demanda le closier.

Elle se mit à rire, de ce rire faux qui inquiétait Louarn.

— Moi ? Je suis venue vous prévenir que la bouillie de blé noir était prête depuis plus d'une demi-heure, et comme vous dormiez si bien, j'ai attendu : il est sept heures passées.

— Tu pouvais rester dans la chambre et m'appeler, reprit Louarn en se levant.

Elle le suivit des yeux, sans bouger, et murmura, ses lèvres pâles remuant à peine :

— Et puis, j'avais de la peine à cause de vous, maître Louarn.

Il ne répondit pas, fut plus silencieux que de coutume, pendant le souper, et passa longtemps dehors, à errer dans la nuit. Quand il se coucha, tout reposait dans Ros Grignon. Les respirations douces des enfants se répondaient d'un lit à l'autre. Le closier les écouta, pendant des heures, ne pouvant trouver le sommeil entre ces rideaux à présent saisis et sur le point d'être vendus. Il s'étonna de ne pas entendre de même la respiration de la servante, et il lui sembla plusieurs fois que, dans le coin d'ombre où était le lit d'Annette Domerc, il y avait deux yeux ouverts, — deux yeux comme des points jaunes, — qui le regardaient.

Les trois jours qui suivirent, il parut à peine à Ros Grignon. Il ne mangeait plus qu'un peu de pain, qu'il coupait et avalait debout. Tout son temps se passait à longer les routes, surtout celle de Plœuc, par les champs, derrière les haies. Il guettait le passage du facteur, ou de la femme à demi hydropique qui portait les dépêches dans les villages et dans les fermes. Le facteur seul passait, ne se doutant pas de l'angoisse profonde avec laquelle ses mouvements étaient épiés. Regarderait-il de loin le

chaume de Ros Grignon, comme quelqu'un qui doit s'arrêter bientôt et mesure les distances connues ? Soulèverait-il, avant d'arriver au tournant, le couvercle de cuir de son sac ? Tournerait-il entre les deux cormiers malingres qui marquaient l'entrée de la closerie ? Hélas ! il allait tête baissée, de son pas éternellement fatigué et soutenu ; il effleurait les deux cormiers comme il eût effleuré d'autres arbres ; il continuait sa route vers les heureux qui peut-être n'attendaient pas sa venue et ne l'en béniraient pas. Louarn, alors, se remettait à espérer qu'un inconnu, un messenger de hasard, porteur d'une nouvelle et sachant la misère du closier, prendrait le sentier de la maison. Mais les carrioles trottaient sans ralentir, et les piétons poursuivaient leur chemin.

A mesure que s'écoulaient les jours, l'attitude d'Annette Domerc devenait plus hardie. La servante, aux rares moments où Louarn la rencontrait, lui adressait la première la parole, et, sauf qu'il y avait toujours cette petite flamme au fond de ses yeux, on eût dit qu'elle prenait sa part de l'inquiétude mortelle du closier. Elle le plaignait tout haut. Elle soupirait

quand il rentrait, à la nuit, si violemment agité qu'elle n'osait l'interroger encore. Il la trouvait prête à faire pour lui des courses lointaines, dans les fermes où l'on devait à Louarn un petit compte arriéré de journées de travail. Elle avait été jusqu'à lui répondre, — car il s'abaissait à l'écouter, maintenant qu'il perdait l'espérance, — des mots que jamais le maître de Ros Grignon n'eût tolérés autrefois. « Ah ! lui avait-elle dit, si j'étais à sa place, à elle, vous n'auriez manqué ni d'argent, ni de nouvelles ! » Et il avait laissé accuser sa femme par la servante.

Le samedi, dans la soirée, il devint certain que Donatienne ne secourrait point Ros Grignon. La journée finissait dans l'enchantement des étés bretons subitement rafraîchis par les brises de mer. Tout le ciel était d'or léger. La forêt remuait ses branches, les baignait dans les vagues de vent tiède qui relevaient les feuilles lasses. Des nuages, comme des couronnes de joie, passaient vite, sans faire d'ombre. Un souffle de vie puissant était sorti de l'abîme, et parcourait la terre. Louarn entra, les poings serrés, résolu à quel-

que chose de grave, car il avait ses yeux de colère, qu'Annette n'avait pas souvent vus.

Il avait fallu des mois d'inquiétude et trois jours d'agonie, pour l'amener à cette extrémité d'interroger la servante et de soumettre l'honneur de Donatienne au jugement d'une femme. Maintenant tout était perdu. Il voulait savoir.

— Viens ! dit-il.

Annette Domerc s'était préparée à cette rentrée du maître. Elle avait pris sa robe la plus propre, et sa coiffe de mousseline quadrillée, d'où s'échappaient les mèches jaunes de ses cheveux. Elle s'approcha de Louarn, qui s'était assis sur l'escabeau à gauche de la cheminée, à cette même place où, le dernier soir, il avait tenu longtemps Donatienne embrassée. Elle se mit debout près de lui, les mains allongées et jointes sur son tablier. Leurs regards se rencontrèrent, celui de l'homme très rude, celui de la fille de ferme chargé d'une pitié alanguie.

— Rien, dit-il ; elle n'a pas répondu : comprends-tu pourquoi ? le sais-tu ?

— Mon pauvre maître, dit-elle en éludant, tout sera vendu demain !

— Vendu, ça m'est égal, à présent; mais elle, où est-elle? que fait-elle? peut-être que tu l'a appris, toi qui causes?

— L'avis des gens est qu'elle ne reviendra pas, maître Louarn. C'est aussi que vous pourriez trouver quelqu'un pour vous prêter ce qui vous manque. Tout le monde n'a pas le cœur aussi dur que votre femme. J'ai un oncle qui est riche. Ce soir, tout de suite, je lui demanderai l'argent, je reviendrai, vous resterez à Ros Grignon...

Elle déjoignit ses mains, en mit une sur l'épaule du grand Louarn, et ses yeux ajoutèrent le sens vrai à ces mots qu'elle dit en découvrant ses dents:

— Moi aussi, je resterais avec vous...

Il se leva tout d'une pièce. Cette fois il avait compris.

— Ah! fille de rien! dit-il. Je te demande des nouvelles, je donnerais ma vie pour en avoir, et voilà ce que tu trouves à me répondre! Tu ne sais rien, j'en étais sûr! Va-t'en!

Elle s'était jetée en arrière.

— Vraiment, cria-t-elle en s'éloignant à reculons autour de la table, vraiment, c'est

elle qui est une fille de rien ! Tout le monde le sait. L'enfant est mort ! Elle n'est plus nourrice ! Elle a changé de place...

La servante était devenue toute pâle et folle de rage.

— Ah ! vous voulez des nouvelles ! J'en ai. Elle loge au sixième, avec les valets de chambre et les cochers ; elle s'amuse ; elle gagne de l'argent pour elle seule...

— Va-t'en ! Annette Domerc, va-t'en !

L'homme, exaspéré, s'élança en avant pour la chasser.

Mais, en deux bonds, elle avait sauté dehors. Louarn entendit son éclat de rire aigu :

— Elle ne reviendra jamais ! cria-t-elle, jamais, jamais !

Elle défia, une seconde encore, le closier qui ramassait des pierres pour les lui jeter comme à un chien, sauta par-dessus une touffe de genêts, se sauva par le sentier, et disparut au tournant de la route.

Les trois enfants, épeurés, s'étaient groupés dans un angle de la chambre, et pleuraient.

— Tenez-vous tranquilles, vous autres ! dit Louarn.

Il rentra précipitamment, détacha du mur le petit cadre en papier imitant l'écaille qui renfermait la photographie de Donatienne, attira la porte, et descendit en courant. Dans la cour de la Hautière, la métairie la plus voisine de Ros Grignon, il aperçut une femme, la sœur de la fermière, qui poussait devant elle une couvée de jeunes poulets.

— Jeanne-Marie, dit-il par-dessus le mur, pour l'amour de Dieu, va garder mes enfants qui sont seuls ! Moi, je serai vendu demain, et il faut que je voyage cette nuit...

Pour l'avoir seulement regardé, elle sentit ses yeux pleins de larmes. Elle ne demanda rien, et dit oui. Lui, repartit aussitôt. A quelques mètres de là, il se jeta dans la forêt. Il connaissait les tailles, il se guidait sur les vieux chênes dont la forme lui était familière, et, afin d'aller plus vite, traversait en plein bois.

L'ombre tombait du ciel encore doré. Le vent roulait par grandes ondes, présage de pluie prochaine, et s'éloignait ensuite avec un bruit d'océan, seul voyageur avec Louarn dans la forêt déserte. Le closier avait rabattu

son chapeau sur son front, et fonçait droit, devant lui.

Son idée, la seule qui lui fût venue en cette heure d'abandon, c'était de courir chez les parents de Donatienne, au Moulin-Haye. Il ne les avait vus qu'une fois depuis ses noces, et jamais, entre eux et lui, l'affection n'avait pu naître. Le père méprisait les terriens. La mère s'était montrée hostile au mariage d'une fille jolie comme Donatienne avec un pauvre comme Louarn. Mais, dans le malheur où Louarn était plongé, les moindres chances de secours prennent des airs de salut. Il n'espérait d'eux ni argent, ni nouvelles récentes. Mais une voix s'élevait dans le cœur du mari délaissé, et lui criait :

— Va vers eux ! Ils te diront que cette fille a menti. Ils trouveront des explications que les parents trouvent aisément, eux qui ont vu grandir les petits. Va vers eux !

Et Louarn allait. La forêt devenait toute noire. Des nuées énormes couvraient les étoiles à peine nées au-dessus des clairières. Parfois des bandes de corbeaux, surpris dans leur sommeil, s'envolaient et tournaient comme des fumées. Les premières gouttes de pluie sem-

blèrent calmer le vent, mais la nuit s'épaissit encore. Au carrefour du Gourlay, d'où partent plus de dix routes, Louarn se trompa de chemin. Il buttait dans les talus d'ornières, dans les troncs d'arbres couchés au bord des coupes nouvelles. Souvent, dans les mouvements brusques de la marche, son coude heurtait le petit cadre de papier caché dans la poche de la veste. L'image de Donatienne, telle qu'elle était là, jeune, timide, les yeux brillants et doux sous la coiffe de Bretagne, passait dans l'esprit de Louarn, et, à chaque fois qu'il la revoyait ainsi en pensée, il songeait plus fortement : « Cela ne se peut pas ! Eux non plus ne croiront pas le mal qu'on dit de toi, Donatienne ! » Alors la fatigue, la boue qui pesait aux semelles de ses bottes, la pluie qui lui cinglait le visage, pour une minute étaient oubliées, puis il recommençait à sentir que ses pieds traînaient et glissaient, que la terre était détrempée, et que l'eau dégouttait de sa veste. Une averse plus violente l'obligea à chercher un abri derrière une souche creuse, à la lisière de la forêt. Il erra, grelottant de froid, dans les landes et les petits champs bordés de haies

d'ajoncs, entre Plaintel et Plédran. La première aube le trouva dans un chemin creux, près de la ferme de la Ville-Hervy, complètement égaré. L'homme, voyant que l'on commençait à discerner des formes sur le ciel, tâcha de découvrir un clocher, reconnut celui de Plédran, et, parmi les prés aussi gris que des toiles d'araignée, aperçut bientôt la luisance pâle du petit courant de l'Urne.

Les coqs chantaient lorsqu'il heurta à la porte d'une maison située sur une grève de vieille vase, un peu au-dessous de l'endroit où l'Urne passait rapide entre deux roches, et rencontrait un lit plus large creusé par les marées. Le père de Donatienne, après quarante ans de navigation, pêchait dans ces remous abondants en mulets et en lubines.

Louarn entendit, à l'intérieur de la maison, une voix qui demandait :

— Que voulez-vous à cette heure-ci ?

Puis quelqu'un tira la porte, en s'effaçant derrière elle.

— C'est moi, dit le closier.

Personne ne répondit. Dans la chambre très basse et toute noire de fumée, la mère de

Donatienne achevait de s'habiller près du lit, au fond, tandis que l'homme, silencieux de nature comme beaucoup de Bretons, s'était rassis devant le feu, pour achever d'appâter ses traînées à anguilles. Louarn s'approcha des brandons de bruyère mouillée qui se consumaient sans flamme. Une peur l'avait saisi, en entrant, d'apprendre le contraire de ce qu'il voulait à toute force qu'on lui dît. Il prit une chaise, et se plaça sous l'auvent, à côté du vieux marin qui baissait en mesure sa tête, poilue comme celle d'un bouc, prenait un ver dans une écuelle, et l'accrochait à l'un des hameçons de la ligne roulée sur ses genoux.

— J'ai marché toute la nuit, fit Louarn. Donnez-moi un morceau de pain.

La femme, achevant de rentrer les bouts de son fichu dans la ceinture de son tablier, apporta une tranche de pain, et considéra, défiante, le closier de Ros Grignon courbé vers le feu. Elle était chétive, avec des traits réguliers, et une peau toute flétrie.

— C'est donc pour l'argent que vous êtes venu ? demanda-t-elle.

Il répondit très doucement, en prenant le pain, mais sans la regarder :

— Non, je suis tourmenté à cause de Donatienne, qui n'écrit pas.

Espérait-il que l'un des deux parents dirait : « Mais elle nous a écrit, à nous ! » il s'arrêta un peu.

— Quand vous l'aviez près de vous, ajouta-il, est-ce qu'elle aimait à courir les pardons ?

— Oui, elle aimait ça, dit la vieille, et depuis qu'elle est mariée, elle a dû s'en priver, la pauvre.

— Est-ce que vous ne la trouviez pas obéissante à vos paroles ?

— Moi, je ne lui en disais guère pour la contrarier. Son père n'était jamais là.

— La croyez-vous capable de tout ce qu'on dit d'elle ? Car vous savez ce qu'ils disent de Donatienne ?

Louarn, dans le demi-jour qui commençait à éclairer la chambre, fixait les yeux de la vieille femme, des yeux noirs, qui ressemblaient à ceux de Donatienne quand elle disait non. Elle répondit, élevant la voix :

— Vous la connaissez mieux que nous, Jean

Louarn ! Êtes-vous donc venu ici pour nous faire reproche de notre fille ?

— Non, dit Louarn, je ne veux point vous offenser.

— Alors, pourquoi parlez-vous d'avant votre mariage ?

— Parce que bien des idées viennent quand on est malheureux, mère Le Clech. Mais je ne cherche qu'une chose. Pourquoi m'abandonne-t-elle ?

— Si elle avait été heureuse avec vous, Jean Louarn, elle ne l'aurait pas fait !

— Moi qui l'étais tant avec elle ! Comment cela se peut-il ?

— Si vous l'aviez mieux nourrie !

— Mère Le Clerch, j'ai travaillé si dur pour elle que mes mains ne sont qu'une plaie.

— Si vous l'aviez habillée comme au temps de sa jeunesse !

— Je l'ai vêtue comme je pouvais. Je l'ai aimée de toute mon âme.

— Si vous ne lui aviez pas donné trois enfants, vrais fils de misère, que vous ne pouvez pas élever ! Croyez-vous qu'elle ait envie de revenir ? Elle sait ce qui l'attend.

— Non, elle ne le sait pas ! fit Louarn en se levant, et en posant sur la table la tranche de pain qu'il avait à peine mordue. Le pain que vous donnez ici se paie trop cher : je n'en mangerai plus. Je quitterai le pays !

Le vieux Le Cleeh, qui avait continué d'apâter ses lignes, sans avoir l'air de prêter attention aux paroles échangées près de lui, secoua la tête à ce mot de départ, comme pour dire : « A quoi bon, pour un chagrin de femme, quitter le pays de Bretagne ? » Sa femme aussi était devenue toute pâle. Pour tous deux, la douleur qui prenait cette forme violente devenait digne d'une sorte de respect. Ils attendirent les mots de Louarn comme un oracle.

Jean Louarn regarda un moment le coin de la chambre où il se rappelait avoir vu le lit de Donatienne, autrefois, quand il arrivait, le dimanche, pour « causer » avec elle. Puis il dit :

— Avant qu'il soit cette heure-ci, demain, je serai parti de Ros Grignon. J'emmènerai Noémi Lucienne et Johel. Et plus jamais vous ne nous reverrez !

Le rouleau de lignes tomba, et les plombs, rencontrant le sol, rendirent un petit son mort. Il y eut un silence. Tous trois semblaient se pénétrer de ce destin comme d'une chose inéluctable. Le Clech, qui n'avait point encore parlé, dit seulement, sans changer de place :

— Puisque tu ne reviendras pas, Louarn, tu pouvais au moins manger mon pain. C'était de bon cœur.

— J'aurais même du cidre nouveau, dit la voix calmée de la femme.

Mais Jean Louarn, sans rien répondre, enfonça son chapeau sur sa tête, et prit la porte.

Il laissait là des souvenirs d'amour jeune et partagé, et il ne se retourna pas.

Le vieux, qui s'était avancé jusqu'à un pas au delà du seuil, parut songer un peu à des choses profondes. Puis l'éclair de la vie reparut dans ses yeux roux : il venait d'entendre le clapotis de la marée sur les deux rives de l'Urne, et de sentir l'odeur des goémons, que le vent amenait, avec le flux, des grèves du Roselier, d'Yffiniac et des Guettes.



VI

Les cloches sonnaient dans l'air rasséréné, pâli par les pluies récentes. Les gens de Plœuc, massés par groupes autour des portes de l'église, causaient bruyamment au sortir de la grand-messe. Quelques filles de service, attendues par leurs maîtresses, des mères se hâtant pour relever de faction l'homme qui gardait les enfants, se répandaient déjà par les rues et les routes. C'était un bruit de sabots, de portes qui s'ouvraient, de voix traînantes, de rires furtifs, qui se fondaient et s'en allaient avec les volées de cloche. Louarn en eut peur. Il tourna autour des maisons, à l'orient, tout honteux de ses

habits tachés de boue, de ses bottes couleur de terre, et de la pauvre mine lamentable qu'il se sentait. En se pressant, il put arriver, sans presque rencontrer personne, jusqu'à l'entrée de la route qui va de Plœuc à Moncontour. Là, il monta quatre marches qui coupaient un mur de jardin, longea un bout de charmille, et, sans frapper, pénétra dans la salle à manger de l'abbé Hourtier, un ancien recteur de la côte, taillé comme ces rochers auxquels on trouve des ressemblances d'homme, et retraité en la paroisse de Plœuc. L'abbé venait de chanter la messe, et se reposait, assis sur une chaise de paille, les coudes appuyés sur la table, en face de son couvert préparé pour midi. Le plein jour de la fenêtre eût aveuglé d'autres yeux que les siens, des yeux de pêcheur d'une clarté d'eau de mer, sous des paupières lasses de s'ouvrir. Quand Louarn fut assis près de lui, on eût pu voir que ces deux hommes étaient de même taille, de même race, et presque de même âme.

Ils s'aimaient depuis longtemps, et se saluaient dans les chemins, sans se parler. L'abbé ne fut donc pas surpris que Louarn vînt lui

confier sa peine. Il en avait tant écouté et tant consolé de ces malheurs, — deuils de maris ou de femmes, abandons, morts précoces d'enfants, disparitions d'équipages engloutis avec les navires, ruines de fortunes, ruines d'amitié, ruines d'amour, — qu'il en était resté, au fond de son regard clair, une nuance de compassion qui ne s'effaçait jamais, même devant les heureux. Jean Louarn sentit cette pitié du regard se poser sur lui, comme un baume.

— Jean, dit l'abbé, tu n'as pas besoin de raconter... ça remue le chagrin. Ne raconte rien, va ! Je sais tout.

— Moi, je ne sais pas tout, fit le closier, et je suis si malheureux ! Je souffre, tenez, comme celui qui est là en croix !

D'un geste de la tête, il montrait le petit crucifix de plâtre, pendu près de la fenêtre, unique ornement de la salle toute blanche et toute nue.

M. Hourtier considéra l'image avec le même air de compassion grandissante, et dit :

— Ce n'est pas tout de lui ressembler par la douleur, mon pauvre Louarn. Lui ressembles-tu par le pardon ?

— Je n'ose le dire. Qu'a-t-elle fait pour que je lui pardonne?

— Que faisons-nous, nous-mêmes, mon ami? Rien que d'être faibles et prompts au mal. Ah! les pauvres filles de chez nous qui s'en vont à vingt ans nourrir les enfants des autres! Ce n'est pas pour te faire de la peine que je te parle ainsi, Jean Louarn, mais j'ai toujours pensé qu'il n'y avait point de misère comparable à celle-là. Quand je vois des maisons comme la tienne, où le mari et les enfants sont seuls, en vérité, je te le dis, ma plus grande pitié est pour la femme qui est partie.

— Et nous! dit Louarn.

— Vous autres, vous restez sur la terre de Bretagne, dans des maisons qui vous gardent, et vous avez encore quelqu'un à aimer près de vous. Tu avais Noémi, tu avais Lucienne, tu avais Johel, tu avais tes champs où poussait ton pain. Elle a été séparée de tout, en un moment, et jetée là-bas... Si tu semais une poignée de grains de blé noir dans ta lande, Jean Louarn, leur en voudrais-tu de dépérir? Je suis sûr qu'elle a lutté, ta Donatienne, je suis sûr qu'elle a été entraînée parce qu'elle a

manqué de ton appui, et que tout le mal de la vie était nouveau pour elle... Si elle revenait...

Le closier fit un grand effort pour répondre, et deux larmes, les premières, montèrent au bord de ses yeux.

— Non, dit-il, elle ne reviendrait pas pour moi. Je l'ai suppliée. Elle aime mieux me laisser vendre!

— Louarn, dit doucement l'abbé, c'est une mère aussi. Peut-être qu'un jour... Je lui écrirai... j'essayerai... Je te le promets.

— Dans ma peine, reprit Louarn, il m'est arrivé de penser qu'elle reviendrait à cause d'eux. Elle les a toujours aimés mieux que moi. Seulement, nous serons loin.

— Où vas-tu?

L'homme étendit son bras vers la fenêtre.

— En Vendée, monsieur Hourtier. Il paraît qu'il y a du travail pour les pauvres, quand c'est le temps d'arracher les pommes de terre. Je vais en Vendée.

Le geste vague montrait tout l'horizon. Pour Louarn, et pour beaucoup de Bretons comme lui, la Vendéc, c'était le reste de la France,

le pays qui s'ouvre à l'est de la Bretagne.

— On ne saura pas où t'écrire, alors, si elle revient.

Un sourire triste, une sorte d'expression enfantine passa sur le visage douloureux du closier.

— Voilà, justement, fit Louarn. J'ai son portrait, que je n'ai pas voulu leur laisser. Je ne peux pas l'emporter non plus : il se casserait dans la route. J'ai songé que vous le garderiez, vous. Les lettres que vous recevrez d'elle, vous les mettriez derrière, jusqu'à ce que j'écrive. Si elle revient, elle trouvera au moins quelque chose de chez elle encore.

Il s'était approché de la cheminée. Il avait pris dans sa poche le petit cadre couleur d'écaille, et posé debout, sur la tablette, la photographie de sa femme au lendemain des noces.

Sa rude main, couturée de cicatrices, essaya de se glisser dans l'angle que le petit cadre formait avec le mur.

— C'est là que vous les mettez, dit-il, derrière l'image.

L'abbé Hourtier était debout, aussi grand

que Louarn et plus large d'épaules. Ces deux géants, durs à la peine, attendris l'un par l'autre, s'embrassèrent un moment, comme s'ils luttèrent.

— Je te promets tout, dit gravement l'abbé.

Beaucoup de choses qu'ils n'avaient point dites avaient dû être comprises et convenues d'âme à âme. Ils n'échangèrent plus une parole, et se quittèrent dans le jardin, aussi impassibles de visage que s'ils eussent été deux passants de la vie, sans souvenirs et sans lien.

VII

Le lendemain, dans le rayonnement pâle de l'aube, à l'heure où les premiers volets s'ouvrent au pépiement des moineaux, un homme traversait Plœuc pour prendre la route de Moncontour. C'était Louarn, dont les meubles avaient été vendus la veille. Il était parti de Ros Grignon avant même d'avoir pu regarder une dernière fois ses pommiers, sa lande et la forêt. Il emportait avec lui tout ce qui lui restait au monde. Noémi marchait à sa gauche avec un menu paquet noué au coude. Lui, tirait une petite charrette de bois où étaient couchés, face à face, et endormis tous les deux,

Lucienne et Johel. Entre eux, était posé un panier noir qui avait appartenu à Donatienne. Par derrière, le manche d'une pelle dépassait le dossier de la voiture, et tressautait à tous les heurts du chemin.

Beaucoup des habitants du bourg n'étaient pas encore éveillés. Ceux qui se penchaient au-dessus des demi-portes basses ne riaient plus et se taisaient, parce que le malheur accompagnait et grandissait le pauvre closier.

Louarn ne se cachait plus. Il commençait à suivre la route inconnue, sans but, sans retour probable. Il devenait l'errant à qui personne ne s'attache, et pour qui personne ne répond. Mais la pitié des anciens témoins lui était maintenant acquise.

Quand il eut dépassé l'angle de la place où se trouvait la boulangerie, une femme sortit de la boutique, une femme toute jeune, qui s'approcha de la charrette sans rien dire, et plaça un gros pain entre les deux enfants. Louarn sentit peut-être qu'il en avait un peu plus lourd à tirer, mais il ne se retourna pas.

A cent mètres de là, sur le chemin qui sortait de Plœuc, une autre personne encore atten-

dait le passage de Louarn. Celui-ci longea le mur du jardin, sans lever les yeux. Tant que l'on put entendre le pas régulier de l'homme et le grincement des roues de bois, la grande ombre qui se dessinait entre les murs de la charmille demeura immobile. Mais lorsque le groupe des voyageurs, diminué par la distance et à demi caché par les haies, fut tout près de disparaître, l'abbé Hourtier, songeant aux inconnus qui avaient perdu Donatienne, au monde lointain de petits ou de grands qui avaient fait le malheur de Louarn, leva le poing, comme pour maudire, vers le soleil qui rougeoyait dans les basses branches de ses lilas... puis il se souvint de ce qu'il avait dit la veille, et le geste de son bras s'acheva en une bénédiction pour ceux qui s'en allaient.

L'homme s'était effacé derrière les arbres. La joie des matins purs chantait sur le pays de Plœuc. La Bretagne n'avait qu'un pauvre de moins. A présent, c'est un sans-travail. J'ai dit comment le malheur lui vint. Si vous le rencontrez, ayez pitié !

Les Rangeardières, Mai 1894.

AUX PETITES SŒURS

AUX PETITES SOEURS

I

Le père Honoré Le Bolloche, n'ayant plus d'ouvrage du tout, sortit de l'apentis où il travaillait, fit trois pas dehors, et s'assit sur la chaise qu'il venait de rempailler : car il était, de son état, rempailleur de chaises. Il étendit d'abord sa jambe de bois, puis l'autre, chercha du tabac dans son gousset, et, n'en trouvant pas, il se sentit pauvre.

Pauvre, Le Bolloche l'avait toujours été, mais il ne s'en était pas toujours aperçu, ce qui constitue, au fond, la vraie manière de ne pas l'être. A l'armée, par exemple, quand il était sergent de zouaves, de quoi manquait-il ?

Le plus bel homme du régiment, la figure longue et bronzée, avec un nez bien droit d'arête, légèrement aplati et large à la base, une barbiche qui eût fait envie à plus d'un commandant, — à cette époque napoléonienne où il y avait des commandants si décoratifs, — les épaules effacées, le cou tanné et sillonné de ravins blancs, la poitrine bombée, il jouissait de la considération de ses compagnons d'armes et d'un traitement qui lui suffisait. Son livret ne portait, au passif, que des punitions insignifiantes, pour quelques fortes bordées militaires, à des anniversaires glorieux : une poule chapardée à des Bédouins ; deux ou trois réparties trop vives à des chefs plus jeunes que lui ; des misères. L'actif était superbe : cinq campagnes, tout ce qu'on pouvait avoir de chevrons, une citation à l'ordre du jour, la médaille militaire, un cor de chasse de tir, la menue monnaie d'un général en chef. Plusieurs fois il avait passé en triomphe dans des villes, sous des arceaux de lauriers, marchant sur les fleurs, applaudi par les femmes, au retour d'Italie ou de Crimée. On le mettait en avant, ces jours-là, à cause de sa prestance et de

quelque blessure qu'il avait l'esprit de recevoir, aux bons moments et aux bons endroits : une balafre de sabre en pleine tempe à Solférino, et une balle dans le mollet, à Malakoff. Le Bolloche aimait la gloire. Les jeunes soldats, tout en l'admirant, le dotaient aussi d'une humeur grincheuse. Mais les chefs, mieux informés sans doute, le disaient seulement un peu haut d'honneur. Le ciel l'avait doué d'une santé à toute épreuve. Le Bolloche était heureux.

Plus tard même, atteint par la limite d'âge, selon son expression, et sorti du régiment, il avait rencontré quelque douceur dans cette vie civile dont il médisait journellement autrefois. Habitué à être commandé et entouré, sa liberté lui pesait, non moins que sa solitude. Encore vert, d'ailleurs, et de galantes façons, il avait aisément trouvé à se marier. La femme n'était pas toute jeune, mais lui commençait à vieillir. Elle apportait, du reste, ce qui peut passer pour jeunesse aux yeux de bien des gens : une dot, une petite maison bâtie dans un bas-fond, au delà des octrois, et autour, un pré de quelques ares, ou pour mieux dire deux bandes

d'herbe en pente, traversées l'hiver par un filet d'eau, dont il restait, l'été, un marécage en rond, grand comme une aire à battre.

Le voisinage des joncs qui poussaient là, l'ignorance de tout métier, une certaine adresse de main furent causes que l'ancien soldat se mit à rempailler des chaises. Il ne prenait pas cher. La pratique lui arrivait abondamment du faubourg, où les enfants se chargeaient de lui donner de l'ouvrage. Sa santé se maintenait. Et, plusieurs années encore, Le Bolloche n'eut pas lieu de se plaindre.

Bien au contraire, une joie lui vint, la plus vive qu'il eût connue, et de celles qui durent : un enfant. Il avait immensément souhaité une fille. Celle que sa femme lui donna était rose, blonde et gaillarde. Le Bolloche se reconnut tout de suite en elle. Ce fut une adoration immédiate. Il voulut — bien que très peu dévot — la porter lui-même à l'église, et quand le curé lui demanda le nom sous lequel elle devait être baptisée : « Appelez-la Désirée, dit-il, car jamais je n'ai rien désiré tant qu'elle. » Il prit soin d'elle, et l'éleva plus encore que la mère. Toute petite, avant même

ses premiers pas, elle se roulait dans l'apentis, tandis qu'il travaillait. Elle riait, et il était content. Si elle pleurait, il avait des inventions incroyables pour la consoler, il la berçait, il lui chantait, comme une nourrice, des chansons qui n'ont que trois notes, de celles qu'on entend dans les arbres, au temps des nids.

A peine fut-elle assez sage pour se tenir tranquille et assez forte pour plier un jonc, il lui apprit à tresser des cages, des paniers, des bateaux, qu'on allait ensemble lancer sur la mare. Puis, l'amusement devint un art. Elle sut bientôt ce que savait le père, et plus encore. Celui-ci n'en fut pas jaloux. Il lui confia les ouvrages fins, qui demandaient une main agile, un peu de goût et d'invention. Et toutes les fois qu'une chaise bourgeoise, non pas grossièrement joncée, mais paillée en belle paille de seigle, d'une ou de deux couleurs, arrivait au logis, avec un siège à remplacer ou une blessure à fermer seulement, Le Bolloche en chargeait Désirée.

Ainsi élevée tendrement, entre trois personnes qui la choyaient à l'envi, — car Le Bolloche avait retiré chez lui sa très vieille



mère aveugle, — il n'était guère possible que l'enfant ne devînt pas aimable. En effet, on n'aurait pu trouver, dans tout le faubourg et dans la campagne voisine, une fille plus avenante. A quinze ans, on l'eût prise pour une femme déjà. Elle était grande, bien faite, rose de visage, légèrement rousselée. Ce n'est pas qu'elle eût les yeux plus longs ou plus larges qu'une autre, mais elle regardait tout droit, si franchement qu'on devinait en elle un cœur tout simple.

Elle riait volontiers, et son rire demeurait dans la pensée, comme une chose fraîche. Elle ne portait pas de bonnet, un peu par économie, beaucoup pour montrer ses cheveux qui ondaient sur ses tempes en deux écheveaux d'or, et qu'elle tordait par derrière, à la diable. Son goût lui conseillait les robes claires. Elle piquait souvent un brin de fuchsia rouge à sa casaque d'indienne.

Pourvu qu'il pût la voir, ou seulement l'entendre près de lui, Le Bolloche ne trouvait rien à reprendre à la vie. Comme Désirée, pour causer, ne s'arrêtait pas de tordre la paille, ils bavardaient en travaillant ; comme elle était

déjà d'un âge qui fait songer, ils parlaient presque toujours d'avenir.

Ce fut à cette époque, précisément, que l'épreuve commença pour le père Le Bolloche. D'abord, la blessure de sa jambe, qui n'avait jamais totalement guéri, s'envenima. Il eut beau jurer, la gangrène s'y mit. Après des semaines de souffrances, il fallut couper la cuisse. Toute la réserve du ménage s'en alla en honoraires de chirurgien, et en petites fioles qui s'alignaient sur la cheminée, vides, avec des étiquettes rouges. Le malade ne décolerait pas d'être au lit, et de voir couler son argent. Il fut une saison entière convalescent. Et, quand il reprit sa place sous l'apentis, il constata bien vite qu'il avait perdu de son corps beaucoup plus qu'il ne croyait, hélas ! la souplesse, l'énergie, cette vaillance de muscles enfin qui est la bonne humeur de nos membres. Le mal l'avait usé.

Désirée était là, sans doute, chaque jour plus experte, pour gagner le pain de la maison. Grâce à l'activité de sa fille et à une légère augmentation de prix, Le Bolloche espérait que les trois femmes, l'âne, les poulets et la

chatte, qui formaient le personnel confié à sa sollicitude, ne ressentiraient point trop les suites de cet accident qui, de simple blessé, l'avait fait invalide. Il gagnerait moins, peut-être, mais sa fille gagnerait un peu plus : le résultat serait le même. Il se trompait.

Un second obstacle surgit, celui-là invincible. Ni le père ni la fille ne refusaient le travail : ce fut le travail qui commença à manquer. D'une saison à l'autre, la diminution des commandes se faisait plus sensible. Il y eut d'abord des heures de chômage, puis des jours entiers. En vain Le Bolloche, avec son âne et sa charrette, continua de parcourir, chaque samedi, les quartiers suburbains, et d'envoyer aux fenêtres, où fleurissent les géraniums-lierres en éventail et les œillets en pyramide, son cri traditionnel : « Pailleur ! pailleur de chaises ! » De moins en moins son appel trouvait de l'écho. Et la cause ? Le progrès, l'envahissement du luxe qui, de proche en proche, des châteaux aux maisons des bourgeois, et jusque dans les fermes, supplante l'antique tradition, et, à la place des sièges aux armatures massives recouvertes de jonc,

introduit les meubles légers et à bon marché sortis des fabriques de Paris ou de Vienne. Triomphe du rotin, des fauteuils d'étoffe, des tresses d'alfa, des berceuses d'osier blanc, par lequel les rempailleurs étaient lentement évincés. Un métier finissait. Que d'autres ont disparu de la sorte ! Combien d'humbles artisans ont senti avec un étonnement désespéré l'outil tomber de leurs mains, et l'état appris aux jours d'enfance, l'état qui avait honorablement nourri le père et leur avait suffi à eux-mêmes une moitié de leur vie, devenir ainsi progressivement hasardeux et ingrat ! Est-il rien d'aussi dur ? Quelques-uns sans doute peuvent chercher un autre ouvrage. Mais les vieux, pour qui le temps de l'apprentissage est passé, accrochés à ces professions en ruine, n'ont plus qu'à disparaître avec elles.

C'était le cas du père Le Bolloche. Le bonhomme le comprenait bien. Il laissait les choses aller, avec cette arrière-réserve d'espérance que nous avons, tant qu'elles vont encore. L'herbe commençait à envahir l'atelier, sous les bottes de seigle jaune qui pourrissaient par le pied. Dans l'étang, les joncs et les roseaux,

coupés ras autrefois, grandissaient, se gonflaient, montaient en quenouilles. Et comme, ici-bas, la plupart de nos tristesses ont un envers de joie pour quelqu'un, les fauvettes du quartier ne s'en plaignaient pas, n'ayant jamais, ni leurs devancières, trouvé au bord de la mare tant de duvet pour leurs petits. Il attendit jusqu'au bout, jusqu'à ce que le dernier sou de leur épargne à tous fût dépensé. Et voilà que cette heure était arrivée. La grand'mère, — qui tenait les comptes, de mémoire, bien entendu, et gardait la bourse, — en avait, le matin même, prévenu son fils. Il fallait prendre une résolution, trouver un expédient, car le pain du lendemain n'était plus assuré. C'est à quoi Le Bolloche réfléchissait, sa longue face encore allongée par la tristesse, à trois pas de l'apentis, un jour de printemps.

Pour tromper sa passion de fumeur, il aspira deux ou trois bouffées d'air à travers le fourneau vide de sa pipe, et la première idée qui lui vint fut qu'il pourrait se priver de tabac. Il se sentait capable de ce sacrifice. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ce n'était pas une

solution. Alors que faire? Envoyer Désirée en condition? Jamais il n'y consentirait. Il aimerait mieux mendier son pain. Dire à la grand-mère : « Nous ne pouvons plus vous nourrir. Cherchez, demandez à l'assistance publique... » Allons donc ! Est-ce qu'un enfant peut seulement penser à cela? Vendre la maison? Il faudrait en louer une autre, et les loyers avaient doublé, triplé, depuis que Le Bolloche habitait son coin de pré. Où serait l'avantage? Évidemment il n'y avait qu'un seul parti, dont sa femme et lui avaient causé déjà : ils partiraient tous deux, ils laisseraient la maison à l'aïeule qui était trop vieille, et à Désirée qui était trop jeune et trop aimée pour porter un tel deuil.

Partir ! Quand il fut arrivé à cette conclusion, Le Bolloche appuya son coude sur sa bonne jambe et regarda lentement autour de lui, de ce regard chargé d'adieux qui découvre toujours quelque beauté nouvelle aux choses les plus familières. Le pré où l'herbe renaissait, où les boutons d'or échappés à l'âne commençaient à s'ouvrir, lui parut promettre une fenaison abondante. Les haies qui, de trois

côtés, couraient autour, n'avaient plus cet air souffreteux et défraîchi, ces trouées lamentables qu'elles offraient jadis. Bien épinées, drues, tendues de fil de fer aux endroits faibles, elles défendaient la maison mieux qu'un mur. Et le mur qui longeait la route, pour un peu moussu qu'il fût, était encore solide et d'aplomb. Le Bolloche avait souvent rêvé d'élever là, pour son gendre, une maison semblable à l'autre qui était à mi-pente. Ah ! si le métier ne l'avait pas trahi ! Quelle jolie vue on aurait eue des fenêtres, sur la rue qui remonte vers l'octroi, éclairée au gaz, si gaie le dimanche, si coquette avec ses cabarets peints de couleurs vives, ses jeux de boules, ses charmilles et ses grands jardins tout roses de pêchers en fleurs !

A ce moment, Désirée apparut au haut du pré, venant de la ville. Le vent l'avait un peu décoiffée. Elle marchait, une main retombante le long de sa hanche, l'autre passée au travers du siège défoncé d'une chaise qui, pendue à son bras, l'enveloppait d'un disque inégal de rayons jaunes. La jeune fille avait fait deux kilomètres pour trouver ce travail. Elle arrivait sans se plaindre, contente même, dans la lueur

du couchant qui traînait sur le pré. Et quand Le Bolloche la vit, il comprit mieux encore que la séparation d'avec elle serait la plus dure de toutes, et qu'auprès de celle-là les autres n'étaient rien.

— Eh bien ! dit-elle de son ton de bonne humeur, vous demandiez de la besogne, en voilà : une chaise comme vous les aimez, à rempailler en gros jonc.

— Non, petite, répondit tristement le bonhomme, j'ai fini tantôt ma dernière, et je suis assis dessus.

Elle approcha, sans comprendre ce qu'il voulait dire, s'étonnant seulement qu'il fût sombre. D'habitude, il était joyeux quand elle était joyeuse. Qu'avait-il ?

— Appelle ta mère, ajouta Le Bolloche, j'ai à lui parler.

Elle entra dans la maison, et la mère en sortit, toute petite sous son énorme bonnet blanc. Le Bolloche emmena sa femme au bord du ruisseau qui longeait un sentier. Il l'avertit de son projet, non pas rudement comme il avait coutume de le faire quand il lui disait la moindre chose, mais presque doucement, très

troublé qu'il était lui-même et hors de son naturel. Désirée les regardait de loin. Elle les voyait côte à côte, lui un peu penché, elle au contraire la taille cambrée et la tête levée. Ils parlaient bas. Malgré le calme du soir, on n'entendait que des bourdonnements alternés et le grincement régulier de la gaine de cuir où s'enfonçait la jambe coupée.

Quand ils rentrèrent, Le Bolloche alla se placer en face de la grand'mère, affaisée dans un fauteuil garni d'oreillers, à droite de la cheminée, et porta la main à son front, pour saluer, d'un geste familier d'ancien soldat.

— Maman, dit-il, l'ouvrage ne va plus.

— C'est vrai, mon petit.

— Je mange encore beaucoup pour mon âge, continua Le Bolloche, plus que je ne gagne. Ça ne peut durer : il faut que je m'en aille avec Victorine.

La nonagénaire, tout alourdie qu'elle fût par l'immobilité, eut un tressaillement. Elle essaya, d'un mouvement instinctif, d'ouvrir ses yeux morts, qui n'étaient plus qu'une fente mince dans l'enfoncement ridé de l'orbite.

— T'en aller, fit-elle, et où t'en irais-tu, Honoré?

Le Bolloche se détourna à demi, comme si la grand'mère l'eût réellement regardé et qu'il n'eût pu supporter ce regard. Il répondit avec un peu de confusion :

— Aux petites sœurs, Victorine prétend qu'on y est bien.

La vieille femme se souleva sur les bras de son fauteuil.

— C'est moi qui partirai ! dit-elle, de ce même ton rude qu'elle avait transmis à son fils.

— Non, maman, non pas ! Tu es trop bien habituée ici. Nous sommes plus jeunes, nous autres, le chagrin ne nous tuera pas !

— C'est que mon enfant, rien ne m'appartient ici, je suis chez...

— Chez toi, dit rapidement Le Bolloche.

Et cet homme, qui était vieux aussi et infirme, eut, pour convaincre sa mère, une inspiration de petit enfant. Il l'entoura de ses bras, et lui dit à l'oreille, avec [un enjouement moitié voulu, moitié vrai :

— Maman, quand j'étais au régiment, et que

je faisais les cent coups, je dépensais plus que mon prêt, hein ?

— Oui.

— Des cent sous, des dix francs par semaine. Qui est-ce qui payait ?

— C'était moi.

— T'ai-je rendu l'argent ?

— Non.

— Alors tu vois bien que tu es chez toi, puisque je te dois !

Elle resta un moment sans rien dire, puis elle reprit :

— Je veux bien, seulement tu emporteras des hardes et du meuble, pour ne pas arriver là-bas comme un mendiant.

— Pourvu que tu aies ta suffisance, dit Le Bolloche, je ne demande pas mieux.

La grand'mère ne répondit plus. Le sacrifice était accepté. C'était fini.

Parmi les pauvres, les effusions de remerciements sont inconnues. Il n'y en eut pas. L'aïeule, qui avait les mains jointes sur la poitrine, les souleva seulement par deux fois, pour montrer combien elle était touchée.

Et ce fut tout.

Ils s'assirent pour souper, autour d'une salade dont le pré avait fait les frais. Rendus tristes par la pensée d'un changement si grand et si prochain, ils ne se parlaient pas. A quoi bon? Le même regret les poignait tous. Ils avaient lutté jusqu'au bout. La misère était la plus forte. A quoi bon?

Cependant Le Bolloche remarqua que la grand'mère ne mangeait rien. Elle remuait les lèvres, comme si elle n'osait faire une question qui la troublait. A plusieurs reprises, les mots s'arrêtèrent ainsi sur sa bouche. Enfin, elle fit effort sur elle-même, et, d'une voix tout angoissée :

— Honoré, dit-elle, est-ce que tu me laisseras Désirée?

Deux gros soupirs lui répondirent oui.

Alors on aurait pu voir le visage de l'aïeule, inexpressif et détendu comme tous ceux auxquels aucune impression n'arrive plus par les yeux, s'éclairer d'une lueur soudaine. La joie rompait la nuit de cette face d'aveugle. Il semblait que l'âme s'en était approchée, et souriait au travers. En même temps les deux époux regardaient Désirée du même regard

morne. La place que la jeune fille tenait dans le cœur de tous se montrait ainsi, sans phrase, plus éloquemment que par des mots. Car un enfant, cela se partage. Il n'en faut qu'un pour plusieurs vieux. Et quand ces pauvres gens s'étaient unis pour vivre sous le même toit, la mère, le fils, la bru, ce n'était pas seulement leur petit patrimoine qu'ils avaient mis en commun, ni le courage qui vient de l'un à l'autre à ceux qui travaillent ensemble, ni la mutuelle assistance que leur misère se prêtait, c'était encore, c'était surtout la jeunesse de Désirée.

Le souper achevé, Le Bolloche se secoua un peu pour chasser cette tristesse indigne d'un homme. Pendant que sa femme aidait la grand'mère à se coucher, il entraîna Désirée dehors, et se mit à se promener avec elle dans la tiédeur de la nuit déjà venue, depuis l'apentis qui terminait la maison à droite jusqu'au clapier en treillage accolé au mur de gauche.

S'apercevant qu'elle avait les yeux rouges :

— Allons, dit-il, Désirée, ça passera ! Du courage ! Regarde-moi, je ne pleure pas. Et

pourtant j'ai du regret de te quitter, va, surtout de te quitter pas mariée.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'était mon idée de te voir établie. Nous aurions choisi tous les deux ton mari, un ancien soldat comme moi... tandis que là-bas, tu comprends...

Il n'acheva pas sa pensée, et, croisant les bras, il s'arrêta, les yeux dans les yeux de sa fille :

— Dis-moi au moins, fit-il, avant que je parte, une chose que je voudrais savoir ?

Elle le regardait, elle aussi, de son regard franc où des clartés d'étoiles passaient.

— As-tu un amoureux ?

Cela parut drôle à Désirée, qui répondit en riant, malgré son chagrin :

— Mais non, père, je n'ai personne.

— Au fait, tu ne sortais guère, et ils ne pouvaient pas te voir. S'ils t'avaient vue, ceux qui sont en âge de chercher femme ! Enfin, Désirée, si tu es de mon sang, comme je le crois, tu n'épouserai qu'un ancien soldat.

— Un ancien ?

— Oh ! il peut être ancien sans être vieux.

Pourvu qu'il ait porté les armes et fait une campagne, cela me suffira, je serai content. Tout le monde n'est pas médaillé comme moi.

— Sans doute.

— Pour le régiment, je te laisse à peu près le choix. Un zouave me plairait mieux naturellement. Mais tu peux aussi épouser un cavalier. Il y a de beaux petits dragons.

— Bien, répondit la jeune fille, un zouave ou un dragon.

— Même un chasseur à pied, reprit Le Bolloche. C'est un corps d'élite. Mais pas un lignard, tu entends?

— Non.

— Surtout pas un civil ! Quelle conversation aurais-je avec lui, quand je le verrais ? Rappelle-toi ça, Désirée : si tu n'amènes un bleu qui n'ait jamais servi, je refuse !

Il était un peu solennel, disant cela, un bras étendu vers la ville. Cet ancien sous-officier n'avait jamais pu se défaire d'un certain penchant au mélodrame. La solennité de ses formes ne tirait pas, d'ailleurs, à conséquence. Désirée ne l'ignorait point. Elle allait sans doute répondre non pour lui plaire. Mais voilà

que Le Bolloche, machinalement, laissa ses yeux suivre la direction de son bras levé ; il aperçut les toits d'ardoises étagés qui luisaient sous la lune comme des écailles d'argent, la ligne montante des réverbères qui ne paraissaient que de misérables points jaunes dans l'immensité bleue de la nuit, tout le quartier qu'il parcourait si souvent depuis des années. Derrière ces fenêtres éclairées, que de gens il connaissait, tranquilles, assurés de dormir demain dans la même chambre où ils veillaient encore ce soir ! Cette pensée lui fit mal.

Il se détourna brusquement, et dit :

— Rentrons, Désirée, voilà le serein qui tombe.

II

Le lendemain, sur la route qui conduisait aux Petites Sœurs des pauvres, à Jeanne Jugan, comme on disait dans le faubourg, l'âne traînait le plus singulier chargement qui eût jamais pesé sur son bât de misère. C'étaient d'abord, sur le siège de la charrette basse, Le Bolloche, en redingote marron, coiffé de sa chéchia de zouave, et sa femme, dans sa meilleure robe de futaine à carreaux, les yeux mouillés derrière ses lunettes de corne ; puis, juste sur la ligne des essieux, une pyramide composée d'un coffre où se trouvaient les vêtements moins habillés du ménage, d'une

caisse percée de trous, qu'habitait une famille de lapins habitués au jour crépusculaire et, en couronnement, une bourriche d'où sortaient, en houppes blanches et noires, les plumes d'un couple de poules de Barbarie, maintenu par des baguettes; enfin trois pots de basilic, un gros flanqué de deux petits, luxuriants, arrondis, superbes, amarrés par une corde sur le plancher du véhicule, terminaient le chargement en poupe. Il y avait encore, entre les bonnes gens, à la naissance des brancards, une petite chatte maigre et grise, compagne du rempailleur et qui, de temps à autre, le long de la jambe de son maître, frottait sa tête de vipère.

Tout cela s'en allait, cahotant, les gens, les bêtes, les meubles, vers la demeure où tant d'épaves semblables les avaient précédés. Pour arriver, il fallait trois quarts d'heure à pied, et une grande heure au train de l'âne. Mais qu'importait à Le Bolloche? Il n'avait pas de hâte d'achever ce voyage-là. Il ne criait pas comme autrefois par les rues : « Pailleur, pailleur de chaises! » Il n'était plus rien dans le monde, pas même tresseur de jonc, et il le

sentait cruellement. Quand il levait les yeux, d'un côté ou de l'autre, vers les maisons de ses anciennes pratiques, son sourire navré répondait aux étonnements que provoquait son équipage. Les petits garçons riaient, pieds nus sur les seuils; les grandes filles paraissaient aux fenêtres, et d'un mouvement d'épaules, tenant encore à brassée les paillasses qu'elles remuaient, se penchaient pour voir, à la volée, ce qui se passait en bas. Ce déménagement leur paraissait drôle. Ils ne se doutaient pas du chagrin de ces deux voyageurs. Encore la femme, plus douce de nature, se résignait-elle un peu. Mais l'homme avait une douleur violente. Il s'y mêlait chez lui beaucoup d'orgueil blessé. L'idée de s'enfermer, lui qui avait commandé une section, sous l'autorité d'une femme, d'une religieuse surtout, l'irritait au plus haut point. Il en voulait par avance à celle qui allait le recueillir. Et, à mesure qu'il s'avancait vers le terme de son voyage, son visage devenait plus rude, ses sourcils se fronçaient : il avait son grand air des jours de revue. Le Bolloche entendait en imposer dès l'abord. On ne le prendrait

pas pour un fainéant à bout de ressources, las de rouler et mendiant un asile, non sûrement, ni pour un homme sans caractère qu'on peut commander comme un enfant. La première nonne qui l'apercevrait ne s'y tromperait pas !

Enfin la route monta. Un moulin blanc se dressa vers la droite, et le moulin touchait l'hospice. Avec une bande de pré qui les séparait, ils occupaient tout le sommet de la colline. Les voyageurs s'arrêtèrent un peu. En face, au bout du chemin, deux corps de bâtiments très élevés s'avançaient à angle ouvert, masquant le reste de la maison, qui ne montrait ainsi que ses deux bras tendus. Un mur d'enceinte tournait autour et descendait la pente de l'autre côté. Des cimes d'arbres, aux feuilles nouvelles, le dépassaient çà et là. Toutes les fenêtres étaient ouvertes.

Le Bolloche poussa l'âne jusqu'au pied d'un perron, et attendit.

C'est là comme dans une ruche : on n'est jamais longtemps sans voir une abeille sortir. Une cornette parut, et dessous une sœur toute petite, toute jeune et toute brune.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Celle qui commande ici, répondit sévèrement Le Bolloche.

— Est-ce pour lui vendre quelque chose ? La bonne mère est très occupée, voyez-vous, et si c'était pour cela...

— Est-ce que j'ai l'air d'un marchand ambulant ? répondit Le Bolloche. Vous n'y êtes pas du tout, mademoiselle, — il insista sur le mot, sachant fort bien qu'ils s'émancipait d'une tradition respectueuse, — j'ai à lui parler, une affaire à lui proposer, et même une bonne affaire.

La sœur jeta un coup d'œil sur les voyageurs, le coffre, les trois pots de basilic.

— Je comprends, dit-elle, mon petit bonhomme : je vais la chercher.

Et elle se détourna si prestement qu'il ne put savoir si elle avait disparu derrière le pilier de droite ou celui de gauche.

— Petit bonhomme, grommela-t-il, en voilà une péronnelle, pour m'appeler petit bonhomme !

Il se laissa glisser le long du marchepied, et se tint debout, les rênes de corde passées

autour du bras, la chéchia impertinente posée en arrière, un peu de côté.

Une ombre courut sur le vitrage cintré du cloître, et une autre sœur parut au seuil de la porte, de taille moyenne, celle-là, mais si frêle qu'elle paraissait petite. Ses mains, qu'elle avait jointes sur sa robe noire, étaient blanches et transparentes. Il eût été difficile de dire son âge. Tous les traits de son visage très fin s'étaient encore amenuisés par la fatigue et l'effort dévorant d'une âme ardente. On n'y voyait cependant pas une ride. Elle avait dans le regard quelque chose d'enfantin, et en même temps le sourire compatissant de celles qui ont vécu. Sa coiffe cachait la couleur de ses cheveux. C'était la « bonne mère », une grande dame qui gouvernait deux cents pauvres et soixante religieuses d'un signe de ses doigts de nacre.

Elle considéra un instant l'équipage arrêté devant elle. Le coin de sa bouche mince se souleva involontairement, par une surprise de sa nature qui était vive et enjouée dans le monde. Mais tout de suite la volonté réprima ce mouvement désordonné. Et elle dit, de sa

voix qui n'avait ni timbre ni chant, mais très douce, pourtant :

— Vous venez pour entrer chez nous ?

Le Bolloche, un peu déconcerté, répondit :

— Oui, madame, si vous avez de la place.

— Nous vous en ferons une, mon ami, et nous vous servirons de notre mieux.

— D'ailleurs, je ne vous demande pas la charité, j'apporte mon ménage.

— Et jusqu'à votre chat !

— Tout cela est à vous, reprit-il, en désignant d'un geste large l'âne, la voiture et le chargement : je n'y mets que deux conditions.

— Lesquelles ?

— Tout à l'heure, une de vos inférieures..

— Vous voulez dire une de nos sœurs ?

— Oui. Je suis un ancien soldat, voyez-vous : pour moi, tout ce qui n'est pas un supérieur est un inférieur. Eh bien ! votre sœur m'a appelé « petit bonhomme », je n'aime pas cela.

— Il faudra nous pardonner si nous recommençons, dit la sœur, sur le visage de laquelle le même sourire léger reparut : c'est un peu l'usage chez nous.

— Et puis, je voudrais savoir si on a la liberté de son opinion ici ? Je préfère vous le dire tout de suite, je ne crois pas à grand'chose, moi, je ne suis pas dévot, je ne fais pas de mômèries. Et si on n'a pas la liberté de son opinion, je me remmène !

Le Bolloche disait cela de son plus grand air. Il s'aperçut avec étonnement que la sœur souriait pour tout de bon, d'un sourire si épanoui, si profond, si jeune, qu'il en perdit contenance.

— Dame, fit-il, puisque c'est mon opinion !

— Ne craignez rien, répondit-elle : nous avons plusieurs petits bonshommes qui pensent comme vous.

Puis elle descendit le perron, et vint donner la main, pour l'aider à sortir de la voiture, à la mère Le Bolloche, tout effarée des audaces de son mari.

Celui-ci avait déjà commencé à dételer l'âne.

— Conduisez-le à l'écurie, dit la sœur, là-bas... oui, c'est cela... tournez à gauche... devant vous maintenant.

Autour de Le Bolloche s'étendaient de nombreux bâtiments de service, porcherie,

écurie, poulailler, étables, et, sur la pente de la colline, du côté opposé à celui de l'entrée, un vaste champ de seigle avec des cordons de pommiers nains.

Dans les allées se promenait une population lente, voûtée, cassée, trébuchante de vieillards. Il y avait autant de béquilles que de jambes saines. Le vent maussade qui, là-haut, chassait des nuées fumeuses, aurait pu, sans se gêner, coucher à terre ces pauvres ruines humaines. En les regardant, Le Bolloche s'attendrit sur son propre sort. Il détela l'âne, l'attacha devant une crèche, et le combla de foin. « Toi, au moins, dit-il, tu ne souffriras pas. »

Ensuite il se mit à décharger la voiture et, commençant par la bourriche, il enleva les baguettes qui retenaient captifs le coq et la poule. A peine sorti, le coq battit des ailes, et chanta. La poule se frotta le bec aux touffes d'herbe de la cour, et picora, sans le moindre trouble.

Le vieux Le Bolloche, qui avait en ce moment la comparaison triste, leva les épaules.

— Les bêtes, murmura-t-il, ça ne s'aper-

çoit de rien : ici, là-bas, tout leur est égal !

Et, du revers de sa manche, il essuya une larme, que personne heureusement n'avait vu couler.

III

C'étaient bien des ruines, en effet, ces pensionnaires de Jeanne Jugan, ruines de toutes sortes et de toutes provenances. Les uns avaient toute leur vie miséré, les autres étaient déchus d'une petite aisance ou même d'une fortune. Les causes qui les avaient amenés là, dans cet abri où la charité se faisait aveugle pour les recevoir, variaient peu : c'était le malheur pour quelques-uns, l'inconduite pour beaucoup. Certains avaient usé vingt professions, couru l'Europe et l'Amérique, photographié des noces de boutiquiers à Paris, ramassé des escargots pour les restaurants, cueilli de la

mousse pour les fleuristes dans les bois de Viroflay et lacé des bœufs sauvages dans les prairies de la Plata ; ils avaient essayé de tout, n'avaient pris pied nulle part, et, traqués par la faim, ne s'étaient remisés chez les Petites Sœurs qu'avec l'espoir secret d'en sortir encore.

Tous ils vivaient de la vie commune, mais non pas de la même manière. Des rencontres de goûts et d'origine, des similitudes de métiers ou de souffrances même, les groupaient en petites compagnies, pour la promenade ou le travail. Car on travaillait, à l'hospice : oh ! pour rire, à des travaux d'enfants qui, laissés au caprice de chacun, ne duraient guère, et ne rapportaient rien. D'aucuns, tisserands, dans une salle basse, poussaient la châsse une heure ou deux ; une demi-douzaine de tailleurs passaient des fils dans des déchirures d'habits déjà reprisés ; des campagnards soignaient les vaches et le cheval, coupaient de l'herbe ou tressaient des paniers ; au beau temps, la fenaison réunissait les plus valides, pendant huit jours, dans un petit pré ; d'un bout de l'année à l'autre, ceux qui pouvaient tenir une bêche remuaient un demi-mètre de terre

ou coupaient une mauvaise herbe dans un jardinet qui leur était concédé en propre, et dont ils aménageaient la culture au gré de leur esprit, celui-ci en potager, celui-là en verger minuscule, l'autre en parterre fleuri. Il y avait aussi des paresseux incorrigibles ou des impotents qui ne faisaient rien. Autour d'eux, pour eux, la charité veillait, peinait et souriait. Afin qu'ils pussent se reposer pleinement, elle ne prenait pas de repos. On l'eût dite riche, tant elle trouvait de moyens d'être aimable et secourable. Sa patience n'avait presque point de limite. Elle pratiquait l'art ingrat d'être maternelle avec les vieux.

Le Bolloche eut rapidement son groupe. C'étaient tous les anciens soldats, épars jusque-là et flottants dans la population de l'hospice. L'éloquence du vieux sous-officier, sa prestance, l'éclat magique des galons dont ils croyaient voir le rayon d'or sur sa manche d'invalides, les avaient attirés. Ils l'écoutaient volontiers. Au milieu d'eux, Le Bolloche retrouvait l'illusion de la caserne et du commandement. Bataillon très mêlé sans doute, où toutes les armes se

confondaient et dont plusieurs dignitaires arrivaient des compagnies de discipline. Mais qu'importait ? Ils étaient du métier. On mettait les campagnes en commun. Chacun disait la sienne, souvent la même, et jamais de la même façon. Ils avaient une manière à eux de parler de la guerre. Chacun n'avait vu qu'un petit coin du champ de bataille. Beaucoup étaient restés l'arme au pied une demi-journée sous la pluie des obus éclatant. Leurs récits donnaient une idée mesquine et tronquée des choses militaires. Ils s'y complaisaient pourtant, et y revenaient sans cesse, à propos d'un détail qu'ils ne se souvenaient pas d'avoir dit. Les jours de sortie, ceux qui rentraient de la ville avec un journal lisaient aux autres des nouvelles merveilleuses. On s'échauffait à propos des armements prodigieux de la Russie ou de l'Allemagne, des fusils capables de percer des troncs de chêne de cinquante centimètres, d'une poudre sans fumée, d'un bateau sous-marin, d'une expérience de torpilles. Les plus chauvins donnaient le ton, les vieux redevenaient jeunes, un ferment des anciennes fièvres glorieuses leur courait dans le sang. Alors,

c'étaient des défis à tous les peuples ennemis, des jurons d'amour pour la patrie française, des prédictions de victoires. Tous ils voyaient l'armée victorieuse passant la frontière, et se ruant sur les villages du Rhin ; ils croyaient en être, ils pillaient, ils tuaient, ils s'enivraient, et s'endormaient dans les petits draps blancs des vaincus. Dans ces moments-là, Le Bolloche était superbe. Il les empoignait tous, avec sa voix encore frappée au timbre des alcools de cantine. Le pas s'accélérait, les cannes se levaient, les bras rhumatisants s'étendaient en avant. Pauvres bonshommes ! leurs cœurs de troupiers français n'avaient pas vieilli !

D'habitude, ils causaient de ces sujets passionnants autour du seigle, dont les épis commençaient à montrer le nez. Et là-haut, sur la terrasse de l'hospice, quand une sœur passait, étonnée de tant d'animation, elle s'arrêtait un moment. D'un œil tranquille elle suivait ces guerriers et les comptait, craignant toujours que le compte n'y fût pas. « Voilà nos petits vieux qui parlent de la guerre », pensait-elle. Le genre de plaisir qu'ils y prenaient lui était complètement étranger. Mais elle n'était

pas fâchée de les voir si martiaux. Cela lui faisait l'impression que font aux mères les garçons qui jouent aux soldats de plomb, tapageusement. Puis, satisfaite de son inspection, la cornette blanche s'en allait. Les petits vieux ne l'avaient pas aperçue.

Le régime n'était pas dur. Le Bolloche avouait même qu'il ne lui déplaisait point. Il avait l'illusion de l'activité et la réalité du repos. Ses compagnons donnaient pleine satisfaction à son goût de gloriole. Il mangeait bien, souffrait peu de sa jambe, respirait huit heures par jour l'air des collines que vivifiait le cours prochain d'une grande rivière, étendue et ramifiée à l'infini dans la campagne verte, comme la nervure bleue d'une feuille de chardon.

Et cependant il dépérissait. Les rides creuses de ses joues se creusaient encore. Il avait des moments de mutisme et de sauvagerie auxquels les sœurs ne se trompaient pas. Sœur Dorothee avait essayé d'une ration supplémentaire de tabac, un moyen pourtant bien efficace. Le Bolloche avait pris, remercié, fumé : il ne s'était pas ragaillardi.

« Peut-être qu'il voudrait voir sa femme plus souvent, » avait songé la sœur. Et, au lieu de deux fois par semaine, Le Bolloche s'était rencontré chaque jour, dans un corridor de l'hospice, avec sa femme, très bien habituée, elle, très douce et effacée, là comme ailleurs. Ils causaient un peu. Mais ils n'avaient pas grand'chose à se dire, n'ayant jamais eu la même humeur, et n'ayant plus la même vie. Le bonhomme ne revenait pas plus gai de ces visites de faveur.

A force d'y songer, sœur Dorothée eut une inspiration.

L'ayant aperçu qui, au milieu de son parterre, le pied sur sa pelle, immobile, regardait obstinément la partie basse de la ville, les horizons voilés où les maisons, les rues, les jardins, n'ont plus de forme arrêtée, et ne sont plus que des nuances dans la gamme adoucie des lointains, elle devina sa pensée.

— C'est votre fille qui vous manque ? dit-elle.

Le Bolloche, qui n'avait pas vu la sœur, tressaillit à ce mot. Son vieux visage devint dur, ses yeux s'emplirent d'un feu sombre : il

n'aimait pas qu'on sût ses affaires, et la découverte d'un chagrin, qu'il était trop fier pour confier à personne, le blessait comme une indiscretion.

Mais bientôt, l'émotion que ce nom lui avait causée : « votre fille », fut la plus forte. Il ne fut point maître de s'y abandonner ; elle l'emporta tout entier, elle le changea. Ses traits se détendirent, et, humblement, doucement, d'un ton où perçait l'avcu de sa longue souffrance, il répondit :

— C'est vrai !

— Pourquoi ne l'avoir pas dit plus tôt ? reprit la sœur. Depuis cinq semaines que vous êtes ici, vous ne l'avez pas vue ?

— Non.

— Voulez-vous que je lui écrive de venir ?

— Oh ! oui !

— Vous l'aimez bien cette Désirée ?

Il n'eut pas la force de répondre. Ses mains tremblaient sur le manche de sa pelle, et ses yeux qu'il avait détournés, voyaient sans doute en songe, debout dans l'herbe du pré, l'enfant qui venait à lui.

Le soir, quand sœur Dorothée demanda à

la supérieure la permission d'écrire, elle ajouta :

— Ce petit vieux est incroyable : on dirait que c'est lui qui est la mère.

Et, ayant couvert une feuille de papier d'une écriture inégale et hâtive, elle la mit à la poste, à l'adresse de Désirée.

IV

Si la jeune fille n'avait point encore visité ses parents, ce n'avait pas été faute d'y songer. Mais l'aïeule était tombée malade assez gravement, et, malade, elle était, comme beaucoup d'infirmes, d'une exigence extrême. La solitude lui faisait horreur. Il avait fallu la soigner, la veiller, ne jamais la quitter. A peine laissait-elle Désirée sortir le temps d'aller acheter des provisions, un peu au delà de l'octroi. Comment eût-elle permis une course à l'hospice qui, vu la longue distance, eût pris toute une matinée ? Désirée avait dû attendre, et les semaines s'étaient écoulées.

La lettre de sœur Dorothee arriva en pleine convalescence de la malade, et ces deux causes combinées, instances d'un côté, santé renaissante de l'autre, décidèrent l'aïeule.

— Va, ma petite, dit-elle. Sois le moins longtemps possible. Tu me rapporteras des nouvelles d'Honoré.

Elle ne pensait guère à sa bru, ni autrefois, ni à présent. Honoré seul l'occupait.

Désirée partit aussitôt. Elle était contente à la pensée de revoir les siens, contente aussi d'être libre et de la beauté du jour. Il faisait un temps gris perle si léger que tous les rayons le traversaient, un de ces ciels de fin de mai qui habituent les fleurs au grand soleil d'été. Les stellaires étoilaient les talus de la banlieue. Des deux côtés de la route, quand Désirée passait, des moineaux perchés sur les toits, sur les vieux murs, s'envolaient en troupes, avec un petit cri d'appel si gai, si vif, qu'il semblait à Désirée que son cœur s'envolait aussi. Il n'allait pas d'ailleurs bien loin, pas plus qu'eux. Sa nature n'était pas rêveuse, mais plutôt agissante et vaillante. Elle songeait à des commandes qu'il fallait

livrer dans la semaine, à une lessive qu'elle aurait bientôt, à un semis de volubilis qu'elle avait fait le long de la maison, et qui commençait à lever, mais surtout au moyen d'apprendre à tresser le rotin et l'osier, maintenant que son métier d'enfance périssait. Elle avait mis sa robe bleue, un col blanc attaché par une broche de cornaline et un chapeau, — pour un si long voyage ! — composé d'un seul ruban bleu chiffonné sur du tulle noir. C'était ce qu'elle avait de plus beau. Une autre aurait trouvé la toilette bien pauvre. Mais elle s'en inquiétait peu, n'ayant souci, pour le moment, que de plaire à ceux qu'elle allait voir. Elle était sûre d'y réussir. Et ainsi faite, songeant, pour le résoudre, au problème toujours compliqué de sa vie de travail, elle marchait sans se presser sur la route où des brises folles, soufflant au travers des haies, s'amusaient à faire tourner des pincées de poussière.

Avant d'entrer à l'hospice, Désirée s'arrêta devant le moulin, un peu lasse, un peu rouge, afin de reprendre haleine et de relever ses cheveux dont la masse trop lourde, détachée

par la marche, lui tombait sur la nuque. La route, à quelques pas de là, finissait. Un tertre au gazon pelé par le pied des mulets portait le moulin blanc. Les quatre ailes viraient d'un mouvement puissant, avec un doux gémissement de bois qui plie, comme il en sort des mâts de navires ou du joug des bœufs en labour. Le vent montait de la rivière. Et Désirée était charmante, tête nue, la taille cambrée, les bras écartés pour nouer ses cheveux d'or.

C'est précisément à quoi réfléchissait un jeune meunier qui, sans qu'elle l'aperçût, s'était accoudé à la lucarne du moulin.

De tout temps les meuniers ont passé pour philosophes et méditatifs. Je parle de ceux des hauteurs : leur métier les y porte. Ils tiennent de l'ermite et du guetteur de phare. Une partie de leur vie se passe à attendre, l'autre à laisser travailler le vent. Ils voient de grands horizons, et les choses petites au-dessous d'eux. Quand leur nature n'y est point rebelle, les meuniers ont beau jeu pour songer.

Celui-là ne sortait pas de la tradition. Son large feutre enfariné coiffait une assez belle

tête de garçon, un peu molle, mais intelligente, des yeux bruns, des joues sans teint et une bouche légèrement relevée, dont le visage prenait un air de goguenardise : signe distinctif de l'espèce. Il s'avança encore un peu dans la lucarne, et dit :

— Vous n'avez pas l'air bien pressée, mademoiselle ?

Ce sont là de ces phrases banales par lesquelles, dans le peuple, les inconnus se tâtent, et manifestent l'intention d'engager un brin de causerie. Elle le regarda, surprise, et ne lui trouvant pas les yeux trop hardis, répliqua :

— Ni vous non plus, à ce que je vois.

— Que voulez-vous, reprit-il, quand le moulin va, les meuniers n'ont rien de mieux à faire que de regarder les filles qui passent ; c'est un joli métier : même quand ça va le mieux, on a de la liberté.

— Tous les métiers ne sont pas de même, fit Désirée en soupirant.

Elle renoua la bride fanée de son chapeau, et se détourna pour s'en aller. Mais elle lui plaisait évidemment, car il la retint en demandant :

— Que faites-vous donc ?

— Pailleuse de chaises, répondit-elle. Autrefois c'était bon. Nous gagnions notre vie. Et puis ça s'est perdu. Mon père a été obligé de se mettre à l'hospice. Un bon travailleur, pourtant, je vous assure, jamais en retard, point dépensier ; tout le monde l'aimait.

— Il est à Jeanne Jugan ?

— Oui, et ma mère aussi : je vais les voir.

— Alors, vous êtes comme orpheline chez vous, mademoiselle Rose ?

— Non, pas Rose, dit-elle en riant : Désirée.

Ils se regardèrent un moment, riant tous deux de la façon drôle dont il lui avait demandé son nom. Elle ajouta :

— Je ne suis pas si seule que vous croyez : j'ai ma grand'mère avec moi.

— Vous habitez loin ?

— De l'autre côté de la ville, proche l'octroi. Grand'mère est aveugle.

— Aveugle ! répéta le jeune homme, ce ne doit pas être gai pour vous ?

— C'est surtout triste pour elle.

— Mais alors vous ne sortez guère ?

— Presque pas.

— Le dimanche, n'est-ce pas, un tour à la foire ou bien dans les assemblées ?

— Jamais ! fit Désirée, comme si cette supposition l'eût offensée, je n'y vais jamais !

Elle se mit à rougir, subitement devenue confuse du tour intime que prenait la causerie. Lui, au contraire, montrait ses dents blanches. Il avait l'air tout content.

— Je vous crois, mademoiselle Désirée, et ça se voit bien sans que vous le disiez. Au revoir donc !

— Bonsoir, monsieur !

A peine eut-elle tourné le coin de la haie, qu'elle se sentit toute dépitée. S'arrêter ainsi à causer dans les chemins ! Comment avait-elle fait cela ? Et que de choses elle avait racontées en peu de temps : son père, sa mère, l'aïeule, la vie qu'on menait à la maison ! Il lui faisait dire tout ce qu'il voulait. Et lui, prudemment, savait se taire. Comme il était adroit pour enjôler les filles, ce garçon ! Avant de pénétrer dans la cour, comme elle était cachée par le mur, elle tourna la tête rapidement, et jeta un coup d'œil du côté du moulin. La lucarne était vide, toute noire sur le mur blanc. « Heu-

reusement, pensa Désirée, qu'il avait l'air honnête et que personne ne m'a vue. »

Elle monta les marches du perron, et demanda son père.

Le Bolloche était dehors, au milieu d'un espace découvert et sablé, qui s'étendait au bas du champ de seigle. On l'avait pris pour arbitre d'un coup de boule douteux, et, courbé, il mesurait avec sa canne la distance contestée. Une dizaine de joueurs, ses compagnons, penchés en cercle, étaient absorbés par l'attrait de cette vérification. Ils se relevèrent tous ensemble, et Le Bolloche aperçut Désirée qui dévalait le long du champ, sa robe bleue frôlant les pommiers nains et la bordure de fraisiers hardiment fleurie par-dessous.

— Ma fille! dit-il.

C'était un événement, ces vingt ans dans un asile de vieillards, cette santé rayonnante au milieu de toutes les décrépitudes humaines. Les camarades de Le Bolloche, leurs boules à la main, regardaient venir la jeune fille. Presque tous sans famille, ayant roulé partout sans s'attacher nulle part, isolés d'ailleurs par leur âge et enserrés déjà dans cette demi-

mort de refuge que la charité ne peut déguiser complètement, ils respiraient comme un parfum cette apparition qui s'avancait. Tous en étaient réjouis. Elle rappelait à chacun quelque souvenir cher.

— Elle ressemble à une belle cantinière que j'ai connue, dit l'un.

— Si elle avait des cheveux sur le front, ne jurerait-on pas une actrice du café du cours Dajo ? reprit un autre, un ancien marin dont la mémoire reflue très loin en arrière, à la vue de Désirée.

Un troisième murmura un nom que personne n'entendit. Sa tête, branlant par saccades, s'abaissa vers sa poitrine, deux larmes tombèrent sur les chiffons de laine dont ses pieds malades étaient enveloppés, et nul ne sut quelle image lointaine de femme ou de jeune fille saluait, à travers les temps, l'émotion de cet abandonné.

Ils virent Le Bolloche s'avancer vers Désirée, passer son bras sous le sien, et s'enfoncer dans l'allée qui coupait les champs à mi-côte. Tirés de leur extase, ils s'entregardèrent alors les uns les autres d'un air dur. Ils étaient jaloux de l'ancien sergent. Personne ne venait ainsi

pour eux. La partie de boules fut laissée là.

Le Bolloche et sa fille se promenèrent d'abord tous deux dans l'allée. Il était rayonnant. Son bonheur se doublait de la fierté de marcher près d'elle. Il jouissait des étonnements qu'elle provoquait. Il la considérait, comme pour réhabituer ses yeux à chacun des traits de son enfant.

— Ah ! petite, disait-il, petite, que je suis content ! Je ne puis vivre sans te voir !

Il ne pouvait dire autre chose.

Puis la mère Le Bolloche vint les retrouver. On monta vers l'hospice dont il fallut faire le tour, vers le grand verger entouré de murs, qui ne s'ouvrait que par faveur aux parents en visite. Et alors la conversation s'engagea. Désirée avait dû se mettre entre les deux vieux. Ils lui parlaient en même temps, chacun de ce qui l'intéressait. Les moindres choses du domaine revivaient dans leur souvenir avec une merveilleuse intensité de tendresse et de regret. C'est incroyable tout ce qu'un pré, une maison et une pauvre aïeule qu'on a laissés peuvent fournir de questions.

Désirée répondait de son mieux. La joie des

siens l'épanouissait aussi. Elle n'avait pas le temps de penser à elle-même. Et cependant, chaque fois qu'elle arrivait au détour d'une certaine allée, l'ombre des ailes du moulin, franchissant les murs, accourait au-devant d'elle, l'enveloppait, semblait vouloir l'enlever au passage. Désirée en éprouvait un petit frisson. Elle s'imaginait, bien à tort peut-être, et sans avoir la liberté d'y penser, d'ailleurs, que ces grands bras d'ombre l'appelaient, et qu'il y avait là-bas, par une fente ignorée du moulin, deux yeux bruns qui la suivaient.

V

De retour chez elle, Désirée trouva l'aïeule moins inquiète qu'elle ne le supposait, heureuse de lui annoncer :

— Petite, il est venu pendant ton absence une belle commande, douze chaises à rempailler finement, en blanc et noir : on dirait que le métier veut reprendre.

Désirée ne se faisait pas d'illusion à ce sujet, mais l'occasion n'en était pas moins bonne.

Dès le lendemain elle se mit au travail, toute reposée et comme renouvelée par cet après-midi de la veille. Elle dut sortir de

l'apentis les gerbes de seigle trié, qu'un trop long séjour à l'ombre avait rendues humides les délier et les étendre sur un coin fauché du pré, par jonchées régulières. Et, tandis que le soleil et l'air les séchaient, elle s'occupa à enlever les garnitures usées des chaises, à consolider leurs barreaux, à teindre quelques poignées de tiges qui feraient, sur les sièges nouveaux, des mouchetures régulières, comme des queues d'hermine sur une pelleterie claire. Cela lui prit deux jours.

Pendant ce temps, elle songea bien, plusieurs fois, à la rencontre qu'elle avait faite de ce meunier, sans déplaisir, mais sans trouble non plus, ainsi que nous pensons aux choses qui n'auront pas de suite. De la côte de l'octroi, en allant acheter ses provisions, elle chercha les ailes du moulin à l'horizon, et elle les aperçut qui tournaient, toutes petites, comme un jouet d'enfant.

Le troisième jour au soir, voyant que la paille était sèche et qu'elle avait repris sa belle teinte d'or pâle, elle jugea qu'il était temps de la rassembler. Par javelles minces, soigneusement, pour ne pas froisser les tuyaux droits

du seigle, elle la relevait et la portait sous l'apentis. On eût dit une moissonneuse. Elle aimait à manier cette matière souple et frémissante que chaque pas faisait trembler sous son bras ; il lui plaisait de courir ainsi dans la longueur du pré, dans l'herbe encore chaude de l'ardente rayée qu'elle avait bue.

La moindre circonstance qui la tirait du logis, semblait une distraction à cette fille laborieuse. Au moment où elle ramassait les dernières brassées de paille, le soleil était depuis longtemps couché, le crépuscule envahissait le faubourg. Et voilà qu'en se redressant, Désirée vit la forme d'une tête d'homme au-dessus du mur qui se dessinait comme un ruban brun sur le couchant. Elle n'hésita pas une seconde : c'était lui. Une rougeur lui monta au visage. Elle se baissa vivement, saisit le reste de sa paille, et, sans se détourner vers la porte, rentra dans l'apentis.

Quand elle en sortit, le jeune homme, ou cette forme qu'elle avait pris pour lui, s'était effacé. Que venait-il faire ! Depuis combien de temps la regardait-il ! Oh ! ceci était une chose grave. Pourquoi lui, qui l'avait appelée le

premier jour par la fenêtre de son moulin, avait-il peur d'elle à présent? Car il avait disparu, sitôt qu'elle l'avait regardé. Disparu? Peut-être s'était-il caché? Toutes ces questions se pressaient dans l'esprit de Désirée. « Après tout, se dit-elle, ce garçon ne peut me vouloir du mal. Je veux savoir ce qu'il est devenu, et j'irai voir. » Elle remonta le pré dans le foin haut, longea le mur, et bravement, à l'endroit où l'apparition s'était évanouie, posant le pied sur une pierre en saillie, elle se haussa jusqu'à dépasser le mur de la moitié de son corps. La route fuyait, floconneuse et grise. Personne qu'un paysan qui descendait la côte, au trot de sa carriole. Pourtant elle ne s'était pas trompée. Elle considéra le sommet du mur : les barbes des mousses qui le couvraient, les rameaux étoilés d'une plante jaune qui y fleurissait, étaient couchés par place. Quelqu'un s'était appuyé là. Elle chercha encore, et, sur une ardoise nue, déchaussée de la muraille, au dernier rayon du jour, elle reconnut vaguement que des lettres avaient été tracées. Elle enleva la pierre, la tourna vers le couchant que bordait une dernière frange d'or pâle, et

lut : « Désirée. » Quel autre que lui avait pu écrire ce nom là ? La rosée d'une seule nuit eût suffi à effacer les caractères tracés à la pointe du couteau, tandis qu'au contraire, sur le bord de chaque trait, un duvet de poussière enlevé par l'entaille restait encore. C'était donc lui qui, tout à l'heure, l'avait regardée quand elle levait ses javelles de seigle, et, pour lui faire entendre ce qu'il n'osait lui dire, pour lui montrer qu'il songeait à elle, avait écrit : « Désirée. » Ce mot-là, c'était une lettre, en somme.

Une lettre d'amour. Qu'est-ce que cela signifiait, « Désirée », sinon : « Je vous aime ? »

Il l'aimait donc ?

La jeune fille emporta l'ardoise, et rentra.

La grand'mère attendait.

— Tu as été bien longtemps, dit-elle. L'Angelus a sonné aux deux paroisses.

Désirée lisait pour la dixième fois, à la lumière d'une bougie, le mot écrit sur la pierre.

— Tu avais donc bonne envie de travailler ce soir ? reprenait l'aïeule... Allons, mange un peu... Pourquoi ne réponds-tu pas ? Tu es lasse ?...

Mais elle ne répondait que des mots distraits.

Et l'aïeule, au son un peu altéré de la voix de sa petite-fille, se confirmant dans la pensée que l'enfant s'était surmenée, disait amicalement :

— Tu te donnes trop de tourment, ma pauvre petite, tu veilles trop tard dans l'apentis, et cela te change la voix.

Désirée déclara qu'elle était lasse, fatiguée, et la grand'mère fit semblant d'avoir sommeil plus tôt que de coutume ce soir-là.

Alors, libre de songer, d'étudier ce qui était arrivé et ce qu'elle éprouvait en elle-même, la jeune fille se laissa emporter par le rêve. Elle était donc aimée ! Cela lui semblait très sûr et très doux. Le soupçon ne lui vint pas même qu'il eût voulu plaisanter. Le premier mot d'amour, incertain et voilé, le premier hommage rendu à son charme de jeune fille, avait atteint le fond de cette nature primitive. Elle y répondait déjà par de grands élans de cœur qui la surprenaient elle-même. Et, peu à peu, elle en vint à songer que ces idées qui la remplissaient maintenant étaient nées le jour même où elle avait ren-

contré ce garçon. Un trouble profond et délicieux s'ensuivit. Demain, l'avenir, se marier, être heureuse : elle était remuée par ces lointains magiques et vagues, comme ces petites rivières aux bords pleins d'ombre, qui ressentent, jusqu'à leur source, la poussée de la mer invisible. Tous les détails de leur courte entrevue lui redevenaient présents. Elle se rappelait les questions qu'il lui avait faites, les moindres paroles qu'il lui avait dites, afin d'y découvrir aussi un sens nouveau. Elle n'y réussit que trop.

L'une d'elles, que Désirée n'avait point remarquée d'abord, commença à l'inquiéter. Quand elle avait répondu qu'elle n'allait jamais aux assemblées : « Je vous crois, avait-il dit en riant, cela se voit bien sans que vous le disiez. » A quoi donc l'avait-il deviné ? Sans doute il la trouvait trop pauvre et trop mal habillée ? Les filles qui vont le dimanche en promenade, celles qui peuvent prétendre à plaire, sont autrement vêtues. Il l'en avait avertie. « On voit bien que vous n'avez pas de belles façons, et que vous ne savez pas vous mettre. » Oui, voilà ce que signifiaient la phrase et le sourire

qui l'accompagnait. S'il la retrouvait ainsi, quand elle retournerait voir son père et passerait près du moulin blanc, le caprice passager qu'elle avait pu lui inspirer disparaîtrait. Désirée Le Bolloche n'était pas assez bien habillée, pas assez coquette, non sûrement, pour qu'un homme fût fier de la promener à son bras. Lui surtout, car il devait être riche ; il devait aimer les jolies robes, les gants, les plumes au chapeau, les petits souliers mordorés que portent les ouvrières de la ville, et même les jeunes laitières de la campagne. Tandis qu'elle ! Oh ! la pauvreté dure ! Oh ! le bonheur de celles qui ont un peu d'argent pour se faire belles !

Cette pensée triste remplaça bientôt toutes les autres. La chanson d'amour à peine commencée dégénérait en plainte. Désirée demeura éveillée une partie de la nuit. Puis, lentement, un projet lui vint. Elle hésita, le repoussa, le reprit...

Le lendemain, avant le jour, elle était au travail. Elle se hâtait si fiévreusement que jamais elle n'avait travaillé de la sorte. En moins de temps qu'on ne lui en avait accordé,

les douze chaises purent être livrées et payées.

Désirée, en rapportant l'argent, dit à l'aïeule :

— Grand'mère, si tu voulais bien, j'irais demain à Jeanne Jugan.

— Demain, petite, c'est bien tôt. Il n'y a pas dix jours que tu ne les as vus !

— Grand'mère, j'ai fini l'ouvrage, laisse-moi aller ?

L'aïeule répondit après un moment :

— Je vois bien que tu ne te plais plus ici, ma petite. Je suis trop vieille, et tu es trop jeune. Je le savais bien quand ton père est parti. Va donc comme il te plaira.

Et ni l'une ni l'autre ne causèrent plus de cette absence du lendemain.

Désirée tâcha d'être douce et prévenante. Elle aida la grand'mère à se déshabiller, et, assise près de la table, prétextant un ouvrage de couture à terminer, elle attendit.

Lorsque l'aïeule fut endormie, la jeune fille s'habilla, jeta une pèlerine sur ses épaules, sortit de la chambre avec précaution, et, traversant le pré, fut bientôt sur la route qui montait vers la ville. Elle hâtait le pas, un peu inquiète

d'être seule à cette heure déjà tardive. Quelques ouvriers qui la croisaient, la regardaient effrontément. Elle avait peur des renforcements obscurs des cours. A chaque moment, il lui semblait qu'on la suivait. Et cependant la pensée ne lui venait pas de retourner en arrière. Son projet lui donnait courage, et parfois la faisait sourire. Elle allait. Bientôt les rues devinrent plus éclairées. Des devantures de boutiques étincelèrent à droite et à gauche. Elle marcha plus tranquille. Les passants la protégeaient de leur nombre. Enfin, elle s'arrêta devant la porte d'un grand magasin de nouveautés, qui projetait aux deux angles d'un boulevard la lumière de ses lampes électriques.

C'était là. Avec un peu d'hésitation, elle s'avança, éblouie, les yeux à demi fermés. Il n'y avait pas beaucoup d'acheteurs dans le hall immense. Un employé vint à elle, et lui demanda, de cet air fat qu'ils prennent volontiers quand une fille est seule, pauvre et jolie :

— A quel rayon mademoiselle désire-t-elle que je la conduise : soieries, dentelles, trousseaux, layettes ?

Quel rayon ? Jamais Désirée n'était entrée dans un grand magasin.

— Oui, répéta-t-il, que demandez-vous ?

Alors son secret lui échappa, et elle dit, non pas comme une réponse, mais se parlant à elle-même d'un ton de rêve et dans la vision d'une chose lointaine, étrangement douce :

— Je voudrais une ombrelle rose !

Elle n'eut que vingt pas à faire. On lui montra des ombrelles chères, d'abord, tendues en soie, frangées, montées sur des manches sculptés. Dans le nombre, il y en avait de roses. Mais Désirée n'avait pas beaucoup d'argent. Il fallut descendre jusqu'au plus bas prix. Enfin elle trouva ce qu'elle cherchait : une ombrelle d'étoffe commune, blanche par-dessus, doublée à l'intérieur de mauve assez vif qui pouvait passer pour du rose. Le manche en était blanc et recourbé. Désirée l'acheta. Elle fit encore l'acquisition d'une paire de gants de fil à jour, d'un dessin léger, ayant remarqué que, le dimanche, de pauvres filles comme elles commençaient à ne plus vouloir sortir les mains nues.

Et par les rues elle se remit à marcher vers

la banlieue de moins en moins éclairée et peuplée de passants. Mais maintenant elle n'avait plus peur. Elle portait sous son bras l'ombrelle, roulée dans une gaine de papier gris. Elle n'aurait pas plus joyeusement emporté un trésor. Il s'agissait bien en effet d'un trésor, puisque c'était pour être plus belle, pour mieux gagner l'amour de ce jeune meunier, qu'elle avait dépensé, sans en prévenir sa grand'mère, une grande partie de son gain de toute la semaine. Comme elle serait élégante demain, lorsque, midi sonnant, elle s'en irait vers Jeanne Jugan, vers le moulin qui peut-être aurait encore ouvert sa fenêtre ! Elle pensait à cela. La route du retour lui parut courte.

Elle rentra dans les ténèbres. La grand'mère ne s'était pas réveillée... Tous les grillons du pré chantaient autour de la maison, sous les épis du foin haut.

VI

Le lendemain, dans l'après-midi, Désirée se rendit à l'hospice. En si peu de temps, comme tout avait poussé ! Les dahlias de la cour dépassaient d'un pied leurs tuteurs ; des roses grimpantes, ouvertes toutes ensemble au soleil de juin, débordaient, à flots roses et jaunes, l'arête moussue des murs. En apercevant la visiteuse, son ancienne maîtresse, le coq de Barbarie, qui jouissait, vu sa petite taille, du droit de libre parcours, sortit de l'abri d'un fusain, et suivit la jeune fille, comme si elle eût eu encore du menu grain dans son tablier.

Désirée, qui était de bonne humeur, se détourna vers lui, et demanda :

— Petit, sais-tu où est le père Le Bolloche ?

Il répondit un tel kirikiki, d'un ton si drôle et si décidé, qu'elle ne pût s'empêcher de rire.

— Sorti ! reprit-elle, que chantes-tu là ? Il est tout au plus dans le verger, n'est-ce pas, ma sœur ?

— Ma foi, mademoiselle, dit la religieuse qui passait, je ne sais trop : de ce temps-ci, tous nos petits bonshommes sont en l'air.

Le soleil vivifiait, en effet, les pensionnaires de Jeanne Jugan. A l'exception de quelques-uns, trop fanés pour reverdir, qui les aurait reconnus ? Ils râtissaient les allées, sarclaient des massifs, se promenaient d'une allure double de celle d'hiver. Plusieurs faisaient des dessins sur le sable avec leurs béquilles. Il y en avait un qui cueillait des cerises, à califourchon sur une branche. Tous portaient une veste claire, faite en chiffons de coutil par des mains qui ne laissent rien perdre.

Jour de trêve, illusion que répand sur les souffrances humaines la grande lumière douce !

Désirée interrogea celui qui cueillait des cerises.

— Tu demandes le sergent, ma jolie fille ?

— Mais oui, le père Le Bolloche.

— A faucher dans le pré !

— Vous dites ?

— Je dis qu'il est à faucher dans le pré. Même il commande l'escouade. C'est qu'il est rudement jeune, lui !

Et, galamment, le bonhomme se laissa glisser à terre pour conduire la fille d'Honoré Le Bolloche.

— Tu ne sais pas la route, dit-il sérieusement, et nous autres, vois-tu bien, nous ne sommes pas à l'heure ici : on a toujours le temps de faire l'ouvrage.

Ils remontèrent la pente, prirent à droite de l'hospice, et, par une barrière qui coupait le mur d'enceinte, pénétrèrent dans un pré long et tournant autour de l'enclos. Ce pré formait comme une couronne, comme un anneau vert enserrant le domaine des sœurs, et confinait, par une haie vive, au tertre du meunier.

Arrivée là, Désirée vit un spectacle nouveau. Huit vieux, armés de huit faux, les manches

de chemises retroussées, taillaient en ligne dans l'herbe haute. Au milieu, Le Bolloche, le plus grand de tous, sa jambe de bois en avant, travaillait comme un jeune homme. C'était merveille de voir l'ampleur de l'entaille circulaire qui se creusait devant lui, à chaque coup de sa faux. Il ne s'arrêtait pas, comme faisaient les autres, qui, sous prétexte de redresser une brèche, tapotaient un petit quart d'heure sur leur lame. Il était de corvée, et prenait la chose au sérieux. Chef d'escouade, songez donc ! Il mettait de la vanité à paraître infatigable, à largement arrondir ses bras, à ne pas se laisser distraire surtout ; non, pas même quand une vieille sœur passait derrière la ligne des faucheurs, un pichet de cidre à la main, et disait :

— Allons, mes petits bonshommes, ne travaillez pas trop, buvez un peu, il fait si chaud !

Désirée s'approcha. Il la regarda d'un air contrarié.

— Tu vois bien, dit-il, que j'ai de la besogne à abattre ! Va m'attendre là-bas. Le fauchage, mon enfant, c'est comme l'astiquage : ça ne s'interrompt pas !

Et, disant cela, il était superbe, la tête droite, la main appuyée sur sa faux relevée ; il se sentait admiré par les camarades, ruines plus effondrées que lui.

— Là-bas ! répéta-t-il.

Désirée gagna la place qu'indiquait le geste du bonhomme, un peu loin dans le pré, à côté de la haie.

Là elle s'assit sur l'herbe, non sans avoir observé, en elle-même, que le moulin était proche, et qu'il ne virait pas. La pensée du meunier ne l'avait guère quittée. Elle l'avait occupée le long du chemin, à présent elle faisait battre son cœur, plus vite que de coutume, sous sa taille de coutil à fleurs. Et la pensée qui nous tient, vous le savez, nous pose et nous modèle à sa guise.

La jeune fille ne regardait pas la haie, sans doute, mais elle la surveillait du coin de ses yeux clairs errant sur la prairie. Elle attendait quelque chose qui devait venir de là. Elle se sentait toute voisine d'une heure grave et mystérieuse encore de sa vie. Pour un souffle d'air dans les ronces, elle tressaillait. La coulée d'un mulot sur les feuilles mortes lui paraissait un

pas qui s'approche. Parfois elle fermait les yeux pour se ressaisir elle-même, pour ne pas céder à je ne sais quel vertige qui la prenait. Elle avait envie de dire aux marguerites, — voyez ces idées folles qu'elle n'avait jamais eues ! — « Ne me fixez pas ainsi, toutes ensemble, avec vos yeux d'or. Je suis une pauvre fille que vous ne regardiez pas d'ordinaire. » Il lui semblait que ces milliers de témoins observaient son air troublé. Elle serrait alors, de sa main gantée, l'ombrelle qui baignait ses joues, son front, toute sa blonde personne, d'un reflet rose. L'idée que son ombrelle la rendait plus jolie, qu'elle lui donnait l'air d'une demoiselle, lui traversait l'esprit. Et, souriante, heureuse et inquiète à la fois, parmi les herbes qui l'enveloppaient de leurs fleurs, ou semaient sur sa robe le duvet de leurs graines, elle était plus charmante encore.

La grande rayée de deux heures chauffait le pré. Le parfum du foin s'en élevait comme l'encens de l'été. Et les faucheurs s'avançaient en balançant leurs bras. Combien de temps elle demeura ainsi ? Elle n'en savait rien. L'amour ne compte pas la durée de ses rêves.

Tout à coup, sans qu'elle eût perçu le moindre bruit de pas ou de feuilles remuées, elle entendit une voix qui disait, de l'autre côté de la haie :

— Désirée !

Tout le sang de ses veines reflua vers son cœur. Elle resta immobile, pâle comme si elle allait s'évanouir. A travers l'aubépine, la même voix répéta :

— Désirée !

Alors elle se leva doucement, et se détourna.

C'était lui. Il était venu, ainsi qu'elle l'avait pressenti. Il la regardait, à moitié caché par la haie. Et dans ses yeux il y avait l'aveu de son amour, et la fierté de se sentir aimé. Un brin de genêt pendait au ruban de son chapeau. Il n'avait pas fait toilette. Il était accouru en l'apercevant, lui riche, dans ses vêtements de travail, comme un brave garçon, qui ne cherche pas à en imposer.

Chose étrange, ce fut ce contraste entre elle et lui qui frappa d'abord Désirée, et son trouble s'en augmenta. Elle s'était attifée, elle qui gagnait à peine sa vie, elle dont les parents, faute de pain, avaient dû recourir à la charité

des sœurs. Son ombrelle et ses gants de fil, deux luxes qu'elle n'avait jamais eus, lui firent l'effet d'un mensonge. Elle en fut gênée. Elle eut honte. Sa joie de tout à l'heure, sa gloriole d'être bien mise, lui parurent ridicules, coupables même. Elle se prit à se détester. Sans cesser de regarder vers la haie, sans rien dire, elle enleva ses gants de fil, et les laissa tomber à terre. L'ombrelle rose échappa à ses mains, et roula sur l'herbe. Puis, quand elle fut redevenue la simple ouvrière, aux mains nues, les joues exposées au soleil, dans la robe qu'elle portait depuis longtemps, sans plus rien d'apprêté, la vraie fille enfin du pailleur de chaises, un seul mot lui monta aux lèvres, un mot d'amour humble et triste.

— C'est que je suis très pauvre ! dit-elle.

Mais lui se prit à sourire, d'un bon sourire tendre. Pauvre ? il savait bien qu'elle l'était. Il la voulait ainsi. Et comme elle demeurait immobile, toute rouge à présent, dans la joie grandissante de l'amour accueilli, il écarta les branches, pour la mieux voir, et dit :

— Viens, Désirée !

Elle obéit, comme s'il eût été en droit de la

commander. Elle lui appartenait déjà. A quelques mètres de là elle trouva une brèche, il lui tendit la main, elle passa la haie. Toute une volée de papillons passa devant elle.

Une fois de l'autre côté, Désirée ne retira pas la main qu'elle avait donnée, et, se tenant ainsi, tous deux, elle et son ami commencèrent autour du moulin une promenade, la meilleure qu'ils eussent faite l'un et l'autre.

Cependant Le Bolloche, arrivé à l'endroit du pré qu'il avait désigné à sa fille, s'arrêta devant l'ombrelle qui n'abritait plus, posée sur son manche et deux de ses baleines, qu'une touffe de marguerites et de boutons d'or. Il en conclut naturellement que Désirée n'était pas loin, chercha dans le pré, n'y trouva rien, regarda par-dessus la haie, et l'aperçut au bras du meunier. Il ne s'en émut pas plus que de raison, sachant que sa fille était sage, et trouvant à l'autre l'air honnête. Son premier mouvement fut de les hêler. Mais il y avait trop de monde autour de lui. Il préféra les aller trouver. Si bien que, cinq minutes après, le père Le Bolloche, Désirée et le meunier causaient tous trois.

Dix minutes plus tard, il en était de même. Une heure s'écoula sans que le sujet, paraît-il, fût épuisé. L'ombre du moulin s'allongeait sur le tertre. Les sept faucheurs restants se reposaient de plus en plus. Le chef d'escouade ne rentrait pas. Il fallut qu'une sœur le rappelât en disant :

— Eh bien ! eh bien ! père Le Bolloche, ce n'est pas jour de sortie, aujourd'hui !

Alors, le groupe se sépara : le vieux revint vers l'hospice, Désirée reprit le chemin de la ville, et le meunier monta son échelle...

Quant la nuit fut arrivée, et que les petits vieux furent couchés, Le Bolloche, qu'un rayon de lune empêchait de dormir, éveilla son voisin de lit pour lui dire :

— Père Lizourette, je marie ma fille !

— Désirée ? avec un zouave ?

— Non.

— Avec un cavalier, alors ?

— Non.

— Ce n'est qu'un lignard ? reprit le voisin avec un air de commisération. Tu la maries dans la ligne ?

— Pas même. Il n'a fait que deux mois

comme fils de veuve. Je sais bien que ce n'est guère. Mais, que veux-tu, il joue du fifre dans une musique, où il y a beaucoup d'anciens soldats.

— Ah ! il joue du fifre !

— Oui.

— Joli instrument !

— Un peu petit, répondit Le Bolloche. Seulement les enfants se convenaient. J'ai vu ça, et alors...

— T'as bien fait, dit Lizourette sentencieusement, faut pas être dur avec la jeunesse.

Et les deux vieux braves, satisfaits, ayant épuisé toutes leurs idées, s'endormirent. Le rayon de lune qui donnait sur Le Bolloche se promena sur Lizourette, puis sur les lits voisins dont l'alignement avait l'air d'une rangée de pierres blanches. Quand la sœur Dorothée, en tournée d'inspection, passa près de Le Bolloche :

— Ce bon petit vieux, pensa-t-elle, a-t-il l'air content ! Ça fait plaisir !

A la même heure, le jeune meunier, accoudé à sa fenêtre ronde, songeait, la tête baignée dans l'air vif qui soufflait de la rivière, et si

joyeux d'être au monde que lui, tranquille et taciturne de nature et pas poète du tout, il avait envie de chanter. Il regardait au loin, par-dessus la ville, un point de l'horizon où les petites lumières des becs de gaz, plus espacées qu'ailleurs, indiquaient le commencement de la campagne. Là, son cœur lui montrait, radieuse, étendant la paille au soleil, la fille qu'il avait choisie, celle qui tantôt lui avait donné la main, celle qui bientôt serait sa femme.

Et cependant il faisait tout nuit, et dans l'enclos, Désirée n'éparait point la paille de seigle. Elle était debout, près du lit de la grand'mère, qui avait bien voulu se coucher comme à l'ordinaire, mais qui ne voulait pas dormir.

— Raconte-moi encore quelque chose de lui, disait l'aveugle. Est-ce qu'il est blond de cheveux ?

— Plutôt brun, répondait en riant Désirée.

— Un visage réjoui ?

— Assez.

— J'aime ça, reprenait la vieille. Mon défunt était de même. Cause-t-il beaucoup ?

— C'est selon. Avec moi, il ne s'arrêtait guère.

— Voyez-vous, cette petite, comme c'est fier d'être jeune ! Et tu dis qu'il a du bien ?

— Oh ! beaucoup, grand'mère, bien plus que nous.

— Mais sais-tu que je n'en reviens pas, ma fille ! Comment as-tu fait pour lui plaire ?

Désirée riait de tout son cœur, d'un rire qui signifiait : « Dame, grand'mère, si vous pouviez me voir ! » Et, de fait, elle était belle ainsi, toute rayonnante de joie profonde et calme, l'humble pailleuse de chaises. Et quand la grand'mère eut cessé de bavarder, quand elle-même, aux premières heures du matin, parvint à s'endormir, elle rêva des rêves charmants : que le moulin avait des ailes neuves, qu'il y avait au bout quatre bouquets d'oranger, qu'elle se tenait, en beaux habits, sur le seuil de la porte, et qu'en sortant de l'école les enfants passaient devant elle, et la saluaient disant :

— Bonjour, madame !

VII

La grand'mère avait raison de se réjouir, car il avait été convenu, de convention expresse, sur la demande de Désirée que le jeune ménage habiterait la maison du pré. Sa vieillesse allait se trouver bien abritée entre ces deux mariés qui la soigneraient. Elle aurait assurément sa part de leur bonheur, comme dans un verger un vieil arbre étêté, sur qui d'autres pleins de sève laissent tomber leurs fleurs, si bien qu'on s'imagine encore qu'il a fleuri. Ce meunier du moulin blanc était un honnête garçon, accommodant et très amoureux, puisqu'il consentait à faire ainsi, chaque matin et

chaque soir, la route qui séparait son moulin du faubourg.

De ce côté-là, tout était rose; il n'y avait point de gens si contents d'être jeunes que Désirée et son fiancé, ni de vieille femme moins triste d'être vieille que la grand'mère Le Bolloche. Mais, aux Petites Sœurs, un nuage assombrissait l'humeur de l'ancien sergent. Après quelques jours de parfaite satisfaction, il était tout à coup tombé dans une mélancolie noire. Qu'avait-il? Du chagrin de quitter sa fille? Eh non! le sacrifice était consommé. Même il s'habituaît de plus en plus à l'hospice, aux camarades, au café abondant des sœurs, à leurs soins, au *far niente* ensoleillé du champ de seigle. Son futur gendre l'avait-il offensé? En aucune façon. Le Bolloche souffrait de ce qui, dans sa vie, avait tenu et tenait encore une si grande place : du besoin du panache. C'était un glorieux. Dans sa pensée étroite d'ancien sergent galonné, chevronné, il roulait maintenant, à toute heure du jour, la même plainte qu'il ne contait à personne :

— Quelle mine aurai-je, à la noce de Désirée, nippé comme je suis, avec une veste loqueteuse,

mon pantalon trop court, mes sabots, ma chéchia de zouave usée par plaques et sans fond? Est-ce là une tenue? Je ferai rire de moi les parents et les amis qu'on invitera en nombre; — car ce sera une belle fête; — ceux qui m'ont vu il y a vingt ans auront honte de me connaître, et Désirée elle-même, toute bonne fille qu'elle soit, ne sera pas flattée, elle, dans sa robe neuve de mariée, d'avoir à côté d'elle un tel bonhomme de père. Il vaut mieux n'y pas aller. Non, je n'irai pas!

Et il avait déjà commencé à préparer ses compagnons d'armes et de dernier asile à cette résolution désespérée.

— Je n'irai probablement pas, leur disait-il. J'ai un diantre de rhumatisme à l'épaule!

Mais ils n'en croyaient rien. Un rhumatisme, lui! Allons donc! Quand il se promenait seul, ils le voyaient de loin, faire le moulinet avec sa canne et couper d'un coup sec les têtes des laiters poussées au bord du champ. La vigueur seule du moulinet avait suffi à prouver que Le Bolloche mentait; elle indiquait aussi un état violent de l'âme, que les sœurs, naturellement, n'étaient pas sans remarquer.

— Je ne sais pas ce qu'a notre petit père Le Bolloche, disait sœur Dorothée : il mange bien, il boit bien, il dort bien, il a eu, avant-hier encore, sa provision de tabac. Et il n'a pas l'air heureux !

En effet, d'ordinaire, les petits bonshommes qui ont tous ces biens-là, ne se trouvent pas à plaindre. Comme elle était femme et très fine, — ce qu'aucun vœu n'empêche, — elle voulait savoir. Un matin qu'elle habillait un de ses compagnons d'armes, — car Le Bolloche s'habillait tout seul, — elle pressa celui-ci de questions adroitement posées. Elle ne lui demanda pas :

— Qu'avez-vous ?

Non, mais soupçonnant bien que la peine avait pour cause le mariage de Désirée, elle dit :

— J'espère que vous serez content, mon petit père, de voir votre fille en mariée.

— Sans doute, grogna Le Bolloche.

— Et la noce, où se fera-t-elle ? Dans le pré, je parie ?

— Oui.

— On dansera ?

— Oui.

— Et vous ouvrirez la danse, n'est-ce pas ?
Le Bolloche ne se contient plus.

— F... comme ça, oui, n'est-ce pas ? s'écria-t-il. Un ancien sous-officier de zouaves ! Plus souvent que j'y danserai.... Je n'irai même pas !

— Oh ! mon petit père, dit la sœur en riant, que vous êtes coquet !

Elle qui ne l'avait jamais été !

Le Bolloche prit mal la plaisanterie. Le pli de sa bouche, aux deux coins, se creusa.

— Je ne suis plus qu'un mendiant ici, dit-il ; mon temps est fini, fini ; je ne veux plus paraître en société, et voilà !

Il s'en alla à grands pas, en maugréant.

Sœur Dorothée le suivit des yeux. Un sourire allongeait ses lèvres, un sourire où il y avait de la pitié et du plaisir d'avoir été adroite, et aussi le rayonnement d'une jolie idée, qu'elle venait d'avoir. Elle se hâta d'habiller le père Lizourette, lui fit un nœud de cravate, qu'elle s'amusa à disposer en ailes de papillon, et dit en lui donnant sa canne :

— Vous êtes beau comme un astre, allez vous promener !

Puis elle quitta la salle, et se dirigea vers la chambre de la supérieure. Le long des grands corridors silencieux, elle glissait légère, et comme portée sur les ailes de la pensée qui lui était venue...

Il se passa trois semaines, pendant lesquelles Le Bolloche fut de plus en plus triste.

Enfin, le jour fixé pour les noces de Désirée arriva.

Ce matin-là, Le Bolloche, qui avait à peine dormi, se leva un peu avant les autres, et descendit, sous prétexte d'aller bêcher son jardinet. Mais, à peine dehors, il s'arrêta, il chercha au loin la contrée où son pauvre esprit avait erré toute la nuit. De la colline de l'hospice, et ancien comme il était, il ne pouvait apercevoir la maison. Mais dans la brume bleue du matin il distingua la tache blanche que faisait le faubourg, et les verdure pâles qui étaient les vergers. Un souffle pur arrivait de là. Le pauvre vieux se sentit les yeux pleins de larmes. Et il crut entendre, apportée par le vent, une voix qui disait :

— Allons, père, levez-vous, venez, voici les noces ! Grand'mère a une robe neuve, que mon

fiancé lui a donnée. Moi, je suis belle comme le jour. J'ai une couronne en fleurs de cire, un châle à dessins et une broche pour l'attacher, j'ai le cœur en joie surtout, car dans trois heures nous partirons pour nous aller marier. Venez, je veux vous embrasser bien fort, pour m'avoir donné la vie, qui est si bonne à présent, la vie qui s'ouvre comme une fête. Venez me voir heureuse !

Le Bolloche, troublé, l'esprit à moitié égaré, hésita un moment; puis il reprit ses sens, branla la tête, regarda une dernière fois le faubourg, et répéta ce qu'il n'avait cessé de dire :

— Non, je n'irai pas !

Il se mit à descendre vers le fond de l'enclos où était le jardin. Mais il n'avait pas fait trente pas, que quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il se retourna.

C'était sa femme.

— Mon homme, dit-elle, viens-t'en avec moi.

— Où donc ?

— Viens-t'en au parloir, avant d'aller chez nous.

— Il n'y a plus de chez nous.

— Viens-t'en tout de même, tu verras.

D'ordinaire, il ne cédait pas facilement aux demandes de sa femme, mais il était si abattu et elle avait l'air de si belle humeur que, moitié par indifférence et passivité, moitié pour l'attrait d'une surprise entrevue, il la suivit.

Arrivé à la porte du parloir, près de la porterie, la mère Le Bolloche s'effaça le long du mur, et laissa passer son mari.

— Entre, Le Bolloche, dit-elle, et habillons-nous pour les noces.

Le bonhomme entra, et demeura stupéfait.

Il venait de découvrir, bien plié sur le dossier d'une chaise, un vêtement complet, plus beau que tous ceux qu'il avait portés, depuis qu'il était dans le civil : un pantalon gris encore propre, un gilet, une redingote noire, une cravate claire à pois bleus et un chapeau de soie qui avait subi plus d'un coup de fer, mais droit encore sur sa base, suffisamment noir et d'une forme évasée par le haut, en tout semblable à celle de l'ancien shako, ce qui ne pouvait manquer de plaire à un vieux militaire comme Le Bolloche. Celui-ci, sans plus hésiter,

commença à s'habiller. Tout allait bien. On aurait juré qu'un tailleur lui avait pris mesure. Quand il mit la main dans la poche de son pantalon, il retira une pièce de monnaie. Quand il croisa sur sa poitrine les larges ailes de la redingote, sa médaille militaire y brillait au bout d'un ruban neuf.

Pendant ce temps-là, la petite vieille passait une robe de colonnade à grands plis, épinglait sur sa taille un mouchoir jaune à raies brunes, éclatant et nuancé comme un œillet d'Inde, attachait les brides d'un bonnet ruché orné de deux coques bleues. Décidément sœur Dorothée n'avait rien oublié. Pour elle, tant de belles choses représentaient bien des heures de travail, plusieurs veillées tardives, — puisque les sœurs n'ont pas de loisir le jour, pour ces gâteries exceptionnelles.

Le Bolloche se sentit le cœur tout gros en y songeant. Il se rappela les paroles dures qu'il avait eues bien des fois. Une larme lui vint aux yeux, et il eut toutes les peines du monde à la retenir, car un ancien sergent ne pleure pas.

Mais quand ils sortirent du parloir, et qu'il

vit dans la cour sa charrette nouvellement peinte, l'âne attelé, brossé, endimanché lui aussi, avec des pompons rouges aux œillères, le pauvre bonhomme n'y put tenir : la grosse larme roula sur sa joue. Il alla droit vers la sœur Dorothée, qui se tenait à la tête de l'équipage, et lui prit la main.

— Ma sœur ! dit-il d'une voix étouffée.

— Quoi donc, mon bon petit vieux ?

— Ma sœur, ça, c'est de la religion, et de la bonne ! Je m'y connais, vous pouvez me croire, car j'ai beaucoup voyagé ! Eh bien vrai !...

Il ne put achever. Mais la sœur comprit bien. Il monta, fit asseoir sa femme près de lui, et piqua l'âne.

Au bout de dix pas, avant de sortir de l'hospice, il arrêta la bête, se retourna, et dit encore, la mine épanouie cette fois :

— Sœur Dorothée, puisque ça avait l'air de vous faire plaisir, je danserai aux noces de Désirée.

— Soyez sage ! répondit la sœur.

Et pendant qu'ils s'éloignaient au trot menu de l'âne, entre les deux murs de la rue voi-

sine, la sœur avait envie de pleurer, elle aussi, sentant bien qu'elle avait gagné le cœur du vieux zouave, du plus rude de ses « petits bonshommes ».

Janvier 1891.

LE RAPHAËL DE M. PRUNELIER

LE RAPHAËL DE M. PRUNELIER

I

Pourquoi se promenait-il au bord de l'Aulne, lui qui ne se promenait jamais ? Pourquoi revenait-il à petits pas le long de la jolie allée bordée de hêtres qui va de Port-Launay à Châteaulin, le visage épanoui, et d'un geste paternel répondant aux laveuses qui de loin en loin, agenouillées sur la berge en pente, s'arrêtaient de battre leur linge pour dire :

— Bonjour, monsieur Piédouche !

C'est là un point que nul n'éclaircira. M. Piédouche, banquier depuis trente ans à Châteaulin, gros, riche et considéré, ne racontait ses affaires à personne. Une dépêche de la

Bourse, arrivée dans l'après-midi, l'avait mis en liesse : voilà tout ce que savaient les plus avisés de ses commis. Il était sorti, il avait marché une heure, et maintenant il rentrait, satisfait de lui-même, du temps, du paysage, plein d'une sympathie débordante pour les mendiants du chemin. Sa joie prenait toutes les formes : aumônes, coups de chapeau, sourires, refrains de jeunesse fredonnés ou sifflés. Il était si content qu'il lui vint une irrésistible envie d'acheter quelque chose, et que, dans la rue du Tribunal, apercevant une gravure, il s'arrêta.

Cette gravure, exposée au milieu de plusieurs autres, derrière la fenêtre basse d'un vieil hôtel, était tout bonnement de Nicolas Berghem. Elle représentait un groupe d'arbres à demi dépouillés de leurs feuilles, un gué, une femme sur son âne, un ciel moutonné, tout cela de belle humeur et dans la note précisément où se trouvait l'âme de M. Piédouche.

« Je vais faire plaisir à deux personnes, pensa-t-il, à moi d'abord, et à ce pauvre M. Prunelier. » Il monta les trois marches de

granit moussues, usées aux extrémités, où tant de générations avaient posé le pied, et sonna. La maîtresse du logis vint ouvrir. Ce n'était sûrement pas une femme du pays. Ses cheveux blonds relevés par un peigne d'écaille en travers, je ne sais quoi de fin et de preste dans l'allure, de jeune malgré la quarantaine qui criblait sa figure rose de petites hachures, sa parole aussi, très rapide et sans accent, toute sa personne restait en dehors du convenu provincial. Quand elle eut fait entrer M. Piédouche dans le salon, elle s'assit à contre-jour, sur une chaise basse.

— Vous venez pour M. Prunelier ? dit-elle.

— Non, madame.

— Quel dommage ! continua-t-elle sans entendre la réponse : mon mari est sorti. Je ne crois pas qu'il rentre avant six heures, ce soir. Mais vous savez qu'il se rend à domicile. Les conditions sont des plus douces : pour un simple crayon, cinq francs seulement la séance, ressemblance garantie ; l'huile est plus chère, naturellement. Je vous conseille beaucoup l'huile. C'est la spécialité de M. Prunelier. Il a tant de talent, Félix !



— Vous vous méprenez, interrompit le banquier. Je n'ai aucunement l'intention de faire faire mon portrait. Je venais vous demander le prix de cette gravure exposée là-bas.

La pauvre femme avait espéré mieux de la visite du banquier. Susceptible comme ceux qui ont connu des jours meilleurs, elle redressa la tête, et répondit d'un air quelque peu offensé :

— Le Berghem de M. Prunelier n'est pas à vendre, monsieur.

L'autre, qui était un bon homme, se leva, et, voulant sortir sur un mot aimable, désigna trois tableaux pendus au-dessus du canapé de cretonne usée.

— Un spécimen de votre fameuse collection, madame Prunelier ? Jolie peinture !

— Ce sont des Lancret, répondit-elle négligemment, école française. Lancret est un maître recherché dans les ventes.

— Très recherché, répéta le banquier, sans trop savoir, mais toujours désireux de bien finir.

— Voulez-vous visiter la galerie ? dit aussitôt madame Prunelier.

Il accepta. Il n'était pas fâché de voir cette collection, qui avait une réputation dans tout le Finistère, et qui faisait dire à Châteaulin : « Vous savez, quand les Prunelier voudront se faire des rentes, cela leur sera facile. »

Madame Prunelier monta devant lui, le laissa un instant devant une porte, pendant qu'elle allait chercher la clef, revint, ouvrit, et s'effaça pour que le banquier entrât le premier, et reçût mieux « le choc des maîtres ».

C'était, en effet, de prime abord, un éblouissement. Des quatre murs de la salle, couverts de tableaux aux cadres dorés, des gerbes d'étincelles jaillissaient, éparpillement d'or rouge et d'or jaune, et, mêlées aux petites flammes des vernis, aux reflets des draperies éclatantes tombant par plaques des toiles penchées, s'allongeaient sur le parquet brun et blond, un beau parquet en fougère où les trois fenêtres de façade se dessinaient comme des miroirs.

Un second étonnement succédait à celui-là. Chaque tableau portait, sur un cartouche, le nom de son auteur. Et quels noms ! les plus grands de toutes les écoles et de tous

les temps, groupés par une baguette magique qui n'en avait oublié aucun. Ruysdaël couvoyait Hobbéma; un mendiant de Ribéra invoquait une vierge de Léonard; deux Pérugin flanquaient un triptyque du vieil Holbein. Les moindres toiles étaient de Téniers, de Terburg, de Potter, de Fragonard. Quelques-unes, très rares, confuses d'un anonymat qui les diminuait tant, se tenaient dans les coins avec la mention : « École vénitienne, école florentine, école flamande. »

— Tout cela découvert, restauré, retouché par M. Prunelier, dit la dame après un instant : il a tant de talent, Félix !

Puis, remarquant le peu de discernement artistique de M. Piédouche, qui ne s'arrêtait que devant les cadres sculptés :

— Tenez, dit-elle aimablement, notre Poussin, école française : *le Baiser de saint Dominique et de saint François*.

Le banquier trouva bien que les deux saints avaient l'air de deux guêpes ; mais il ne commit pas l'impolitesse de l'avouer.

— Ici, maintenant, continua son hôtesse : un tableau de premier ordre, *le Combat*, par

Salvator Rosa. Voyez, quel relief, quelle vie ! Il y a longtemps qu'il serait chez Rothschild, si nous l'avions voulu.

Cela parut frapper beaucoup M. Piédouche. Il s'approcha très près : trois croupes de chevaux occupaient le premier plan, et derrière ces rondeurs gris pommelées, il se passait, paraît-il, une terrible lutte de partisans.

— Alors, vous n'avez pas voulu ? dit-il.

— Naturellement.

Il eut un mouvement de sourcils qui montrait qu'il ne comprenait pas le moins du monde pourquoi M. Prunelier n'avait pas cédé aux instances de Rothschild.

— Où est-il donc signé ? demanda-t-il. J'ai si peu l'habitude des tableaux que je ne sais pas même s'il faut chercher la signature à droite ou à gauche.

Le pauvre homme ignorait que ces recherches de paternité sont, en général, du plus mauvais goût dans les collections particulières. Madame Prunelier le lui fit sentir.

— Vous devriez savoir, dit-elle, que Salvator ne signait presque jamais... La belle affaire qu'une signature ! C'est la pâte, monsieur, le

dessin, la couleur, qui sont la vraie signature, celle qu'on n'imité pas.

Sous la pluie d'apostrophes, M. Piédouche longea toujours le même mur ; seulement il se hâtait davantage.

Madame Prunelier se tut, et le laissa trotter. Mais quand elle vit que le visiteur approchait du dernier panneau, qu'il allait passer, peut-être sans le remarquer, devant cette merveille qu'enchâssait un cadre de bois noir ajouré, elle ne put résister à la tentation de le rejoindre et de reprendre son rôle de cicerone.

— Raphaël ! murmura-t-elle d'une voix de songe, lente, troublée par l'émotion.

Et elle attendit.

Si résolu que fût M. Piédouche à ne plus laisser paraître la moindre marque de scepticisme, il eut, à ce nom, un léger mouvement de recul.

— Vous êtes frappé ! Tout le monde l'est comme vous ! continua madame Prunelier, de la même voix suffoquée. Oui, monsieur, Raphaël Sanzio ; la copie de cette madone est au musée de Naples.

Le banquier s'inclina.

— Je dis bien : la copie. Des amateurs de Châteaulin sont récemment allés à Naples, ils l'ont vue, cette copie, et ils m'ont déclaré au retour, ici, à la place où vous êtes : « C'est joli, mais ça n'est plus ça, madame Prunelier ; chez vous, on se sent en présence de l'original. C'est justement ce que vous venez d'éprouver. Je l'attendais, ce mouvement d'épaules, ce frisson de l'authentique, comme dit mon mari.

Le brave homme, devenu prudent, ne soufflait mot. Elle le considéra un instant, et conclut par cette phrase qui était un avertissement :

— D'ailleurs, le Raphaël de M. Prunelier n'a jamais été discuté !

M. Piédouche n'avait aucune envie de discuter le Raphaël. Il descendit, et il allait prendre congé de madame Prunelier, lorsque la porte de la maison s'ouvrit, et M. Prunelier entra comme un coup de vent, grand, déhanché, le chapeau sur la tête. Les deux yeux de M. Prunelier vivaient éloignés l'un de l'autre, ce qui lui donnait un air farouche. Il fixa l'un d'eux sur le banquier, et son regard deman-

dait : « Qu'est-ce que ce monsieur ? Huile ? Crayon ? Simple badaud ? »

— Monsieur vient de visiter notre galerie, répondit sa femme.

M. Prunelier leva les épaules, outré sans doute de s'être arrêté si longtemps pour un bourgeois, poussa du poing la porte du salon, et disparut en criant :

— J'ai à te parler, Valentine !

Puis, quand il fut seul avec elle, accourue et attentive, dans la salle à manger attenante au salon, il lui dit, toujours tragique :

— Valentine, il y a une exposition des beaux-arts à Châteaulin !

Elle devina la pensée inexprimée du maître. Quelque chose de douloureux et d'attendri passa sur son visage, et, voulant être sûre, elle dit :

— Eh bien, Félix ?

Il était encore théâtral quand il répondit :

— C'est une décision. Je l'exposerai. Je veux le vendre. Ne me le défends pas !

Mais elle fut naturelle et touchante quand elle le remercia en disant, les yeux mouillés de deux grosses larmes :

— Tu es généreux, Félix, tu es brave, c'est bien !

L'émotion, d'ailleurs, leur passa vite à tous deux. Ils se mirent à table devant une tranche de pâté et une assiette de cerises, trouvèrent qu'ils avaient appétit, et se prirent à causer et à rire de M. Piédouche, des bourgeois, de la province, comme ils n'avaient ni causé ni ri depuis vingt ans, depuis l'âge d'or où, le dimanche, dans un coin de Clamart ou de Meudon, las d'une longue course à travers les bois, des noisettes plein leurs poches et de l'espérance à plein cœur, ils dînaient sous les treilles ensoleillées, en face de Paris brumeux.

II

Il y a si loin de Paris à Châteaulin ! Comment étaient-ils venus s'échouer là, lui Gascon, elle Parisienne, tous deux bohèmes et fanatiques de la grande ville ? Quelle raison de choisir ce coin de Bretagne ? La plus commune, hélas ! Après dix ans passés à attendre une médaille au Salon, la médaille n'était pas venue, la dot de madame Prunelier était mangée, M. Prunelier aigri. Tout l'hiver, on vivait d'expédients. L'été, on voyageait, par économie, dans les petits pays pauvres où l'on trouve des hôtels à quatre francs par jour, bougie comprise. Prunelier continuait de broser

des sous-bois qui ne se vendaient pas. Et voilà qu'une fois, à Châteaulin précisément, quelqu'un lui avait commandé un portrait. A peine la commande achevée, il en était venu une seconde, puis une troisième. On le priait de rentoiler des galeries d'ancêtres. Des femmes du monde lui écrivaient : « Mon cher monsieur Prunelier. » Plusieurs le suppliaient d'ouvrir un cours de dessin. Il fut conquis, il s'imagina que la veine ne tarirait pas, et se fixa au milieu de ses modèles.

Voilà comment, depuis dix ans, il habitait Châteaulin, de moins en moins occupé. Sa femme le soignait, l'entretenait dans la tiède atmosphère d'illusions qui convenait à cette nature d'enfant. C'était une vaillante. Elle avait ce ressort des Parisiennes qui sont merveilleuses de patience, d'invention, d'entrain dans la lutte contre la misère. Vous devinez bien qu'elle avait souvent pensé à vendre le Raphaël. C'eût été si bon de n'avoir plus de dettes, de vivre largement, d'acheter des rideaux pour les fenêtres, un manteau de loutre dont elle raffolait, des fleurs à profusion, et, qui sait? d'oser dire un matin, en s'éveillant,

à M. Prunelier : « Félix, ta jeunesse et la mienne nous rappellent là-bas. Les entends-tu qui chantent sur les deux bords de la Seine, notre amour de vingt ans, nos espérances longues, tant d'amitiés, tant d'heures charmantes dont la moindre à présent m'est un regret ? Allons-nous-en, dis, veux-tu ? Puisque nous sommes riches ! » Oui, bien souvent, elle avait songé à tout cela, sans jamais le dire. Le sacrifice eût été trop rude pour M. Prunelier d'aliéner la perle de sa collection, et l'excellente femme avait mis un peu de sa tendresse à ne point parler d'une telle séparation.

Mais maintenant ! Maintenant qu'il s'était résolu de lui-même à exposer le chef-d'œuvre et à le vendre, voyez cette faiblesse humaine, elle n'avait plus le courage de dire non ; elle se sentait envahie par une joie qu'elle se reprochait ; le Raphaël lui devenait odieux ; elle aurait voulu le savoir très loin, dans le château de quelqu'un de ces lords anglais qui payent des prix fabuleux les belles œuvres d'art. Cette exposition ne viendrait donc jamais ?

Le jour arriva pourtant, comme ils arrivent

tous, désirés ou non. Dans la salle des Pas-Perdus du tribunal civil, alors en vacances, des peintres de tout ordre, ceux surtout qui fréquentent les plages bretonnes, avaient envoyé beaucoup de pommiers en fleurs, beaucoup de marines avec une gerbe de rayons traînant sur l'eau, des pêcheuses à la Feyen-Perrin, des paysannes ressemblant à celles de Jules Breton, cinq ou six tableaux immenses puisqu'ils traitaient d'histoire, une nature morte. Sur un panneau réservé, au milieu d'œuvres anciennes prêtées par les châteaux du Finistère, et rasant la cimaise, les trois perles de M. Prunelier : le Poussin, le Salvator Rosa et le Raphaël. Ces trois noms, dorés à neuf, étincelaient au bas des cadres. En dessous, une banderolle de carton, se déroulant sur une longueur de trois mètres, portait : « De la galerie de M. Prunelier (Félix), artiste peintre à Châteaulin — à vendre — ». L'artiste peintre entraît là comme chez lui, à toute heure, sans payer, ce qui le réjouissait à chaque fois, sa carte d'exposant attachée par un caoutchouc et dansant à sa boutonnière. On le regardait beaucoup. Il demeurait des après-midi entiers

mêlé aux groupes de visiteurs, essayant de saisir un éloge, de le provoquer au besoin, prêt à répondre aux propositions des acquéreurs. Car il venait du monde. Des affiches, placardées dans toutes les villes de l'Ouest, convoquaient les peuples aux « fêtes de Châteaulin, à l'occasion de l'exposition des beaux-arts » ; les journaux, ceux-mêmes de Paris, applaudissaient à cet essai de « décentralisation artistique », et M. Prunelier, radieux, avait pu lire à sa femme ces lignes extraites de l'un d'eux : « Le clou de l'exposition est sans contredit le Raphaël tiré de la galerie de M. Prunelier, un des amateurs les plus distingués de Châteaulin. Cette superbe toile est à vendre. Nous voulons espérer que l'administration des beaux-arts ne se laissera pas, une fois de plus, devancer par la concurrence étrangère, et que notre Louvre, si pauvre..., etc. »

Depuis lors, madame Prunelier ne sortait plus.

— Tu comprends, Valentine, avait dit le peintre, il va venir un délégué de l'administration des beaux-arts. Il faut qu'il trouve

à qui parler. Moi je serai là-bas. Ne bouge pas d'ici. De la sorte, nous ne le manquerons pas.

Elle avait observé fidèlement la consigne, tressailli à chaque coup de sonnette, cru cent fois *le* voir passer, comme son mari croyait *le* reconnaître parmi les visiteurs.

— Ce doit être lui, disait-elle, grand, mince, décoré, un portefeuille, l'air de ne pas connaître Châteaulin.

— Il n'est pas entré ?

— Non.

— Il se rendait sans doute à l'hôtel. Ce sera pour demain, Valentine.

Le mois s'écoula, l'exposition prit fin ; le délégué n'avait pas paru. M. Prunelier commençait à parler dans les plus mauvais termes de cette administration, la plus insouciant de l'Europe, lorsque, un matin qu'il travaillait seul dans la petite salle à manger, le facteur apporta une lettre de format allongé, au timbre étranger. M. Prunelier comprit tout de suite qu'une heure décisive était venue. Sur l'enveloppe, il y avait d'abord l'adresse imprimée de l'expéditeur : *Thos*

Sheppard and Sons, dealers in old pictures ; 253, Southampton street, London ; au-dessous, d'une admirable écriture anglaise : *Monsieur Prunelier (Félix), esq.*, et, dans un angle, la mention « confidentielle ». Le peintre l'ouvrit, poussa un cri, et se mit à danser autour de l'appartement.

Dix minutes lui parurent une heure.

Quand il entendit le grincement de la clef dans la serrure, il se précipita au-devant de sa femme, qui rentrait du marché.

— Vendu ! cria-t-il, vendu !

Elle devint toute pâle, et, chancelante, sans mot dire, suivit son mari dans la salle à manger. Il ferma les portes, la fit asseoir près de la table, lui prit les mains, et, tandis que ses yeux, les ailes mobiles de son nez, sa bouche cachée dans les frissons de sa barbe grise, tout son visage s'épanouissait :

— Comprends tu ? répéta-t-il, vendu !

Elle sourit avec effort, comme une personne qui n'est pas maîtresse de son émotion première, et qui doute encore.

— Vraiment, Félix ? Il est donc venu pendant que j'étais sortie ?

— Non, une lettre d'une grande maison de Londres. Tant pis pour l'administration. Tu n'es pas d'avis que je l'attende plus longtemps ?

— Oh, non ! dit-elle vivement, je t'en prie !

— Il m'en coûte, Valentine. Mon patriotisme en souffre : voir une œuvre comme celle-là passer en des mains étrangères, une œuvre !...

— Combien t'offrent-ils ? interrompit-elle.

Et dans son regard, fixé sur son mari, on aurait pu lire que c'était la question même de la misère ou de la vie heureuse qu'elle posait.

Il détourna les yeux, et dit, en faisant courir ses doigts sur la table :

— Mon Dieu ! ce n'est pas une fortune... bien moins que cela ne vaut : huit cents francs.

Madame Prunelier se dressa tout debout :

— Huit cents francs, le Raphaël !

— Non, mon amie, reprit M. Prunelier en baissant la voix, le Raphaël.... avec le Poussin et le Salvator... Je l'avoue, c'est bien...

— Comment ? les trois ! Mais c'est une plaisanterie, une affreuse duperie... ou bien alors, ta collection...

— Valentine !

— Que veux-tu ? cela passe les bornes aussi ! Huit cents francs, un Raphaël qui n'a jamais été discuté ! Combien me l'as-tu dit de fois qu'il n'avait jamais été...

— Eux-mêmes ne le discutent pas, ma chère ! Ils écrivent positivement : « Votre Raphaël, votre Poussin, votre Salvator. » Regarde. Seulement les arts ne vont plus, pas plus à Londres qu'à Châteaulin. Est-ce ma faute ?... Ah ! tiens, pourquoi es-tu rentrée ? J'étais si content tout à l'heure !

Le long des joues du peintre, deux larmes coulaient et roulaient sur les broussailles de sa barbe. Il avait l'air si malheureux que sa femme en eut pitié. Elle s'approcha de lui et l'embrassa.

— Mon pauvre Félix, dit-elle, je m'étais forgé des idées folles, vois-tu. Cette madone me semblait une fortune. Enfin, huit cents francs, c'est quelque chose, certainement... Cela va nous faire du bien, beaucoup de bien...

Il était déjà consolé, ce vieil enfant, qu'apaisait une caresse et qu'un mot d'espérance emportait dans le rêve.

— Tu es une brave femme ! dit-il, une vraie femme d'artiste ! Tu peux compter que je vais travailler ferme, va ! Cela donne du courage, de voir arriver un peu d'eau au moulin. Car, tu viens de le dire avec raison : huit cents francs, c'est une somme. D'abord, je t'achète un manteau pour cet hiver.

— Non, non, Félix, je ne veux pas.

— Puisque je te l'offre, Valentine ! Nous en recauserons. Sortons, veux-tu ?

M. Prunelier avait pris le bras de sa femme, et l'entraînait dehors. Il avait besoin de montrer sa joie. Et dehors, vraiment, le jour était d'une limpidité exquise et tentante. Sur les murs effrités des vieilles cours, les giroflées buvaient le soleil. Le ruissellement de lumière qui fouillait toutes choses argentait des restes de mica dans le granit des hôtels sombres. Les grandes fenêtres à petits carreaux étaient ouvertes de chaque côté de la rue, et les ménagères, qu'un seul bruit de pas attire, regardaient, étonnées, M. Prunelier, qui marchait doucement, contre son habitude, le nez au vent, rajeuni, ayant l'air d'un homme nouveau parmi des choses nouvelles.

Elles ne se trompaient pas. Il allait en plein songe d'avenir. Il n'avait plus tout à fait vingt ans, sans doute, mais la vie était encore longue devant lui, heureuse surtout. Avec le prix de son Raphaël, il achetait une obligation à lots, et aussi un complet de molleton bleu, large et douillet, une tenue matinale de gentilhomme artiste.

Il entrevoyait même, dans son atelier agrandi, un élève à barbe pointue qui viendrait, sous sa direction, apprendre à découvrir et à réparer les œuvres des maîtres. Car se faire chef d'école et préparer des prix de Rome, il y pensait beaucoup moins à présent.

Madame Prunelier l'écoutait, encore triste de la déception qu'elle avait eue, contente pourtant de le voir heureux.

Ils rencontrèrent M. Piédouche, et M. Prunelier l'aborda familièrement.

— Vous savez, dit-il, ce Raphaël que vous ne preniez pas au sérieux ?

— Eh bien ?

— Vendu à l'Angleterre.

— Ce n'est pas possible ?

— Comme je vous le dis. Il n'y a pas de

profits que dans la banque, monsieur Piédouche : l'art a ses revanches !

Le banquier était un bon homme. Il répondit simplement :

— Tant mieux, monsieur Prunelier, tant mieux !

Et les deux époux continuèrent leur promenade. Ils traversèrent l'Aulne, tournèrent à gauche et montèrent, par le chemin que suivent les pardons, jusque sur les collines qui dominant la petite ville. Ils s'assirent. La rivière tournait à leurs pieds ; un double mur d'arbres tournait avec elle ; des hauteurs boisées se levaient çà et là dans l'horizon vaste ; le ciel était bleu.

— Ça ressemble un peu à Saint-Germain, dit M. Prunelier. Te rappelles-tu, le lendemain de nos noces, quand nous nous promenions sur la terrasse ? J'avais vingt-quatre ans. Que tu étais jolie, Valentine ! Il faisait un jour bleu comme aujourd'hui, te rappelles-tu ?

Pour le coup, madame Prunelier fut prise au piège des souvenirs. Tous deux s'en allèrent bien loin dans le passé joyeux, tous deux convinrent que la vie avait de douces heures, et,

quand ils descendirent de la colline, longtemps après, Châteaulin eut de madame Prunelier un petit sourire d'autrefois, qui s'adressait à Saint-Germain-en-Laye.

Puis M. Prunelier commença à attendre le paiement de son Raphaël, avec la tranquillité confiante de ceux qui n'ont, d'habitude, que des créanciers.

III

Trois mois plus tard, le peintre était alité, malade de misère et de chagrin. Hélas ! cette grande maison anglaise ! Elle avait eu l'audace, quelques semaines après la livraison des tableaux, de réclamer les cadres, tous trois anciens, que M. Prunelier s'était cru autorisé à conserver, vu le petit prix des toiles. Elle laissait entendre qu'elle payerait sitôt cette condition remplie. Le pauvre homme avait envoyé les cadres rejoindre Salvator, Raphaël et Poussin. Mais rien n'était venu en retour, pas un rouge liard.

Dans son lit de fer sans rideaux, il était

couché en proie à la fièvre, amaigri et abattu. Le fameux manteau de fausse loutre, acheté à crédit, qui lui couvrait les pieds en guise d'édredon, le papier de la chambre qui se détachait et pendait par endroits, les barreaux de chaises et les morceaux de planches brûlant dans la cheminée, tout, autour de lui, annonçait une misère contre laquelle on ne lutte plus.

C'était la fin. A quoi bon réparer, à quoi bon conserver ? Le maître mourait. Pour lui acheter des remèdes ou quelques douceurs qu'il aimait, madame Prunelier se privait de manger.

Elle s'efforçait de lui rendre courage, et, bien que n'ayant plus, depuis longtemps, la moindre lueur d'espérance, elle en parlait souvent. Son tour était venu d'appeler l'avenir au secours du présent, et, vingt fois le jour, elle s'approchait du malade, et disait, avec un sourire faible :

— Je ne sais pas pourquoi, j'ai l'idée que nous serons payés, Félix... Quelqu'un me disait encore hier qu'il n'y avait rien de perdu... Quel plaisir ce sera, n'est-ce pas, dès que tu

seras mieux, d'aller toucher toi-même cette lettre de change?... Nous payerons nos dettes, toutes nos dettes... Et il restera encore... Certainement, Félix : j'ai calculé qu'il resterait encore quelque chose.

Mais il n'avait plus foi dans la vie. Elle le regardait, se détournait, et son sourire était déjà passé.

Un soir, M. Piédouche sonna et monta. Il avait un air discrètement épanoui quand il entra dans la chambre.

Ses breloques frétilaient sur sa poitrine essoufflée. En le voyant s'asseoir au pied du lit, le malade se redressa sur les coudes. Un éclair de sa belle jeunesse d'artiste farouche, un vieux brandon de sa haine contre les bourgeois traversa ses yeux.

— Comment allez-vous, monsieur Prunelier ? dit le banquier.

— Mal, monsieur.

— Qu'avez-vous donc ?

— Le grand ressort brisé.

— Sapristi, ce n'est pas le moment. Nos affaires sont en bonne voie.

— Pas les miennes, toujours...

— Et voici la preuve, mon cher monsieur.

Le banquier prit dans son portefeuille quatre billets de banque et les tendit au maigre bohème.

M. Prunelier, qui avait instinctivement allongé la main, la retira dignement.

— A quel titre, s'il vous plaît? demanda-t-il.

L'autre rougit légèrement, et dit :

— Eh mais ! c'est un acompte de la maison anglaise.

— Sheppard and Sons ?

— Précisément.

— C'est bien, monsieur. Excusez-moi. J'avais cru que c'était une aumône.

Et le pauvre homme saisit les billets, les compta, les retourna, les disposa à la file sur son lit. On eût dit que la vie revenait en lui. L'accablement dont rien ne le sortait jusque-là disparaissait par degrés. Il se mit à causer, pendant plus d'un quart d'heure. Une lueur de gaieté l'effleura même, et il retrouva sa voix gouailleuse d'atelier pour dire au banquier, qui prenait congé de lui :

— Farceur ! vous voyez bien que je ne m'étais pas trompé : c'était une grande maison !

Illusions, reines souriantes du monde, comme il vous appartenait celui-là !

• • • • •

Il mourut. Mais il laissait par testament, à sa veuve, « en retour de son inaltérable dévouement dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, tous ses biens meubles et immeubles, en toute propriété, notamment le reliquat de la créance Sheppard and Sons, de Londres. »

Le banquier paya une seconde fois, du même argent sans doute que la première, sans exiger de commission.

Madame Prunelier, reconnaissante de ce bon procédé, pria M. Piédouche d'accepter la gravure de Berghem.

Et c'est chez lui que je l'ai vu, dans le cabinet du banquier, au-dessus du trébuchet qui pèse l'or, le joli paysage hollandais, avec son moulin, sa rivière, son pâle soleil discret comme un sourire de pitié.

M. Piédouche y tient. Il le regarde avec un plaisir où l'art entre pour bien peu. Car un jour que quelqu'un lui disait :

— Combien l'avez-vous payé ?

Il répondit étourdiment :

— Huit cents francs.

Et, comme l'autre se récriait, le brave homme reprit :

— Je ne le céderais pas pour le double.

L'ADJUDANT



L'ADJUDANT

Dans chaque régiment français, il y a un Parisien, un seul. Bien d'autres peuvent être nés à Paris, mais ce n'est là qu'un détail, et l'on n'est pas Parisien pour si peu, à la caserne. L'origine même est assez indifférente. On a vu des Parisiens de Toulouse, de Bordeaux, jusque de Normandie. Il suffit qu'en passant à Paris ils aient acquis cette éloquence facile, cette haute appréciation des choses, l'imperturbable aplomb, l'humeur frondeuse et dissipée qui distinguent, dans l'esprit du soldat, l'enfant de la capitale.

Le nôtre, au régiment où je faisais mes

vingt-huit jours, était authentique. Je l'avais pour voisin dans le rang.

Un matin, vers six heures, notre bataillon, formé en colonne de marche dans la cour de la caserne, allait partir pour la cible. Les soldats achevaient de s'équiper, assurant le sac sur leur dos, tirant la musette ou le bidon qui remontait vers l'épaule, ou bien, les plus jeunes, s'amusant à faire danser dans la giberne les cartouches qu'on venait de distribuer. Le commandant, lui, s'impatientait, là-bas, près de la salle du rapport, à cheval sur sa petite jument arabe, maigre comme une sauterelle, et qui n'avait de fringant que la queue.

Une tête d'homme, effarée, apparut à l'une des fenêtres d'un bureau.

— Tonnerre ! cria le commandant ; dépêchez, Bouvet, dépêchez !

Le Parisien se tourna de mon côté.

— En voilà d'une autre, l'adjutant qui vient !

— Qu'y a-t il d'étonnant ?

— Cette question ! Mais il ne vient jamais. Vous ne saviez pas ?

— Non.

— C'est juste ! ajouta le Parisien avec une nuance de dédain, monsieur est de la réserve.

L'adjudant accourait en boutonnant le bas de sa tunique : un vieux sous-officier grisonnant, trapu, dont l'épais visage portait aux coins de la bouche et entre les yeux des rides profondes.

Je n'eus, d'ailleurs, que le temps de l'entrevoir : un geste du commandant, deux coups d'éperon dans le ventre de la sauterelle, une sonnerie éclatante qui rassemble en un instant trente gamins devant la grille, un commandement qui se répète de proche en proche, et voilà le bataillon qui défile en présentant les armes au poste, et s'engage dans les rues à peine éveillées de la ville.

Bientôt la rue devient la route, on croise des carrioles de laitières, les maisons se font plus rares, des coqs se répondent d'une ferme à l'autre, les arbres estompent vaguement la brume claire, au bord des prés. Et les soldats chantent. Puis à droite, tout à coup, le bataillon tourne, et descend, à travers un bois maigre, très en pente, vers le champ de tir qui est en bas, au bord d'un grand étang sauvage.

La vallée devant nous est pleine de brouillard, et l'avant-garde, qu'on distingue à peine, a l'air de s'enfoncer dans la fumée d'un immense incendie. Entre les branches, de tous côtés, l'éclair de l'acier luit et passe, et la côte rocheuse que nous dévalons sonne sous le pied comme une caverne.

Au bord de l'eau, il faut attendre une demi-heure le bon plaisir de la brume. Enfin, les cibles se dégagent peu à peu, d'abord les panneaux blancs cerclés de noir, puis les buttes gazonnées. Une voix commande :

— A trois cents mètres, ouvrez le feu !

Et le premier coup de fusil part, chassant d'un groupe de pins une volée de corneilles.

La cantinière s'était approchée, et aussi des bonnes femmes, ses concurrentes, venues on ne sait d'où, par les sentiers, pour vendre aux soldats du café, de l'eau-de-vie et de fermes brioches qui avaient eu l'honneur de figurer l'avant-veille aux étalages des pâtisseries.

La fusillade était vive à présent, le sifflement des balles continu, le drapeau rouge des sapeurs dansait une sarabande le long des cibles ; l'officier de tir, debout sur la ligne,

rappelait la théorie aux jeunes réservistes agenouillés près de lui, haletants, prêts à faire feu, et parfois, joignant l'exemple au précepte, épaulait lui-même un fusil de sergent, et logeait invariablement une balle dans le gazon de la butte, d'où s'élevait une petite poussière.

Et le vent soufflait, chassant dans les profondeurs des criques les dernières écharpes de brouillard blanc.

A ce moment, je vis l'adjutant Bouvet, la main au képi, s'avancer vers le commandant qui avait mis pied à terre, et qui, entouré d'un groupe d'officiers, s'exerçait à tirer au revolver.

Le commandant le considéra un instant, et dit de sa grosse voix :

— Voyons, Bouvet, voyons !

— Non, mon commandant.

— Pour une fois ?

— Mon commandant, je ne peux pas.

— Allez donc, alors !

Et le sous-officier, sans répondre, s'éloigna les sourcils froncés, d'un air terrible. Le commandant le regarda monter le chemin à travers le bois, et se retourna en disant :

— Pauvre garçon ! c'est tout de même vrai, il est pâle comme un revenant.

Les officiers de son entourage échangèrent un regard discret, et se remirent à « faire un carton ».

Presque personne ne s'était aperçu du départ de l'adjudant, et moi-même je n'y pensai bientôt plus.

A dix heures, quand le bataillon rentra à la caserne pour la soupe, je ne sais plus quelle sottise commit le Parisien, mais il se fit punir et punir par l'adjudant Bouvet, plus bourru ce jour-là que jamais. Il monta furieux dans la chambrée, où les hommes commençaient déjà à nettoyer leurs fusils et le reste.

Sur les couvertures brunes des lits, les soldats de « l'active » avaient étalé le système complet de leurs brosses, des chiffons gras, la *patience* à boutons, la patte de lapin, l'indispensable tripoli dans une bouteille. Couchés ou assis sur leurs paillasses, les réservistes, un morceau de leur arme à la main, convoitaient ces instruments de nettoyage qui leur manquaient. On entendait se croiser des promesses de petits verres et des demandes accompagnées

de paroles flatteuses, propres à toucher les cœurs :

— Prête-moi ta patience, dis, ma vieille ?

— Non, vrai, Chupinard, quand tu passeras dans le pays...

— Vous avez là de joli tripoli, caporal !

Le Parisien qui arrivait, en jurant et en frappant le plancher à coups de crosse, au milieu de ces paisibles travaux professionnels, produisit sensation.

— Canaille d'adjutant ! dit-il en jetant son fusil le long d'un mur, homme de malheur !

— Il t'a puni ?

— Sans doute. Il m'en veut ; il m'a guetté, le lâche !

A ce mot de lâche, le tambour, le doyen de la chambrée, qui astiquait sa caisse avec une conscience voisine de la passion, leva la tête, souffla fortement dans ses fortes moustaches, et regarda, en haussant les épaules, le mauvais petit nouveau qui osait parler de la sorte d'un ancien du régiment.

Toute la chambrée crut qu'il allait répliquer, car il mâchonnait furieusement.

Mais le tambour n'est pas improvisateur. Au

dernier moment, il se défia de lui-même, et se remit à frotter sa caisse.

— Oui, tambour, je le maintiens, un lâche, qui ne peut pas entendre un feu de peloton sans se trouver mal. La sais-tu seulement son histoire, à l'adjudant ?

L'indignation serrait si fort à la gorge le vieux tambour qu'il ne put répondre. Mais il manifesta sa pensée en ramenant ses deux poings près de sa poitrine, comme s'il allait s'élancer sur le Parisien. Celui-ci eut peur, un instant.

— C'est bon, si tu la connais, dit-il. D'abord, je ne te demande pas de m'aider à la raconter, va ! C'est pour les camarades ce que je vais dire.

— Oui, oui, Parisien, raconte-la.

Le Parisien, content de parader une fois de plus, s'assit négligemment sur le coin de la table massive qui orne la chambrée, table à manger, table à écrire, table à cirer le cuir des ceinturons. La moitié des réservistes et quelques soldats se rangèrent autour de lui, chacun fourbissant quelque chose.

— Eh bien ! voilà, mes enfants. L'adjudant

n'a pas toujours été adjudant, vous le comprenez bien. Lors de la guerre où M. Bazaine a trahi, il était simple sergent-fourrier, habillé en gros drap bleu, comme vous, comme moi, comme le tambour qui est là. N'empêche qu'il a commandé en chef devant l'ennemi.

— Oh ! par exemple ! Un sergent ?

— Aussi vrai que je suis de Montmartre. C'est peut-être lui qui s'est battu le dernier de toute l'armée française, la veille de l'armistice, au soir. Je ne sais plus où c'était, un petit nom de campagne inconnu. Ce que je sais bien, c'est que le sous-lieutenant avait été tué, le sergent-major aussi, et que le reste du peloton de reconnaissance se trouvait canardé par les Prussiens cachés dans une ferme, là-haut, sur le coteau. Le fourrier regarda s'il y avait encore un clairon pour sonner la charge. Plus de clairon. Alors il cria tout simplement : « Enlevez-les ! » Tout le monde partit, naturellement. Mais tout le monde n'arriva pas. Il en resta bien une douzaine le long de la route, sur le dos. Ah ! par exemple, le premier qui arriva ne manqua pas son coup. Il frotta une allumette, alluma sa mèche et f... le feu à

un pailler qu'il y avait contre la maison. Voilà de la fumée qui monte, de la flamme aussi, et le grenier qui commence à brûler, Eux qui s'étaient barricadés là dedans, les Prussiens, ça leur tombait sur leurs casques à pointe. Ils criaient, ils criaient ! Bismarck aurait pu les entendre. Le fourrier ne savait pas l'allemand, mais il comprenait ce que ça voulait dire. Avec deux hommes, il se jette contre la porte, vlan ! et il l'enfonce. Derrière... derrière, mes enfants, il y avait plus de quinze Prussiens qui baragouinaient : « Grâce, grâce ! »

— Ils demandaient la vie, insinua une recrue.

— Précisément. Le sergent les désarme, on les emmène prisonniers, en chantant, comme de juste, pendant que le toit continue à brûler. Alors, Bouvet regarde une dernière fois dans la chambre. Et savez-vous ce qu'il voit, à travers la fumée ? Il voit un officier ennemi, un capitaine, un grand blond, raide comme un piquet, appuyé au mur, son revolver à la main, et qui le fixait de ses deux yeux.

» Le fourrier lui crie :

» — Rendez-vous !

» Le capitaine ne bouge pas. Bouvet répète plus haut :

» — Rendez-vous !

» Rien. Le Prussien regardait toujours, à moitié grillé, avec son air insolent. Ma foi, le fourrier, qui ne décolérait pas depuis le matin, se tourne du côté de la porte :

» — Feu !

» Dix coups de chassepot. Le capitaine est mort. Il tombe en égratignant le mur avec son revolver. Et, par dessus lui, les braises tombaient du toit.

— C'est bien ça, dit le tambour, les braises tombaient, noires, rouges, du sang partout. J'y étais.

— On l'emporte dehors, continua le Parisien, et c'est là, mes enfants, que je ne comprends plus le fourrier. Quand il le vit étendu sur l'herbe, au jour couchant, — il faut vous dire qu'il était très bel homme, le capitaine prussien, avec une barbe fine, fine, et un air d'aristocrate, — ça lui fit un tel effet qu'il en pleura. Et puis, il fallut fouiller le bourgeois. Un officier mort, n'est-ce pas, on le fouille ? Bouvet lui déboutonne sa tunique, et, dans

la poche du cœur, là, il trouve un paquet.

— Des dépêches ?

— Non, une photographie de femme avec une lettre.

— Ah ! farceur !

— Non, non, tu sais, il ne faut pas en dire plus qu'il n'y en avait, c'était sa femme, une jolie femme, paraît-il, blonde, avec des yeux brillants...

— Des yeux de cornaline, interrompit le tambour.

— Oui, et dans la lettre, une lettre écrite en français, elle disait des cajoleries de femme : « Tu m'annonces l'armistice, tu reviens, quel bonheur ! je vais donc te revoir, mon bien-aimé ! tout est fini, tu es sauvé !... » On devine ça, n'est-ce pas ? Eh bien ! quand le sergent Bouvet a lu la lettre, il est tombé raide ; il a fallu lui donner le bras pour le ramener, à lui qui avait commandé en chef devant l'ennemi !... D'abord, moi je trouve que ce n'est pas la conduite d'un homme.

— C'est vrai, répondirent, sans conviction, quatre ou cinq voix, c'est un peu enfant...

— Encore, s'il n'avait jamais recommencé à

s'émouvoir au sujet de ce capitaine mort ! Mais il en est encore malade ; il le revoit toujours qui tombe, il en rêve, il ne peut pas entendre un feu de peloton. Avez-vous remarqué, ce matin, comme il est parti ?

— Oui, oui.

— Et même, vous me croirez si vous voulez, quand il rencontre une femme blonde...

— L'adjudant ! interrompit un homme qui couchait près de la porte.

En une seconde, le cercle formé autour du Parisien se rompit. Soldats et réservistes se jetèrent à droite et à gauche, et feignirent un empressement excessif pour le nettoyage de la culasse mobile.

Mais l'adjudant n'était pas de ceux qu'on trompe. Avisant le Parisien, toujours assis sur la table, sans le plus petit morceau d'acier au bout des doigts :

— Qu'est-ce que vous racontez-là, vous ? demanda-t-il.

Le Parisien, avec une impertinence raffinée, enleva sa cigarette de ses lèvres, souffla la fumée au plafond, et répondit, en traînant les mots :

— Mon lieutenant, je leur racontais l'histoire d'une blonde qui avait des yeux de cornaline.

Des rires étouffés partirent de plusieurs points de la chambrée. Je regardai l'adjudant.

Il était devenu blême. Les coins de sa bouche se plissaient d'un mouvement nerveux ; une aspiration qui ne finissait pas lui gonflait la poitrine, et ses yeux ronds, fixés sur le soldat, semblaient chercher la place où frapper.

Il toucha la poignée de son sabre, et je crus que le Parisien était un homme mort.

Puis, tout à coup, sa figure se détendit. Il poussa un profond soupir.

— Suis-moi, Parisien, dit-il simplement.

Celui-ci, stupéfait de ce dénouement, suivit l'adjudant Bouvet, et tous deux s'enfermèrent dans la chambre des sergents, voisine de la nôtre.

Les hommes se regardaient les uns les autres avec des airs inquiets.

— Eh bien ! vous savez, disait l'un, il va avoir son affaire.

— Je le crois, disait l'autre, Bouvet lui en veut.

— Avez-vous vu comme il lui a dit : « Suis-moi, Parisien ? » ajoutait un troisième.

Personne n'était rassuré, et il y avait des moments, où sans qu'on se fût donné le mot, tout le monde se taisait pour essayer d'entendre ce qui se passait à côté.

Mais aucun bruit n'arrivait à nous.

Au bout d'un quart d'heure environ, la porte s'ouvrit, et le Parisien rentra seul. Son assurance était tombée, il avait les yeux rouges.

Sans rien dire, il alla ramasser son fusil le long du mur, et se mit à le démonter.

Ses camarades l'observaient curieusement. Bientôt l'un d'eux, plus brave, se hasarda à demander :

— Dis donc, Parisien, qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Il m'a levé ma punition, répondit le soldat avec un peu d'hésitation... et puis, ça n'est plus l'heure de rire... il quitte le régiment... il part...

— Où va-t-il ?

— Ça ne regarde personne ici. Seulement, j'ai eu tort, tout à l'heure... c'est un brave.

— Quand je le disais ! grommela le tambour.
Je le sais bien, moi, j'y étais !

.

Huit mois plus tard, un matin, près de l'Opéra, sur le boulevard, j'ouvrais un journal. A la première page, il y avait une liste de morts et de blessés, apportée par le dernier courrier d'Extrême-Orient.

Je vois encore cette petite ligne noire, indifférente pour tant d'autres et qui me fut douloureuse :

— Numéro 6. Bouvet, Pierre-Michel, adjudant, tué aux avant-postes, Bac-Ninh.

MADAME DOR



MADAME DOR

I

A la rencontre de deux collines, en vue du goulet de Brest, le bourg de Camaret forme un triangle, et s'ouvre en descendant vers la mer. Ses deux collines sont inégales. Celle qui le protège du vent et de la houle du large, la montagne, comme disent les habitants, s'élève couverte de sable d'abord, fleurie d'œILLETS et de roses des Alpes, coupée çà et là d'un champ entouré de pierres sèches. Il y a des moulins sur la pente. La brise ne leur manque pas. Les meuniers prétendent même qu'ils usent deux paires d'ailes par an. Puis le granit affleure partout, la lande se fait toute rase, l'océan

infini se dévoile, et la montagne, y plongeant ses caps noirs hauts de près de trois cents pieds, enserre la plage du Toulinguet. Mauvaise côte où l'eau est profonde, où elle a des lueurs inquiétantes et une voix toujours triste, lieu de fréquents naufrages d'où les petits torpilleurs eux-mêmes, qui sont des navettes dans la mer, s'écartent prudemment. Le Lion veille là, sa grosse tête de rocher ceinte d'un bandeau brun, l'œil à l'horizon, ses pattes de devant étendues sur l'eau, celles de derrière ramassées, prêt à bondir. Dans les nuits d'ouragan, que fait-il ? Est-ce bien une roche étrangement sculptée par la vague ? N'est-ce pas plutôt une bête gigantesque accroupie et sommeillante que la tempête éveille ? Plusieurs l'assurent. Plusieurs disent qu'il a éventré bien des barques, d'un coup d'ongle, quand elles rentraient poursuivies par le gros temps et rasant les écueils dans la hâte d'arriver.

Vous en doutez peut-être, vous, gens du loin, qui n'avez pas vécu de la vie de la mer. Mais que savez-vous donc de cette grande mystérieuse ? De ses jours d'hiver surtout et de ses nuits de tempête, quand elle est folle et rageuse,

qu'un homme ne peut tenir qu'attaché sur le pont des navires, que les côtes sont balayées par l'écume, et que, jusqu'au fond des anses troublées, les bancs d'herbes marines s'agitent et ondoient? Ceux qui la connaissent mieux racontent d'elle des choses pleines d'effroi, et quand madame Dor, la maîtresse de l'*Hôtel de la Marine*, parle de son fils naufragé là, sur les roches du Toulinguet, par un soir de brume, elle maudit le Lion de pierre comme un vivant qui lui a pris son enfant, qui a serré dans sa griffe et broyé l'avant de la *Renommée*, un beau brick rentrant des Indes avec du bois d'acajou dans sa cale.

Pauvre femme ! Elle avait déjà perdu en mer son père et son mari : son père, simple pêcheur de sardines, sombré comme tant d'autres, pour un petit tourbillon de vent passant sur la flottille ; son mari, capitaine d'un sloop caboteur, qui s'en allait acheter des homards sur la côte d'Espagne. Tous ils vivaient de la mer, tous ils sont morts par elle. Madame Dor est fille, veuve et mère de naufragés.

— Ah ! monsieur, me disait-elle, un si brave garçon, mon fils, et rangé, et qui m'aimait !

Il avait passé ses examens à Brest, et fait deux voyages déjà. Il revenait après une bonne campagne, il rapportait une jolie dot, et c'est la mer qui l'a eue. Cette fois-là, voyez-vous, toutes les pierres sifflaient, les embruns sautaient la montagne, et dans le port, ici, à l'abri pourtant, les vagues couvraient la jetée.

— Et rien n'est venu à la côte ?

— Si fait, beaucoup d'épaves, des caisses, des bouteilles, mais pas un homme. Ce serait à croire...

Elle me regarda pour voir si j'étais de ceux à qui on peut dire ces choses.

— Ce serait à croire que le Lion les garde. Je lui ai demandé au moins mon fils. J'ai passé trois semaines sur la grève à attendre, et la mer ne m'a jeté que le couteau de Corentin, un pauvre couteau acheté pour ses treize ans à l'assemblée de Quélern. Car il était soigneux, voyez-vous. Le pauvre ! s'il était parti seulement un jour plus tôt, il aurait été à l'abri dans le port de Brest. Mais voilà : est-ce qu'on sait jamais avec elle ?

Madame Dor, debout sur le quai, devant la

porte de son hôtel, regardait en disant cela vers le port où la marée montait, clapotante, avec un bruit frais.

— Pendant des mois, reprit-elle, toutes les nuits je croyais entendre la voix de mon enfant et son pas dans l'escalier. Je me levais pour écouter. Et peut-être, après tout, que c'était lui. Peut-être que c'était seulement le chagrin, qui des fois nous parle comme un vivant... A présent, je n'entends plus rien, rien que le petit Guillaume quand il s'éveille, dans son lit, près du mien. Ah ! celui-là, elle ne l'aura pas, je vous le jure ! Il sera tout ce qu'il voudra, mais pas marin ! Et vous devez bien le comprendre, monsieur, que mon seul petit-fils je ne veuille pas le lui donner ? Non, je le garde. Il est pour moi seule...

Elle ajouta plus bas :

— Je l'ai le plus que je peux avec moi. Je lui défends de jouer avec les fils de pêcheurs qui n'ont d'idées que pour la mer. Il en entend déjà bien assez parler sans cela.

— Et vous croyez qu'en le gardant près de vous, lui, un enfant de Camaret, vous l'empêcherez d'avoir la vocation de sa race ?

— Si je le crois !

Ce mot de doute irréfléchi, qui m'était échappé, avait en un instant changé la physionomie de madame Dor. Sa grande taille encore élégante, serrée dans son châle de veuve, s'était redressée. Sur sa figure aux tons roses, de blonde fanée, une expression grave et comme un défi avaient paru. Et ses yeux, si bons d'ordinaire, ses yeux d'un gris tout breton, très fin et très doux, étaient devenus presque durs, d'un vert de flot. Je l'avais tout alarmée, sans le vouloir.

— Eh ! Guillaume, dit-elle, venez au jardin, si vous avez fini, venez vite !

L'enfant, à genoux sur la cale, tout près de l'eau qui montait en dentelures le long des pierres en pente, lavait trois poissons éventrés, frais pêchés, qui paraissaient d'argent rose. Il les secouait dans un panier d'où s'échappaient des milliers d'écailles, comme des étincelles qui tournoyaient, roulaient disséminées par le choc léger des lames, et se perdaient dans la vase du fond.

Quand il entendit sa grand'mère, il tourna vers nous sa grosse tête crépue et sauvage, se

leva sans répondre, à cause de moi sans doute qui étais là, et courut porter les trois poissons à l'hôtel.

— Quel âge a-t-il ? demandai-je.

— Sept ans. Il est fort, n'est-ce pas ? Et si gentil ! Ce qu'il aime mon jardin, ce petit, vous ne le sauriez croire !

— Pas autant que vous, madame Dor. On prétend que vous y vivez.

— C'est beaucoup dire. Mais si je ne vais deux fois le jour voir mes arbres et mes fleurs, vraiment oui, je ne suis pas contente... Vous ne connaissez pas mon jardin ?

— Non, madame.

— Presque tous ceux qui passent à l'hôtel vont le visiter, dit-elle timidement. Vos amis, les deux peintres, en ont fait un tableau.

— Ma bonne madame Dor, j'allais vous prier de m'y conduire.

Elle prit un air satisfait, et je l'accompagnai, Guillaume nous précédant.

Il y a une distance, pour Camaret, de l'*Hôtel de la Marine* jusqu'au jardin. C'est tout au bas des deux collines, près du ruisseau qui se traîne misérablement entre des pierres fangeuses, et

vient aboutir, ayant traversé vingt lavoirs, à l'angle du port, près d'une sardinerie. Pour y arriver, il faut suivre ou tourner je ne sais combien de rues étroites, pavées de cailloux pointus. Oh ! ces rues de Camaret, comme elles sont bien orientées par la prudence antique d'un peuple de marins pour déjouer les coups de vent ! Presque aucune n'ouvre sur la baie. Mais à l'abri des premières maisons bâties sur la cale, solides avec leurs armatures de granit, toutes les autres sont blotties, par peur de la mer. Et la mer quand même a mis sur elles son empreinte, ses lichens de roches, verts, jaunes, rouges, fauves, pareils à des rayons de prisme, étranges couleurs sur ces murailles grises, privées de soleil, où pend, attaché à des clous, un filet à sardines blond et fin.

La route est donc tortueuse. Madame Dor la suit lentement.

Elle a souci de sa dignité de grand'mère et de notable. Elle sourit aux petits enfants et aux jeunes mères dont son âge confond la jeunesse dans une même bienveillance très noble. Les mêmes mots, qui la saluent depuis des années, lui font plaisir encore : « Bonjour, madame

Dor. Eh ! vous voilà en promenade, donc ? Comment allez-vous aujourd'hui ? — Joliment », répond-elle, ce qui, en pays breton, veut dire : assez bien.

Et nous passons.

Enfin Guillaume s'arrête devant une porte percée au milieu d'un long mur en pierre sèche. La grand'mère donne un tour de clef.

— Entrez, monsieur.

C'est le jardin. De la tonnelle par où l'on entre, je n'en découvre qu'un petit coin, tant il est rempli d'arbres et tant les arbres sont touffus. Il date des temps héroïques, il est aussi curieux qu'un menhir ou qu'une pierre branlante. Quel caprice mêlé de patience a jadis présidé au dessin de tous ces ronds, triangles, ovales, bordés de buis et contournés d'allées minuscules ? Quel rêve de vieux matelot, ce « parterre d'agrément » ! Je le vois d'ici, cet ancien, las du spectacle changeant de la mer, las du vent d'ouest, piquant ses brins de buis avec un air de forban, lui, l'homme des espaces infinis, dans cette parcelle du sol natal conquise par cinquante années d'aventures au large. Nos aïeules, si elles res-

suscitaient en cet endroit, n'auraient aucun saisissement, aucun sentiment d'une époque autre et nouvelle. Toutes leurs fleurs sont là, — et dans le nombre, que d'injustes proscriptions nous avons faites! — toutes: des pieds-d'alouette, des balsamines, des soleils, des queues-de-renard et des crêtes-de-coq, des œillets et des belles-louises, sans un néologisme, sans une infidélité au catalogue des grainetiers d'alors. Il y a surtout des lys: Ah! madame Dor, où les prenez-vous? Des pétales larges, d'une blancheur neigeuse plus blanche que l'écume, d'une courbe dont la vague en déferlant n'a pas même la grâce. Et cette longueur de tige! cet épanouissement en couronne, qui fait un cercle triomphal au dernier bouton qui va s'ouvrir!

Au delà, le potager entouré de pommiers, de poiriers, de groseilliers en boule, de figuiers courts et feuillus, si bien que, des quatre murs, on n'aperçoit que le premier. Le jardin ressemble à un bois qui serait fleuri par devant.

Où est donc Guillaume?

Les enfants ont des idées jolies. Pendant que sa grand'mère cueillait des petits pois et

des laitues, là-bas, à demi cachée par les arbustes, il avait cueilli des balsamines, et s'était enfui avec elles sous un auvent, près de la tonnelle, où il me tournait le dos. J'approchai. L'auvent protégeait une pièce de bois grossièrement sculptée, qui représentait une femme, la tête ceinte d'un diadème, la poitrine tendue en avant, le bas du corps drapé d'une robe jaune dont les plis se ramassaient et se fondaient bientôt dans la courbe d'une proue. Une épave certainement : elle avait de gros trous faits par les écueils, et des plaques de maquillage emportées. Guillaume, plus petit qu'elle, s'était haussé sur une pierre, et, dans les créneaux de la couronne murale de la déesse, une à une, très gravement, il disposait les balsamines.

Cet enfant de marin ornait peut-être une relique, la seule chose au monde qui lui parlât de l'oncle ou du grand-père inconnu, sombré en mer de Camaret.

Je voulus savoir, et je lui demandai :

— Que fleuris-tu là ?

D'un mouvement brusque, qui déplaça en un seul bloc son petit torse carré, Guillaume

se tourna à demi vers moi : ses yeux de goéland ne firent qu'effleurer les miens.

— La *Renommée*, dit-il.

— Le bateau de Corentin Dor ?

— Oui.

— Tu ne l'as pas connu, ton oncle ?

— Non.

— Il paraît, du reste, que tu ne veux pas être marin comme lui. Que feras-tu donc, quand tu seras grand ?

La question lui déplut : il se retourna sans répondre, et je ne vis plus que les épaules larges de Guillaume, si bien taillées pour la vareuse, ses cheveux rudes de sel, qui eussent si naturellement sorti en bouffettes du béret de laine.

J'aurais voulu faire dire à ce sauvageon ce qu'il pensait du métier de presque tous les siens, découvrir jusqu'à quel point les leçons de la grand'mère avaient chez lui pu dévier l'instinct. Et j'ajoutai :

— Je ne m'étonne pas, Guillaume, que tu ne veuilles pas naviguer : tu es trop petit pour faire un mousse !

Mais lui, mécontent, s'échappa, et, au galop

roulant de ses jambes courtes, s'enfuit vers la grand'mère Dor. Justement la vieille femme se relevait, tenant d'une main son tablier plein de laitues fraîches. Quand elle vit son petit-fils accourir, elle sourit. Et souriante, à cette distance, parmi les branches, elle avait l'air de trente ans moins vieille, car, voyez-vous, la joie est jeune à tous les âges. Elle avait ce charme blond qui n'est jamais tout fané, et qui reparaît à certaines heures, et nul n'aurait dit, en vérité, qu'entre elle et ce petit ours frisé, brusque et rétif, il y eut aucune parenté ou même une parité de race. Il était bien à elle, pourtant, fils de son unique fille. Comme elle le regardait venir tendrement ! Même il y avait chez elle, — et ce n'était pas la première fois que je le remarquais, — je ne sais quoi d'excessif et de troublé, qui se mêlait à l'amour tout simple d'une grand'mère pour son petit-fils. Elle cherchait à lui plaire, tandis que les grand'mères, d'habitude, plaisent sans le chercher. Et il m'apparut clairement que cet enfant tenait, dans le cœur de la vieille femme, plus qu'une place ordinaire, qu'il avait double part, la sienne et celle d'à côté, celle

d'une ancienne affection morte ou diminuée...

Il fit sa trouée, sans précaution, entre deux groseilliers dont les mille pendeloques vertes rougissaient par endroits. Madame Dor ne le gronda pas, et l'embrassa, au contraire.

— Viens-t'en, grand'mère, dit-il.

— Pourquoi voulez-vous que je vienne, Guillaume?

Elle lui disait « Vous », la grand'mère, et ce vous, prononcé par elle, avec son accent chanté de Bretonne, avait une douceur caressante que « toi » n'aurait pas eue.

— Pour l'*Amélie* qui rentre, fit le gamin, et qui va te donner des nouvelles de maman !

Le bon sourire de madame Dor tomba tout à coup. Elle redevint subitement vieille.

— C'est vrai, murmura-t-elle.

Et, cédant sans résistance à Guillaume qui la tirait par la main, elle se dirigea de mon côté.

— Votre fille est donc absente ? lui dis-je.

— Depuis cinq jours, monsieur : ils sont à Brest, mon gendre Trégoz et elle.

— M. Trégoz, le propriétaire de cette grande sardinerie qu'on voit à gauche du port ?

— Oh ! grande, grande...

— Mais oui, cela semble un établissement considérable.

— Il y a, en effet, beaucoup de bâtiments, répondit-elle très tristement.

Je ne voulus pas continuer, sentant quelque douleur prochaine que j'aurais avivée sans le savoir, et je quittai madame Dor en lui faisant compliment de son jardin. Puis je montai, par un sentier sableux, entre deux champs de blé et je m'en allai jusqu'à un talus d'ajoncs d'où l'on voyait, par-dessus les toits de Camaret, son port, le fortin rose construit au bout de la jetée par ce poète de Vauban, l'anse très calme où un sloop, l'*Amélie* sans doute, cinglait avec une frange d'écume à sa proue, et au delà de la presqu'île de la rade de Brest, bleue comme un lac Quélern, italien.

La pensée de la grand'mère, si promptement et si singulièrement attristée, de Guillaume, de madame Trégoz, me poursuivait. Cette madame Trégoz, j'en avais entendu parler par plusieurs habitants du bourg. On ne l'aimait pas. Son mariage, avec un homme qui n'était

pas du pays de Camaret, avec un bourgeois du port de Brest, lui avait nui. On la disait ambitieuse et dépensière. Peut-être n'avait-elle eu que le tort de ne pas se marier au goût de son petit bourg, de rompre avec cette destinée de convention que nos voisins et amis font à chacun de nous, tout prêts à nous en vouloir si nous trompons l'horoscope. Mais alors pourquoi madame Dor, qui n'avait que cette fille, madame Dor, femme indulgente et sensée, partageait-elle l'opinion commune? Il y avait sûrement autre chose, un pauvre secret de famille comme tant de mères en portent.

Le soir, après dîner, je trouvai la maîtresse de l'*Hôtel de la Marine* assise derrière le vitrage du petit café qui servait d'entrée. Elle avait les mains allongées sur son tablier noir, la tête un peu levée, dans une attitude qui lui était familière, et surveillait Guillaume jouant sur le quai. La lumière du dehors éclairait encore assez bien son visage, et je vis qu'elle avait pleuré.

— Est-ce que vous auriez reçu de mauvaises nouvelles de Brest? lui demandai-je.

— Non, me répondit-elle, sans cesser de

regarder vers le port, non : ma fille revient demain.

Elle demeura quelques instants dans cette immobilité où je l'avais surprise, le bandeau noir de sa cape touchant presque les vitres, puis, rapidement redressée et tournée vers moi :

— Que c'est une triste chose, me dit-elle, de sa voix si étonnamment nuancée et chantante, de voir se dissiper l'aisance acquise par une famille ! Mon grand-père, mon père et moi-même avec mon mari, je puis le dire, nous avons travaillé honnêtement et de notre mieux. Dans nos petits pays, ce n'est pas comme dans vos grandes villes : on ne devient pas très riches, même avec le temps. Cependant nous n'étions pas à plaindre, je vous assure... Il a fallu cet homme, qui m'a pris ma fille, et qui l'a changée, mon Dieu ! tant que je ne la reconnais plus !

— Je croyais pourtant que les fabricants de conserves avaient beaucoup gagné ces années-ci ?

— Fabricant ! Est-ce qu'il l'a jamais été, lui ? Est-ce qu'il a jamais su faire un compte et mener des ouvriers ? Certainement, il y a

eu des années de sardine, et plusieurs, du poisson à en jeter aux champs comme engrais. En a-t-il profité ? Oui, pour boire, pour donner à ma fille des toilettes de dame que nous nous refusions, nous qui avions mieux le moyen.

— Un peu de jeunesse peut-être, un peu de coquetterie : on dit madame Trégoz fort jolie.

Une lueur brève, à ce rappel de la jeunesse, traversa les yeux de madame Dor.

— Jolie, monsieur ? dit-elle vivement, laissez donc ! Nous l'avons été aussi, nous autres ! Et nous n'avions pas de robes de soie, pas de chapeaux à plumes, pas de gants longs comme des chausses. On se mettait à la mode d'ici. Les galants n'en venaient pas moins. Mais à présent, leurs maris ne trouvent plus nos coiffes assez belles, ni Camaret assez plaisant. Non, voyez-vous, la fin de tout cela, je la devine : l'usine va mal ; encore il y a huit jours, on a renvoyé vingt filles de Crozon qui travaillaient là. Je crains que bientôt cela n'aille plus du tout. Et alors, monsieur, le nom de ma famille, qui a toujours été si respecté à Camaret... le voir taché par une faillite, le

voir tomber en mépris !... Ah ! ce mariage, je ne cesse de le regretter !

— Cependant vous y avez consenti autrefois ?

— Sans doute ; il se présentait bien, ce garçon, ma fille l'aimait ; il parlait mieux que nos gens du bourg, il avait fait des études... Quant à moi...

Elle s'était levée, très émue, et tournée du côté du port où la lumière baissait. Toujours droite et sans geste, elle regardait devant elle, les paupières tremblantes et gonflées de larmes. Je crus d'abord qu'elle fixait Guillaume, le petit-fils adoré qui jouait en face, tout seul, sur le quai. Mais ses yeux pointaient bien au delà, sur la baie.

— C'est elle surtout, ajouta-t-elle, qui m'a décidée. C'est elle qui a fait le mariage de ma fille, comme tant d'autres choses dans ma vie. Elle m'en avait trop pris des miens. J'ai eu peur d'elle. Je n'ai plus voulu de marins dans ma famille. Et vous voyez ce qui arrive.

« Elle », je ne pouvais m'y méprendre, c'était encore la nappe bleue du port devenue laiteuse depuis un moment, et où les barques

de pêche, serrées bord à bord, faisaient une ombre vert d'émeraude qu'une ondulation lente élargissait et diminuait tour à tour.

Madame Dor ouvrit la porte vitrée. Un coup de vent chargé d'odeurs salines enfla sa cape de deuil.

— Guillaume, cria-t-elle, venez au lit !

Pendant que le petit, faisant la sourde oreille, se cachait pour ne pas rentrer, je montai dans ma chambre, et m'accoudai à l'une des fenêtres. Depuis une demi-heure, l'aspect du quai avait complètement changé. La population féminine se rendait chaque soir, sans doute depuis des générations, sur cette unique promenade de Camaret. Les femmes mariées tricotaient en petits cercles, assises ou debout, le long des maisons. J'apercevais leurs bonnets blancs, en enfilade, jusqu'au fin bout du bourg où ils étaient gros comme des pavots qui auraient fleuri aux portes. Les jeunes filles, elles, se donnant le bras, marchaient par bandes de huit ou dix. Elles barraient presque la largeur du quai, riant, causant, s'appelant avec des voix claires qui résonnaient étrangement dans le paysage vaste et triste. Leur gaieté parais-

sait folle, mêlée à la plainte continue de la mer qui montait, folle dans cette brume, apparue avec le soleil couchant, qui effaçait un à un les caps dentelés de la côte, et rétrécissait l'horizon autour de cette joie isolée, perdue, qui détonnait comme une note fausse dans la mélancolie du soir breton. Toutes étaient vêtues de même : une coiffe de mouseline brodée nouée sous le menton, un châle court et un tablier par-dessus la robe. La couleur des tabliers variait, mais celle des robes était toujours noire. Leur tablier de moins, et ces petites auraient eu l'air de veuves. Elles marchaient bien, tournaient volontiers la tête vers les maisons. Dans le nombre, il y avait de fins visages délicats, de ces profils de vierges rêveuses, aux yeux d'une extrême douceur qui ne pensent point. Il y avait aussi des sardinières employées aux fabriques, non plus filles de marins, celles-là, mais paysannes de la campagne de Crozon, qui habitent six jours le port, et s'en vont le dimanche avec le gain de la semaine. Elles ne se mêlaient point aux autres, et on avait vite fait de les reconnaître à leur allure plus hardie et plus lourde en-

semble. Cinq ou six marins seulement, des vieux, appuyés aux bornes où s'enroulent les amarres, suivaient de l'œil ces passées bruyantes de jeunesse qui se succédaient devant eux, espacées, régulières, et peut-être, les voyant, songeaient-ils aux vagues du large, qui sont toutes coiffées de blanc, comme les filles de Camaret, et qui ont comme elles une manière jolie de rire et de causer.

Moi je cherchais, et je remplaçais parmi elles la petite Blanche Dor, devenue madame Trégoz. Peut-être ressemblait-elle à celle-ci, toute frêle et vive, qui, sans abandonner le bras de ses amies, se penche, montre ses dents, et fait rire toute la bande avec son histoire que le vent emporte. Elle a vraiment une séduction rare de physionomie et de mouvement, une distinction de race. Madame Dor est ainsi. C'est même une chose très étonnante, cette beauté du type assez fréquente en Bretagne, parmi les femmes, cette pureté de traits, cette douceur musicale de la voix, à côté des hommes rudes, pesants, taillés à la hache dans le roc des falaises.

L'horizon se reserrait de plus en plus. On sen-

tait que la lumière se retirait de toutes choses. L'eau prenait la teinte indécise et terne de la brume. On l'en distinguait à peine par endroits. L'incessante mobilité de sa surface, aux plis toujours déplacés et croulants, ajoutait à l'illusion, et donnait à cette étendue grise une apparence aérienne. La flottille des barques projetait au-dessous d'elle une tache brune. Entre les mâts, des filets à sardines se balançaient, avec des ondulations délicats, une élégance de draperies de gaze. Un peu de fumée montait çà et là, une étincelle luisait faiblement : et c'était un mousse laissé à bord qui faisait cuire la soupe.

Les filles de Camaret continuaient de passer, mais, enveloppées de brouillard, leurs formes se dessinaient moins nettes. Elles étaient moins nombreuses déjà. Les voix même n'avaient plus que des sonorités éteintes comme si les maisons autour eussent été de laine. Quelquefois, maintenant, un pêcheur sortait d'un des cabarets qui foisonnent sur le quai, et traversait les files plus espacées des coiffes blanches. Il marchait lourdement, chaussé de sabots, à moitié endormi par la fatigue du matin et le

vin de tout à l'heure. Il tournait la cale. Je voyais son tricot bleu s'enfoncer derrière l'arête de granit et reparaitre bientôt après au-dessus du canot plat que l'homme conduisait d'une main, très grandi par l'ombre et spectre bientôt parmi ces masses grises animées d'un mouvement uniforme qu'il troublait en passant. Le clapotement sourd de la marée prenait d'instant en instant le dessus dans le murmure du petit port.

Et je pensais alors à Guillaume qui devait dormir sous l'œil attendri de sa grand'mère. Comme il leur ressemblait à ces hommes que la mer a faits pour elle et taillés à sa mesure, pour le roulis et pour le vent, pour les besognes dures de la manœuvre, qu'elle attire, qu'elle emporte loin de tout ce qu'ils aiment, qu'elle engloutit souvent, qui le savent, et qui vont à elle quand même. Il avait leurs yeux, leur tournure, la brusquerie puissante de leurs gestes. S'il n'était pas marin, celui-là, que serait-il ? Jusqu'à quel point les leçons de madame Dor avaient-elles pu dévier en lui une vocation qui se trahissait dans toute la façon d'être de l'enfant ? La grand'mère s'y était

prise de bien bonne heure, mais qui sait si la vague ne l'avait pas devancée? A quel âge se noue le contrat mystérieux avec l'Océan? Ah! madame Dor, madame Dor, plus je réfléchis, plus je doute qu'il écoute vos terreurs maternelles. Empêchez donc la mer de chanter sur les galets, empêchez-la d'être belle et attrayante, d'être la seule chose dont on parle, la seule qui nourrit, la raison unique de tous les métiers, de toutes les existences autour d'elle! Empêchez les matelots en congé de raconter leurs campagnes dans les pays merveilleux d'Orient et de rapporter des coquilles à grandes lèvres roses, des coraux blancs ou des aras qui perchent sur leurs épaules, les pêcheurs de débarquer le poisson à pleines seilles, les femmes de compter en riant l'argent des journées heureuses! Votre grand jardin n'est ni assez beau ni assez loin. J'ai bien peur que ce Guillaume ne vous demande un jour de le laisser partir, et, si vous le refusez, qu'il ne soit cause de plus de larmes pour vous que ne vous en ont fait verser votre père, votre mari, votre fils, morts avec honneur, eux au moins, en suivant leur destinée, au péril de



mer qu'ils avaient choisi, dans les nuits de brume, comme celle-ci, où les écueils sont tendus de voiles.

Les équipages des barques, ceux de Camaret et de Douarnenez, ceux de Crozon et de Morgat, sortent à présent des maisons par bandes confuses. La relâche est finie. Il n'y a plus de rires ni de voix de jeunes filles sur le quai. Rien que des pas lourds, comme d'une patrouille, et des bruits d'aviron remués au bas des cales. Les hommes s'entassent, sept, huit, dix dans les canots. Ils forment de grosses grappes noires qui s'éloignent et se perdent vers les barques ancrées plus loin. Le brouillard et la nuit cachent l'accostage. On devine seulement que les bateaux appareillent. Il y a des cris menus de poulies qui tournent et des roulements de chaînes sur les bordages. Puis des taches brunes sur les eaux grises s'élèvent démesurément. Ce sont les voiles que l'on hisse. Dans quelques heures, le port n'aura plus assez d'eau. Il faut aller mouiller plus au large, derrière la pointe du Gouin, pour prendre la mer au petit jour. Enfin cette ombre qui est la flottille commence à se mouvoir.

Elle s'allonge en pointe comme une quenouille. On dirait une colonne de fumée qui sort d'elle, rasant l'eau, s'étire et tourne la jetée. Les premières barques sont parties. Elles glissent, elles n'ont point de forme vive : elles ne sont qu'un peu de brouillard plus blond, et tout de suite après, elles ne sont plus rien. La mer continue de monter, et rase au long du quai, avec un clapotement léger, la frange de goémons qui marque le plein de l'eau.

II

Le lendemain soir, quand j'entrai dans la salle à manger de l'*Hôtel de la Marine*, mes deux commensaux habituels, deux jeunes paysagistes, achevaient de dîner. L'un d'eux, qui a la barbe et les yeux luisants comme du jais, et qui ne fait que des marines grises, me dit :

— Les Trégoz sont arrivés par le dernier bateau du Fret. Le saviez-vous ?

— Non, mais j'ai tant entendu parler d'eux que je serais content de les voir. Comment est-elle cette madame Trégoz ?

— De l'espèce brune, qui n'est jamais jolie en Bretagne. Il n'y a que les blondes pâles ici

et les rousses dorées qui ont des types de l'autre monde, quand elles s'en mêlent. Et encore, toute leur poésie tient sous leur bonnet : pas de pieds, pas de mains, pas de taille.

— On disait pourtant...

— Non, un petit minois chiffonné, des cheveux sur le front, beaucoup d'aplomb, un très joli teint, par exemple...

— Et le mari ?

— Quelconque, forestier ou roulier à votre choix : trapu, barbe châtain en carré, grand mangeur, l'assurance d'un homme qui est le premier dans son bourg, de l'élocution, la prétention de réussir dans tout ce qu'il n'a pas entrepris, très négligent de ses sardines... Cette pauvre petite madame Trégoz ! Nous l'avons connue jeune fille, Maxime et moi. Il y a dix ans que nous venons ici. Mon Dieu, c'était précisément quelques mois avant son mariage. Elle n'était pas jolie, mais agréable, très éveillée, très coquette, et rieuse comme un pinson au soleil. Vous avez dû voir ces bandes de jeunes gens qui, le soir, barrent la jetée, et mettent une note claire dans ce pays brumeux. Au milieu d'elles, Blanche Dor était une vraie

reine, entourée, fêtée, flattée. Elle donnait le ton aux modes de Camaret. Sa coiffe était toujours ou plus petite ou plus élégamment retroussée que les autres, elle y piquait une épingle d'argent, elle y mêlait un ruban dont la transparence, à travers la mousseline, faisait valoir ses cheveux bruns. Comme elle cambrait sa taille, comme elle se courbait pour conter une histoire à demi-voix, une histoire dont on riait autour d'elle, toujours, et qui rendait jalouses les filles voisines où l'on causait seulement de choses tranquilles et tout ordinaires ! Où qu'elle fût, quoi qu'elle fit, il fallait qu'elle se distinguât des autres. Et rien ne lui plaisait autant que d'entendre les anciens du port, juges de toutes ces promeneuses, leurs petites-filles, leurs petites-nièces, enfants adoptives, en tout cas, de la grande famille marine, dire en la regardant : « Quel gentil brin de fille, tout de même ! Et ce qu'elle est drôle, voyez donc ! Elles ont toutes le bec ouvert comme des mouettes pour l'entendre... » Drôle, je ne sais pas ; mais inconséquente certainement. Je ne dis pas sans cœur, mais bien sûr sans cervelle. Plusieurs marins l'avaient aimée. L'un

d'eux, que j'ai connu aussi, un beau quartier-maître de timonerie, qui revenait de Chine, a passé tout le temps de son congé ici à la regarder, à lui faire la cour, à attendre une réponse. Elle s'est laisser courtiser, sans dire oui, sans dire non. Finalement, Trégoz est arrivé de Brest. Il n'avait pas le sou, on le disait assez mauvais sujet, mais c'était un monsieur. Elle l'a pris, et elle a donné congé à l'autre, qui s'en est allé mourir au Japon, bien loin, très tristement en tombant d'une vergue, d'autres prétendent en se jetant dans la mer.

— Elle fait bon ménage avec son mari ?

— Je le croirais. Elle a une admiration de linotte pour cet oison. Pourvu qu'elle ait un chapeau dans un pays où l'on porte des bonnets, une broche de cornaline ou de doublé, un paroissien à fermoir nickelé, et qu'on l'appelle « madame Trégoz », c'est une femme à se dire heureuse. Ces bonheurs-là lui suffisent. Ce qui n'empêche pas que c'est un sot mariage. Si elle n'en souffre pas, j'en connais une autre qui en souffre pour deux.

— Madame Dor ?

— Pauvre femme, elle a eu la faiblesse d'y pousser sa fille. Je crois qu'elle s'en repent cruellement. On ne l'écoute plus, on ne la consulte pas, on se moque de ses façons de village : Dieu sait pourtant qu'elle les vaut tous deux dans le bout de son petit doigt ! En voilà une maîtresse femme, une vieille charmante, et supérieurement dans son cadre à Camaret ! Avez-vous quelquefois étudié le gris de ces yeux-là ? La teinte des plages mouillées ou des eaux qui dorment, tenez, comme hier soir, toutes voilées de brouillard. Je fais son portrait pour le Salon, en cape noire, sortant de l'église, avec Guillaume qu'elle tient par la main.

— Un petit qu'elle aime follement.

— Vous pourriez presque dire qu'elle aime seule. La mère s'occupe à peine de lui, si ce n'est pour le fouetter quand il tombe dans une mare. Pauvre grand'maman Dor ! Elle n'avait pas l'air d'en mener long, ce soir. J'ai assisté au retour de Brest. A peine débarqués, sur un mot qu'elle leur a dit de la sardinerie de M. Trégoz, ils ont eu l'air de partir en guerre, et la brave femme s'est tue. Au ton

qu'ils prenaient, je serais étonné s'ils n'avaient pas quelque projet nouveau. Viens-tu, Maxime ?

Les peintres quittèrent la salle, et je demeurai seul en face des deux bricks-goélettes qui la décoraient, l'un dessiné en tapisserie, l'autre peint à l'aquarelle, sans un barreau de moins aux échelles de corde, sans un bout de ficelle oublié.

Ma solitude ne fut pas longue.

Une simple cloison basse, surmontée d'un vitrage séparait la salle à manger commune d'une petite pièce sombre où madame Dor prenait ses repas. La porte de cette pièce s'ouvrit, et je vis entrer, avec madame Dor et Guillaume, M. et madame Trégoz, ressemblant tous deux, trait pour trait, à la description qu'on venait de m'en faire. Ils s'assirent autour de la table, d'ordinaire pliée aux deux tiers et rangée le long d'un mur. Madame Dor paraissait triste et Guillaume éteint par la présence de ses parents. Ceux-ci causaient très haut, la jeune femme surtout, sans aucun souci de n'être pas entendus. Ils continuaient évidemment une conversation commencée dès leur arrivée, une sorte de monologue plutôt, argu-

mentant l'un après l'autre dans le même sens pour convaincre la grand'mère, qui répondait seulement des mots, très doucement et posément, de l'air d'une personne à qui l'on n'en impose plus avec des phrases, qui sait l'inutilité de la lutte, qui mesure ses objections, et ne les présente que pour l'acquit de sa conscience. Il s'agissait, pour les Trégoz, d'un projet d'établissement à Brest. Une position superbe, naturellement : la direction d'un entrepôt de vins d'Espagne offerte aux rares capacités commerciales du sardinier, une affaire rare et de tout repos ! Et vraiment la petite madame Trégoz était indignée de la façon dont madame Dor accueillait un projet aussi sérieusement mûri, des perspectives si brillantes de fortune ! Les moindres défenses de la pauvre femme, son silence même étaient aigrement relevés.

— Mon Dieu ! maman, disait madame Trégoz, si tu ne veux rien entendre, il est bien inutile de continuer. Nous ne sommes pas forcés de te raconter nos affaires. En te parlant comme nous faisons, nous te donnons, je crois, une preuve de confiance.

Madame Dor sentait bien l'inconvenance de

ces mots-là dits à une mère : toutes les rides de son vieux visage étaient comme creusées par l'émotion qui contractait ses traits ; cependant elle répondait sans amertume, les yeux mi-fermés pour qu'on n'y pût pas lire toute sa pensée :

— Sans doute, ma fille, sans doute.

— Alors pourquoi nous fais-tu pareille mine depuis une heure ? A Brest, nous ne serons pas loin de toi, nous ne serons pas perdus. Est-ce que tu douterais de la réussite, par hasard ?

— Je ne dis pas cela.

— Ce serait un peu fort. Est-ce une raison parce que Trégoz n'a pas été heureux ici, dans ce trou de Camaret, pour que l'ambition lui soit défendue ? Ce qui l'a empêché de réussir, vois-tu, c'est l'absence d'un théâtre suffisant pour son activité. Je le connais bien, mieux que personne : il a toujours eu des aptitudes pour les grandes affaires.

Contente de ce mot élégant d'*aptitude*, qu'elle jetait à sa mère comme un argument, madame Trégoz s'arrêta de parler. Son mari l'approuva d'un mouvement lent de sa barbe, et dit :

— Rien n'est plus vrai : tous ceux qui me connaissent, excepté vous, madame Dor, savent que je suis né pour les grandes affaires.

Madame Dor sourit tristement :

— Vous l'auriez mieux prouvé en réussissant dans les petites, répondit-elle. Mais là n'est pas la question. Vous voilà avec de nouveaux projets en tête. J'aime à croire qu'ils sont bons. Étudiez-les. Prenez votre temps. Rien ne presse.

— Au contraire, madame, rien ne presse davantage.

— Vous n'êtes pas engagé ?

— Si, madame.

— Vous avez signé ?

— Hier matin.

— Mais au moins, Trégoz, reprit madame Dor, devenue toute pâle de saisissement, vous avez dû demander un délai pour liquider votre situation à Camaret, pour trouver acquéreur de la sardinerie ? Il ne se peut pas que vous abandonniez le pays tout de suite... Ces choses-là ne se font pas dans un jour...

— La boutique ? interrompit Trégoz, elle est vendue.

— Vendue?

— Mon successeur entre en possession la semaine prochaine.

— Et vous ?

— Moi je pars à la même date, naturellement.

— Dans huit jours !

— Sans doute. J'ai mené ça rondement, vous voyez !

La pauvre grand'mère s'était un peu reculée de la table, et, comme si elle ne voulait pas y croire encore, comme pour y chercher un démenti ou seulement un peu de pitié, elle regardait alternativement madame Trégoz, impertinente, la tête levée, et son gendre qui répétait, avec une satisfaction égoïste que ne traversait ni un regret ni le sentiment même de la brutalité de ses paroles : « J'ai mené ça rondement. » Tant de deuils tenaient pour elle dans ces mots ! C'était la condamnation de ce mariage qu'elle avait désiré, la preuve que son propre conseil n'importait plus à ses enfants, une ruine déguisée pour eux et qui ne tromperait personne, pour elle l'abandon, la solitude et la vieillesse délaissée dans ce

Camaret qu'elle avait habité jeune, riche et enviée. Ils allaient partir ! Encore si ce n'avaient été que Trégoz et sa femme ! Il y avait longtemps, hélas ! que, dans le cœur de la mère, le sacrifice était à peu près consommé, qu'elle avait senti sa fille se détacher d'elle peu à peu, avec la lenteur des tendresses qui se relâchent et des pierres qui se fendent. Car les affections ne se brisent que quand elles sont usées. Mais Guillaume, l'enfant dont l'amour naïf la consolait, lui donnait le droit d'aimer encore la vie, ce petit sur lequel son âme froissée, repoussée par d'autres, s'était repliée, l'espoir dernier de sa race, qui lui rappelait les hommes disparus, se le voir aussi enlever ! Voilà ce qui dépassait les autres douleurs et le courage de madame Dor. Et quand elle eut considéré un peu de temps son gendre et sa fille, muets tous deux, gênés et comme irrités de ce chagrin sans phrases et jusqu'à présent sans larmes de la vieille mère, elle sentit que c'était bien à jamais fini de ce côté ! Ils ne lui étaient plus rien, ils ne l'aimaient plus. Elle se pencha vers Guillaume, qui dormait à demi, attira la tête brune qui ne se

défendit pas, la posa sur son maigre sein tendu de noir, à l'endroit où il battait plus vite que de coutume. Tout de suite, dans ce nid chaud, bercé par ce cœur tout occupé de lui, l'enfant ferma les yeux. Et, le voyant, abandonné ainsi et confiant dans ses bras, songeant qu'elle avait là son dernier ami, et qu'il allait partir, la grand'mère se courba au-dessus de lui, bien bas, et silencieusement se mit à pleurer.

Pendant qu'elle le tenait enveloppé, serré contre sa poitrine, une idée lui vint. Il y a des mots mystérieux qui s'échangent ainsi entre les mères et les petits endormis sur leurs genoux. L'enfant ne remua pas les lèvres, et pourtant elle comprit. Elle redressa la tête lentement.

Les Trégoz écartèrent leurs chaises de la table, et se levèrent : ils craignaient une explication. Trégoz voulut la prévenir, et dit :

— Je n'aime pas les scènes, madame, je vous en avertis. Vos reproches ne changeront rien à une décision qui est irrévocable. Par conséquent...

Il fit un mouvement pour sortir.

— Je ne vous reproche rien, dit madame Dor... Je n'ai qu'un désir, un seul...

— Suivre votre fille, n'est-ce pas ? Le rêve de toutes les mères...

— Non, mon ami, répondit madame Dor.

Elle rabaissa son regard vers le petit Guillaume, pour s'assurer qu'il n'entendait rien. Le cher visage, attiédi par le sein de l'aïeule, reposait ; la roseur brune de la vie éclatait sur ses joues, une ombre y tombait des cils appesantis ; il avait le rêve souriant des âmes que leur jeunesse fait proches de Dieu.

Madame Dor ajouta, très doucement, pour qu'il ne s'éveillât pas :

— Je voudrais l'enfant... Laissez-le-moi... quand ce ne serait qu'un peu de temps, pour m'habituer... Comme cela, vous ne seriez pas tout à fait partis... Et puis, il vous gênera pour votre aménagement... Vous aurez beaucoup de travail et d'affaires dans les premiers moments, une installation nouvelle, tant de choses... Moi je pourrai si bien m'occuper de lui!... Laissez-le-moi, dites ? N'est-ce pas que vous le permettez ? N'est-ce pas, Blanche, que tu veux bien?... Je vous en prie !

Trégoz était une nature très égoïste et très lourde. Cependant il n'était pas méchant. Quand aucun de ses intérêts ou de ses plaisirs ne s'en trouvait sacrifié, il ne demandait pas mieux que de se montrer généreux. Il échangea un coup d'œil rapide avec sa femme, et répondit :

— Eh bien ! gardez-le. Vous voyez que nous ne sommes pas de mauvais enfants... Il suffit que vous exprimiez convenablement un désir pour que nous disions oui...

Madame Trégoz passa près de sa mère sans l'embrasser, se trouvant sans doute offensée de tous les reproches muets qu'elle avait devinés, elle, plus avisée que son mari, dans la douleur contrainte de sa mère. Trégoz la suivit. Ils gagnèrent la porte. Madame Dor demeura seule avec son petit-fils endormi.

Peu à peu, à force de le contempler, ses yeux se séchèrent : des visions sans doute, l'évocation de l'avenir, de l'avenir doré que rêvent les aïeules pour les petits qu'elles ont bercés, combattaient les tristesses du présent. Que voyait-elle, enveloppant de son regard ce rude et bel enfant ? Pourquoi son visage ridé

paraissait-il quelquefois sur le point de sourire? Que murmurait-elle, pour que ses lèvres tremblassent ainsi sous le feu de la lampe qui laissait seulement dans l'ombre le haut de son visage? une prière sans doute, sans doute aussi des noms chéris, qu'elle mêlait comme pour rattacher et renouer tout ce que le passé et le présent lui offraient de consolation, en la grande détresse de son cœur : Camaret, Corentin, Guillaume...

Quand je quittai la salle voisine, madame Dor était encore penchée, songeuse, presque tranquille, et Guillaume Trégoz dormait toujours entre ses bras...

Les jours qui suivirent, c'est à peine si je rencontrai la maîtresse de l'*Hôtel de la Marine*. Bonne et serviable à l'excès, elle avait voulu aider au déménagement des Trégoz, qui s'opérait lentement. Des charretées de mobilier passaient en cahotant devant mes fenêtres. L'*Amélie*, amarrée le long d'une cale, en quelques voyages de son petit palan criard, enfouissait le chargement dans sa coque, ouvrait sa voile au vent et courait ses bordées sur l'eau bleue, vers le Goulet.

Quand elle eut fini de transporter le mobilier à la ville, elle fit un dernier voyage pour emmener les Trégoz. C'était un lundi vers le soir. J'aperçus madame Dor sur la jetée qui tourne, près du feu du port, qu'entoure une haute rampe de granit. Elle était debout et la main posée horizontalement au-dessus des yeux, suivait une voile très éloignée déjà, qui allait, semblait-il, doubler la pointe des Capucins.

— Que regardez-vous ainsi, madame Dor ?

— Mes enfants, me répondit-elle. Ils vont entrer dans le Goulet avec le courant, et dans une heure, si la brise me mollit pas, ils seront à Brest.

Je fus étonné du ton de tranquillité dont elle me dit cela. Elle semblait bien un peu triste, mais elle ne pleurait pas.

Et presque aussitôt j'en compris la raison.

Une troupe de gamins pêchait près de nous, toutes leurs têtes alignées au-dessus du parapet, tenant chacun une ligne en ficelle. Tout à coup, une exclamation s'éleva. L'un d'eux tirait de l'eau un poisson multicolore, nué comme l'arc-en-ciel. Et les autres criaient :

— Le gars Trégoz a piqué une vieille !
Regardez ! regardez !

En effet, c'était bien Guillaume, rougissant de plaisir, qui tirait sa ligne à la brasse.

— Ah ! madame Dor, dis-je à la vieille femme, vous avez gardé Guillaume ?

A travers les larmes retenues qui mouillaient le bord de ses paupières, elle sourit, et je vis que ce sourire serait bientôt plus fort que les larmes.

— Oui, me dit-elle, ils me l'ont laissé pour le temps de leur aménagement. Ce sera au moins deux mois, peut-être trois, et même, tenez, — elle se pencha vers moi, — je ne sais pourquoi, j'espère que ce sera pour plus longtemps. Blanche n'est pas autant sa mère que moi : il ne lui manquera pas autant qu'il m'eût manqué.

Elle leva encore une fois les yeux vers le large. On n'apercevait plus la coque noire du bateau, mais seulement la voile blanche et courbée comme un pétale d'un lys du grand jardin qu'on aurait posé sur l'eau, et qui fuyait...

Une minute s'écoula. La blancheur s'éva-

nouit derrière les roches pâles du cap. Les Trégoz avaient quitté Camaret, et Guillaume lançait de nouveau sa ligne dans les tourbillons transparents qui venaient battre la jetée.

III

Depuis ce moment, madame Dor s'occupa maternellement de l'enfant qu'on lui laissait. Il devint tout pour elle, et tout fut pour lui : les caresses d'abord, les soins, les projets de cette âme blessée, puis la maison, le jardin, les jouets renfermés dans un grenier de l'hôtel et jusque-là sévèrement gardés. Des merveilles sortirent de cette réserve qu'on eût dite inépuisable : fusils à capsules rouillés par le temps, chevaux de bois à trois pattes, ballons à demi dégonflés, toupies ronflantes, reliques du fils mort ou de la fille en allée, que la grand'mère abandonnait l'un après l'autre à la

troupe turbulente des mousses de Camaret. Car à présent la discipline était bien changée. Guillaume ne reconnaissait plus cette grand-mère ombrageuse qui lui défendait de jouer avec les fils de matelots. Il avait la permission de suivre ces petits bandits de la côte qui vont piller les mares, dénicher les nids de goélands, retourner les pierres où se cachent les congres et les crabes dormeurs. On le voyait avec eux, surveillé de loin par deux yeux couleur de brume dont il était toujours l'horizon, lancer sur l'eau des criques, dans les bassins formés au creux des plages, un vieux bateau de bois plein, chef-d'œuvre du grand-père, dérobé comme le reste au même trésor de souvenirs. Et le soir, quand toute la bande, revenue de la maraude, prenait d'assaut l'ancien brick démâté, amarré au ras des quais pour être démolí, Guillaume descendait comme les autres par les échelles à demi rompues, galopait dans les chambres vides, remontait par les trappes, tirait sur les câbles, tandis que le vétéran des mers lointaines, encore léger sur la vague, berçait, avec des ménagements d'aïeul, cette grappe d'enfants dont il avait porté les pères.

Une seule chose lui demeurait interdite : aller au large, partir avec les mousses de profession pour relever les casiers ou tendre les filets, ou même détacher un des nombreux canots liés d'une simple corde aux anneaux des jetées. Cela, madame Dor l'interdisait formellement. Pouvait-il être où elle n'était pas ?

Chaque jour, il faisait avec elle une promenade. Mais ce n'était plus seulement au jardin qu'ils allaient. L'un près de l'autre, par les sentiers, entre les champs couverts de blés maigres, ils montaient sur les falaises du Gouin, de la pointe des Pois d'où l'on découvre la baie de Douarnenez, même sur celle du Toulinguet, en vue des roches où s'était perdue la *Renommée*. Aux endroits difficiles, quand il fallait longer les arêtes à pic de la côte, descendre par des sentiers de chèvre, grimper parmi les bruyères glissantes, la grand'mère remettait son tricot dans la poche de son tablier. Elle regardait avec une admiration inquiète Guillaume qui marchait devant, alerte, le nez levé pour aspirer la brise marine, content d'avoir, au lieu des feuilles des arbres,

les embruns de la mer dans les cheveux. Elle avait peur de tout. Lui n'avait peur de rien. Dans son geste, dans son pas, dans son regard toujours tendu du même côté, toujours errant sur la grande nappe bleue ou verte, il y avait une joie latente, un épanouissement qu'il ne traduisait point en paroles, mais que madame Dor démêlait bien sans cela. Elle en avait tant vu de ces rudes fiancés de la mer ! Elle avait tant jaloué cette rivale qui trouble le foyer des femmes de Bretagne ! Elle la reconnaissait en frémissant dans les yeux fauves de son petit-fils, lorsque, de loin en loin, il se tournait vers elle, et lui disait :

— Grand'mère, est-ce une goélette, là-bas ? je crois que oui, ils ont une misaine et des hunes au grand mât ; Grand'mère, c'est la route d'Amérique, n'est-ce pas devant nous ? Grand'mère, le soleil a des pattes ce soir, c'est du gros temps pour demain : ceux qui seront dehors mèneront la danse.

Et l'on devinait, à sa manière de dire qu'il aurait voulu en être, de la danse de demain, parmi les houles couleur de cendre.

La grand'mère répondait peu de chose, ne

sachant de la mer que les longues attentes qu'elle impose et les longs deuils qui leur succèdent.

Elle rentrait à la brune, tout ivre de vent, sous sa cape rabattue et froissée.

Vraiment, elle avait bien changé. Les gens du bourg le remarquaient; ils disaient : « Faut-il qu'elle aime ce Guillaume ! » Et c'était vrai qu'elle l'aimait tendrement, follement. Mais ce n'était pas d'hier qu'elle l'aimait. Pourquoi lui donnait-elle la liberté, après l'avoir tant de fois refusée, de ressembler aux gamins de la côte, de jouer avec eux, au risque de le voir un jour partir comme eux ? Qui sait ? Peut-être avait-elle trop souffert par la faute de son gendre, un homme des terres, choisi en haine des marins ; la mesure était comble, et, douleurs pour douleurs, elle préférerait maintenant celles qui ne viennent que du hasard et ne sont point mêlées de honte, d'abandon, de mort lente du cœur. Peut-être commençait-elle à comprendre l'inutilité de la lutte.

Cependant elle résistait encore, et jamais, en sa présence et de son consentement, l'enfant n'avait mis le pied sur une barque.

Je ne me souviens plus combien de temps ce fut après le départ des Trégoz, mais je me rappelle la magnificence de cette soirée d'été. Je longuais la plage du Toulinguet, à mer basse, et j'aperçus madame Dor et Guillaume, tout à l'extrémité, près de la falaise. La grand'mère, assise sur le sable, au bord d'un courant d'eau produit par l'égouttement des dunes, s'y profilait en ombre noire, immobile. A sa droite, Guillaume, le bas de sa culotte relevé en bourrelet, s'était hissé dans un canot de pêche amarré à un rocher, et qu'il s'amusait à faire avancer en tirant sur la corde, pour se laisser emporter ensuite au courant, l'espace de quelques brasses. Madame Dor s'interrompait parfois de tricoter pour admirer son petit-fils et lui sourire sans qu'il la vît. Elle était tranquille, confiante : car le canot était amarré solidement, le ruisseau sans profondeur et long d'au moins vingt mètres encore avant d'atteindre la limite du flot. Parfois aussi elle jetait un regard du côté de l'Océan. Était-ce bien la même grève où des lames furieuses avaient brisé la *Renommée* ? La mer, sur le bord, était d'un vert léger, plus loin comme de la nacre,

plus loin encore elle prenait, jusqu'à l'extrême horizon, une teinte violette qui n'est point imitable : on eût dit qu'une floraison de lilas s'était épanouie dans les profondeurs des eaux dormantes. Le soleil se couchait derrière le Lion qu'il environnait d'une gloire. Et la bête énorme, les pattes posées superbement sur les flots, l'œil grave, sans colère, semblait fixer l'enfant qu'on avait voulu lui ravir. Son regard était plein de choses, et madame Dor crut comprendre ce qu'il disait. Il disait : « L'heure est venue. Guillaume, arrière-petit-fils, petit-fils, neveu de marins, la mer t'appelle. Tu es du bon sang breton qu'elle aime. Elle seule te convient. Tu serais à l'étroit dans les villes. Elle t'a mis au cœur un rêve qui te hantera désormais, une soif d'inconnu qui sera ta joie et ton tourment. Pour elle tu quitteras tout, même ta fiancée, même ta femme, même les enfants qui naîtront de toi. Tu n'auras qu'un nid dans les roches, comme les oiseaux, mais tu passeras et tu gagneras ta vie au large. Tu porteras la vareuse et le col ouverts des matelots. Ceux du pays seront avec toi. La Bretagne entière navigue. Vous vous en irez où pousse

le corail, qui est la bruyère des océans, dans les contrées d'où l'on revient bronzé, avec des coquillages pour les vieux parents et des galons de quartier-maître gagnés au service de France. Tu seras beau, tu seras fort. A ton retour, ta grand'maman sera fière de toi. Guillaume, la mer s'est faite infiniment douce : elle t'appelle ! »

Madame Dor se détourna pour voir ce que devenait Guillaume.

Et voici que l'enfant avait détaché l'amarre ; il avait saisi l'aviron à deux mains, et, debout sur l'arrière, sans oser encore pousser le canot, il se laissait emporter au courant tranquille de l'eau.

— Regarde, grand'mère ! criait-il.

Elle eut un saisissement rapide. D'anciennes terreurs, tout à coup réveillées, lui firent tendre les bras en avant. Lui aussi ! Après le père, après le mari, après le fils ! Les trois hommes naufragés passèrent devant ses yeux. Elle les nomma par leurs noms, pour les prendre à témoin qu'elle avait bien lutté. Puis, se sentant vaincue, elle ramena ses mains sur ses genoux et baissa lentement la tête.

Le petit n'attendait qu'un signe. Il poussa un cri de joie, et, en trois coups de godille, sortant du sillon, longea la plage du Toulinguet, sur la mer libre.

.

Ce fut un très court voyage, parce que la grand'mère pleurait sur la grève. Au bout de cinq minutes, il ramena le canot, et courut à elle, tout radieux.

Il avait compris ce que signifiait la permission.

Et de son côté, madame Dor, quand elle embrassa Guillaume Trégoz, son petit-fils, savait bien, la pauvre femme, que c'était un marin de plus qu'elle pressait sur son cœur.

LES
TROIS PEINES D'UN ROSSIGNOL

LES TROIS PEINES D'UN ROSSIGNOL

I

LE NID

Je suis né dans l'ancien royaume des Deux-Sicules, à quelque distance de Naples, dans un oranger en fleur, d'un père illyrien et d'une mère espagnole, tous deux rossignols philomèles.

Nos ancêtres, à ce qu'on m'a conté, avaient eu quelque crédit à la Cour du roi de Perse, où l'un d'eux, captif pendant trois ans, logeait dans la chambre même du prince. La favorite qui lui ouvrit sa cage eut la tête tranchée, et notre aïeul, profitant d'une liberté si chèrement achetée, quitta l'Asie pour se marier en Europe.

Il y apporta des traditions, une méthode, des idées, que n'ont pas les rossignols de cette partie du monde, lesquels, comme on sait, appartiennent à l'espèce ordinaire, un peu moins grande et bien moins artiste que la nôtre. Je ne dis point cela par orgueil ou pour diminuer le mérite de tant de maîtres éminents dont les leçons m'ont servi : mais celui qui n'a pas entendu mon père, dans le silence d'un soir d'été, célébrer ce passage divin de la lumière du jour à la lumière des nuits, celui-là ne sait pas tout ce que peut exprimer une voix de rossignol.

Je suis le premier né d'une couvée de printemps. A peine sorti de l'œuf, je fus témoin d'un deuil affreux : ma dernière petite sœur, en voulant percer sa coque, se blessa près du bec, et perdit un peu de sang qui tomba sur nos plumes. Nous vîmes bien dans les yeux de notre mère couveuse, dans les efforts qu'elle fit pour ne pas trop peser sur cette enfant en danger, que l'accident était grave : elle y perdit ses soins. La petite vécut un jour, frappant de plus en plus faiblement sur les parois étoilés de la coquille, puis ses yeux se fer-

mèrent, et la voilà morte dans son berceau.

Mon père en demeura muet toute la nuit.

Nous étions quatre encore, deux frères et deux sœurs ce qui n'est pas commun dans nos familles, où les mâles prédominent. Mes sœurs étaient charmantes, très fines et destinées à devenir fort jolies : je le prévoyais du moins, en remarquant les couleurs si délicatement nuancées de leurs plumes nouvelles, l'élégance de leurs formes et la gentille façon qu'elles avaient de tendre le cou, lorsque le père arrivait en voletant de la chasse, et, posé sur une branche de l'oranger, un papillon dans le bec, s'amusait à exciter nos battements d'ailes et nos cris.

Elles étaient toujours les premières servies. Je n'étais pas d'humeur à me montrer jaloux. D'ailleurs, ce fut si vite fait, cette enfance et cette adolescence ! En quinze jours nous étions drus, prêts à essayer notre vol et à laisser la place pour une seconde couvée, dont notre père nous parlait déjà à mots couverts.

A mesure que ce moment approchait, nous regardions avec plus de curiosité la campagne environnante. Nous apercevions, à travers les

branches de l'oranger natal, les orangers voisins, le golfe bleu, les maisons innombrables que les hommes ont bâties sur ses plages, le Vésuve fumant, dont les éclairs nous réveillaient parfois la nuit. Alors ma mère étendait sur nous ses ailes soyeuses, en les agitant doucement, pour que chacun sentît sa présence, et sous ce tiède abri, sans plus rien craindre du Vésuve, nous dormions pressés les uns contre les autres. O douceur fraternelle du nid !

Il passait beaucoup de monde au pied de l'arbre, des voyageurs le plus souvent, qui s'en allaient par couples, s'arrêtaient seulement aux points marqués dans un livre et juste le temps d'échanger deux exclamations brèves, les mêmes dans toutes les langues : « Est-ce beau, chère amie ! — Admirable, Ernest ! »

Quelques-uns, et ceux-là précisément qui semblaient le plus contents de vivre, s'écriaient : « Voir Naples et mourir ! » Ils le voyaient, mais ils ne mouraient point, et nous les entendions qui répétaient plus loin, aux endroits voulus, les deux mots fatidiques : « Est-ce beau ! — Admirable ! » Pour tout dire, il y en eut plusieurs qui passèrent muets et en se

bouchant le nez, car le pied des orangers était, paraît-il, couvert d'un fumier mal odorant. Mais nous n'en savions rien nous autres, là-haut, parmi les couronnes de mariées qui fleuraient pour nous.

Oh oui, ces journées furent bien courtes ! Mon père employait à nous instruire toutes les heures que l'art et le souci de sa réputation ne lui prenaient pas, et nous l'écoutions volontiers, car il était causeur autant que virtuose.

Les hommes s'imaginent qu'un rossignol qui ne chante pas se tait : c'est une erreur, il fait l'école. Eh, grand Dieu, que deviendrions-nous sans cela, nous qui n'avons que quinze jours entre l'œuf et le vol, quinze jours pour connaître le monde et ses dangers, ou du moins ce qu'il en faut pour ne pas tomber dans le premier piège qui nous est tendu ? A ces écoles paternelles, qui se gazouillent au sommet des arbres, tous les petits assistent, naturellement, mais tous ne profitent pas de même. Mon frère, par exemple, qui devait si rapidement périr d'une pierre d'enfant dans l'aile, nature paresseuse et gourmande, toute

levantine, se préoccupait peu de sa prochaine liberté, et ne questionnait jamais. Mes sœurs, au contraire, ne se lassaient pas d'interroger nos parents, mais c'était sur des détails de ménage ou de toilette : où se trouvent les plus belles chenilles du monde ? où mûrissent les meilleures groseilles ? quelle est l'eau préférable pour y lustrer ses plumes, celle qui perle sur les roses ou celle qui s'amasse la nuit dans les coupes aux senteurs violentes des fleurs de magnolia ? Notre père répondait avec condescendance, pour ne pas affliger deux si jolies rossignolettes ; mais il devenait fier, et je le sentais vraiment heureux, quand je portais l'entretien sur des sujets plus hauts : l'art, les hommes et leurs mœurs.

Il me conseilla, si je voulais devenir un maître, — et mes premiers essais de roulades lui donnèrent quelque espérance de me voir un jour lui succéder, — de ne pas m'abandonner aux inspirations fugitives que la jeunesse et la nouveauté de toutes choses ne manqueraient pas de produire en moi. Je devais fuir cette facilité énervante, m'enfoncer, pendant une saison au moins, dans quelque contrée

sauvage où se retirent les très vieux rossignols dégoûtés du monde et épris de l'art pour l'art. Là seulement je trouverais des leçons et des modèles capables de me faire sortir du commun des chanteurs.

— Ces anciens, me dit mon père, sont le plus souvent d'humeur difficile. Revenus de toutes les illusions, ils souffrent malaisément qu'on puisse en avoir autour d'eux ; blasés sur le succès, ils comprennent mal chez les autres l'ambition qu'ils ont épuisée. Que veux-tu, mon enfant, prends-les pour leur science sinon pour l'agrément de leur commerce. Ils te guideront plus sûrement qu'une foule de jeunes poseurs, qui n'ont pas plutôt fait une saison de musique et reçu le moindre compliment qu'ils se croient passés maîtres, et offrent à tout venant des conseils dont ils auraient eux-mêmes plus besoin que personne ; fuis de pareilles avances, et cherche les rebuffades des véritables maîtres.

— Et après, lui dis-je, mon père, si j'arrive jamais à égaler la beauté de votre chant, où devrai-je aller ? Quels sont parmi les hommes les meilleurs juges de notre art ?

— Depuis longtemps, me répondit-il, j'ai renoncé aux villes, aux jardins des riches, à toutes les vanités dont tu rêves. Je ne chante plus que pour ta mère, en cette solitude où nous revenons tous les ans. Mais, dans ma jeunesse, trois sortes de personnes se réjouissaient de m'entendre : les rois quand ils étaient vieux, les femmes quand elles étaient jeunes, les poètes à tout âge.

Et moi je répétais, pour m'en bien souvenir : les rois, les femmes, les poètes.

Il faut dire que mon père avait eu ses plus beaux triomphes à la cour du roi des Deux-Siciles. On se réunissait pour l'entendre ; il le savait, il s'était attaché aux lieux où il plaisait, à la reine qui l'applaudissait et qui l'eût nommé son rossignol ordinaire, si jamais mon père s'était montré. Mais il s'en garda bien. Dans le bosquet où il nichait, c'étaient chaque soir des frôlements de robes de soie, des chuchotements, des yeux levés au ciel, dont il s'attribuait tout le mérite. Les pages le célébraient dans leurs vers. Bref il était devenu un familier et un partisan très convaincu de la maison de Bourbon. La chute si malheureuse du roi, la

disparition du royaume furent pour beaucoup dans sa retraite, et jamais plus mon père n'a chanté certaines mélodies qu'il avait chantées là.

C'est ainsi, du moins, que j'explique ce conseil bien étonnant dans le bec d'un rossignol, de chercher la faveur des princes.

Je lui demandai beaucoup de choses encore. Mes sœurs firent de même. Je me souviens encore de leur dernière question :

— Quels sont les pays où l'on ne trouve pas de rossignols ?

Il leur fut répondu que c'étaient plusieurs parties de la Hollande dont mon père donna les noms, l'Écosse, l'Irlande, le Pays de Galles.

— Oh ! dirent-elles, nous n'irons jamais-là !

Le moment était venu de quitter le nid. Nos parents se montraient inquiets d'une expérience si fatale à tant de jeunes. Nous étions tristes surtout. Notre prochaine liberté nous apparaissait comme le signal d'une séparation inévitable. Il allait falloir tout abandonner : le nid, les parents, nos sœurs, mon frère, la campagne même où nous avons été élevés : car nous ne vivons pas en troupes, mais soli-

taires ou par couples, sur des territoires séparés, dont chacun se montre jaloux jusqu'à mourir plutôt que d'en permettre l'accès à quelque autre de notre race. Loi de nature : nul n'y peut rien.

Ce fut moi qui sortis le premier, hardiment, et, d'un coup d'ailes, sous les yeux émerveillés de la couvée, je fus porté sur une branche avancée de l'oranger qui plia sous mon poids. Puis la branche se redressa, et me berça un moment. La lumière vive du jour m'enveloppa tout entier, le parfum des fleurs que je piétinais me monta au cœur, je vis l'horizon immense, le ciel plus immense encore, tout libre, ouvert, étincelant : j'eus un moment d'éblouissement, et il me sembla que j'allais chanter. Mais le cœur chante avant le gosier, et je le compris vite.

Après moi, mes sœurs se risquèrent, puis mon frère qui faillit tomber en se perchant sur une branche. Il volait le plus mal de nous tous : ce fut le seul qui ne rentra pas.

Le soir nous réunit encore une fois, mes sœurs et moi, sous les ailes maternelles. Mais je vis bien, à l'accueil peu empressé que nous

fit notre père, à l'inspection qu'il passa de notre demeure pour se rendre compte des réparations urgentes, qu'il nous considérait comme élevés, passagers désormais et tolérés à peine là où nous avions été enfants et choyés du plus tendre amour.

Le lendemain, dès l'aube, après des adieux touchants, mille serments de ne pas s'oublier et de se revoir si l'on pouvait, nous nous séparâmes, et chacun des trois enfants prit sa route à travers le monde. Les yeux de ma mère nous suivirent quelque temps, ces jolis yeux couleur de noisette qui luisaient si doucement dans les feuilles. Du haut des buissons, quand je me retournais, je les apercevais fixés sur moi d'un air de regret et de résignation tout ensemble. Chers yeux noisette ! Bientôt je ne les vis plus ; l'oranger natal diminua de hauteur à mesure que je m'éloignais, devint gros comme une tête de chou, et se confondit avec ses frères du bois.

De tout ce que j'avais connu dans le nid, tout avait disparu, sauf l'horizon bleu de la mer et le Vésuve fumant au loin. J'étais seul !

II

LES MAITRES-CHANTEURS

Être seul, quand on est encore si jeune rossignol, c'est courir bien des dangers. L'épervier, les hommes, la nature elle-même, ont mille pièges où nous tombons. L'homme surtout est cruel... c'est ingrat que je devrais dire, car nous chantons pour lui, et pour nous payer, il nous tue sans raison, sans excuse. Que peut-il faire d'un corps chétif comme le nôtre? Nos plumes sont couleur de terre, habit d'artisan s'il en fut. Nous n'avons que notre voix, et il l'étouffe; l'homme est méchant.

Voici comment je l'éprouvai.

Les hirondelles se réunissent pour émigrer, les cailles traversent la mer en troupes, rasant la crête des lames. Nous autres, nous suivons d'ordinaire la route de terre, à petites journées, de la Syrie, où nous passons l'hiver, à la contrée d'Europe que nous avons choisie pour y passer l'été, et de même au retour. Nous arrivons et nous partons sans que nul s'en doute. Notre chemin nous est tracé moitié par l'instinct, moitié par la fantaisie. Les plus hardis s'avancent jusqu'à l'extrême nord, en Suède et en Laponie; la majeure partie niche dans l'Europe moyenne; moi, napolitain, je ne me sentais aucun goût pour les pays froids, et je résolus de ne point aller au delà de ces lieux sauvages où vivent retirés les grands maîtres musiciens.

Pour les trouver il fallait, m'avait dit mon père, franchir les Alpes. Je me dirigeai donc au nord, admirant beaucoup de choses, nulle autant que la vie, qui me semblait une fête incessante.

Un soir, j'atteignis les rives du lac Majeur, décidé à franchir le lendemain les montagnes qui se dressaient devant moi. Nous étions nom-

breux venus dans le même dessein, car de tous les buissons voisins j'entendais sortir le gazouillis de notre nation. Mais j'évitai de me lier, et, suivant un conseil de ma mère, j'observai ce qu'il adviendrait des autres avant de m'engager dans leur voie. Bien m'en prit.

A l'aube, tous les voyageurs partirent, les jeunes en avant, comme toujours. Sur la première colline où ils s'arrêtèrent, il y avait, disposées en ligne, de courtes branches chargées de baies appétissantes. Quelle bonne aubaine! disaient-ils, un déjeuner tout prêt à la première halte, un repas succulent que la Providence a disposé ici pour nous aider à passer les monts. Et ils se précipitaient sur les grappes rouges. Mais presque tous, avant d'avoir pu saisir le fruit, avaient le cou, la patte ou l'aile serrée par un collet de crin. Je les vis se débattre, j'entendis leurs cris d'agonie. Au bout d'une minute ils étaient là plusieurs centaines gisant, l'œil éteint, les plumes froissées et brisées, et l'oiseleur accourait retendre ses pièges. A droite, à gauche, en avant, sur tous les contreforts des Alpes, la même mort guettait les nôtres. Que de chan-

teurs sont tombés là, que de chansons à jamais perdues !

Je traversai tristement les montagnes. Huit jours après j'avais trouvé un maître, et je commençais l'apprentissage de mon art, sur les bords du Rhin, près d'un château en ruine dont le lierre abritait aussi une colonie de corneilles et un couple de hiboux grands-ducs.

Mon maître préférait cette société grossière à celle des hommes. « Nos voisins sont criards, disait-il, mais au fond bons enfants. Une fois les corneilles couchées et les ducs partis à la chasse, je suis, pour toute la nuit, roi du fleuve et roi des forêts.

Nous volions, en effet, chaque soir, sur la plus haute pierre du donjon, nous nous perchions sur la dernière brindille de lierre, moi un peu plus bas que lui, et là, perdus dans l'immensité, dans les rayons du couchant, dans les brises marines qui passent au-dessus des plaines vers leur but inconnu, nous attendions la nuit. Le Rhin coulait à nos pieds, gardant quelque chose du soleil qui l'avait chauffé, dans ses eaux aux reflets d'armures. L'antique

forêt montait vers nous de tous les points de l'horizon, toute sombre déjà : chênes, bouleaux, sapins, noyers, hêtres aux fûts creusés, confondaient leurs cimes et berçaient lentement l'innombrable peuple qui s'abrite sous elles. Le sommeil les gagnait. Un instant troublé par les cris des grands-ducs qui s'élançaient hors de leur aire et s'éloignaient en décrivant des cercles au-dessus des bois, il ressaisissait bientôt la vallée. Alors mon maître chantait. Timidement d'abord et comme indécis il préludait, ébauchant des mélodies qu'il interrompait tout à coup. On eût dit qu'il cherchait son chemin comme les pigeons qui tournoient autour du colombier, et essayent plusieurs voies avant d'en choisir une. Puis, après une pause, inspiré, enivré, son petit grossier gris tendu vers les étoiles, il abandonnait au vent son âme harmonieuse. Plaintes, soupirs, notes éclatantes de la joie, phrase légère qui tremble et meurt, envolée soudaine de l'espoir, tout vibrait en lui. Il chantait sans jamais se lasser, jusqu'au jour, et les esprits de Dieu qui remplissaient l'espace, veillant sur les chaumières endormies,

levaient en silence le doigt, pour bénir cet être chétif en qui vivait un si grand cœur.

Un savant, qui nous aimait sans nous comprendre, affirme qu'on peut compter vingt-quatre strophes différentes dans le chant d'un bon rossignol. Bonhomme, vous vous trompez, vous nous calomniez en voulant nous louer : ce n'est pas vingt-quatre, c'est mille, c'est un nombre incalculable de mélodies qui s'agitent en nous. Les autres oiseaux peuvent avoir des refrains : nous seuls savons chanter, et vous compteriez plutôt les cils d'or du soleil qu'on voit en fermant les yeux, que les variations d'un maître rossignol.

Je le sais bien moi qui, durant quatre mois, m'essayai tout le jour à reproduire ce que j'entendais la nuit. Certes, j'étais heureusement doué, et je travaillais vaillamment, mais, le temps d'apprentissage terminé, je me trouvais encore si inférieur à mon maître que je ne pus m'empêcher de le lui avouer tristement.

— Je n'oserai jamais chanter devant un homme, lui dis-je : il pourrait vous avoir connu.

Ma modestie lui plut.

— Je vois, me répondit-il, que vous êtes un véritable artiste. Allez, puisque le temps des migrations est arrivé. Moi-même je partirai bientôt, après un concert que j'ai promis de donner à un passage de palombes. Mais revenez l'an prochain, et j'achèverai votre éducation.

Je revins, en effet, l'année suivante, me remettre sous la discipline de mon vieux maître. Je lui empruntai plusieurs de ses secrets, j'appris ses mélodies favorites, et je conservai pourtant, même en le reproduisant, ce quelque chose d'oriental qui est le caractère de ma famille.

— Va, va, me dit-il, sur la fin de la saison : tu me dépasseras ; tu seras l'un des plus grands musiciens de notre race, et je serai fier de t'avoir formé, guidé, prédit. Attache-toi au grand art, monte le plus que tu pourras... Quant aux succès humains, je ne voudrais pas tarir cette jolie source d'illusions où tu trempes avec tant de plaisir ta jeune tête, mais sache bien, mon ami, que beaucoup parmi les hommes sont incapables ou indignes de goûter la poésie pure de nos chants.

— Je n'ignore pas, répliquai-je d'un air entendu, qu'il y a trois sortes de gens pour apprécier les rossignols : les rois, les femmes, les poètes.

Il se mit à becqueter une poignée d'alizes qui étaient là, et ne répondit pas.

Nous volâmes une dernière fois au sommet du donjon, et la vallée entendit cette nuit-là deux rossignols qui tantôt alternaient, tantôt mêlaient leurs voix, et qui pleuraient tous deux.

Au premier liséré rose que l'aube fit courir au ras des collines, je pris congé de mon maître, et je m'élançai dans la brume qui couvrait encore le Rhin.

III

L'EMPEREUR

Je voyageais depuis un mois environ, quand j'aperçus un parc immense entouré de murs, au milieu duquel s'élevait un château, le plus beau que j'eusse rencontré. Demeure de roi, pensai-je : il faut m'arrêter là.

Je fus confirmé dans ce projet par une jeune rossignollette dont je me sentis épris à première vue, sage, modeste et d'une distinction parfaite de formes. Nous convînmes de faire nid dans les grand tilleuls plantés sur huit rangs, et qui ombrageaient les allées les mieux entretenues du domaine. Je me réjouissais de voir apparaître un roi de la terre que j'imaginais

vêtu de pourpre et d'or, couronné de diamants, entouré de sa cour. Quel auditoire! et combien je comprenais peu alors la misanthropie de mon vieux maître! Mon père avait raison, pensai-je, il aimait les rois: leurs palais, sont, en effet, un séjour délicieux.

Cependant je fus étonné de ne pas obtenir plus vite le succès auquel je croyais avoir droit. A l'heure où, perché près du nid, je commençais à chanter, les salles s'illuminaient là-bas: c'étaient presque tous les soirs des repas somptueux, des réceptions, des bals, dont le bruit arrivait par bouffées jusqu'aux tilleuls. Quelquefois les invités sortaient sur la terrasse; le prince lui-même s'y montra, autant que j'en pus juger par l'empressement de la foule qui l'entourait et me le cachait. J'avais alors de grandes tentations de me rapprocher du château et de jeter, au milieu de cet auditoire élégant et raffiné, les trilles vainqueurs de mes préludes. La gloire me poussait loin du nid. Mais le regard tranquille de ma chère couveuse m'y retenait. Elle n'aurait compris aucune ambition qui m'entraînât loin d'elle; tout devait tenir dans le nid, la gloire avec l'amour,

et sa naïve tendresse se réjouissait pour moi quand un pas humain faisait craquer le sable des allées.

Or, en quatre semaines, si j'excepte les jardiniers, il vint en tout sous les tilleuls deux pages qui riaient en lisant une lettre, une jeune femme qui monta dans un bateau et traversa le lac avec un beau seigneur, et trois palefreniers qui se baignèrent en cachette. Le reste du temps les avenues demeurèrent désertes : les rayons de la lune y remplaçaient les rayons du soleil, et c'était tout.

Je commençais à me plaindre du sort. quand, un après midi, une douzaine de manœuvres armés de pelles et de rateaux entrèrent sous le dôme des tilleuls.

— Pas une herbe, pas une feuille morte, dit le chef, car l'Empereur va venir !

Et ils se mirent à travailler âprement.

Tout le bosquet s'émut : le geai répéta sur tous les tons, du grave au burlesque : « l'Empereur, messieurs, l'Empereur ! » les paons essayèrent quelques roues étincelantes sur les pelouses ; les cygnes s'approchèrent du bord de l'eau en mirant leurs longs cols avec des

airs penchés ; il n'y eut pas jusqu'à ma rossignole qui, pour mieux voir, s'avança sur ses œufs au risque d'en découvrir un et de l'empêcher d'éclore.

Comme elle était fort peu instruite des choses du monde, je lui expliquai le sens de ce mot nouveau pour elle :

— Les empereurs, lui dis-je, sont des hommes très puissants, qui gouvernent les États, et aiment les rossignols.

Elle se tint pour satisfaite, et attendit l'heure de mon triomphe avec une entière confiance.

J'étais plus ému qu'elle, et je répétais en moi-même les plus belles mélodies que j'avais apprises au bord du Rhin.

Enfin, vers le soir, il se fit un mouvement à la porte du palais. Un groupe d'hommes sortit. Deux d'entre eux se détachèrent des autres, et s'acheminèrent lentement à travers les allées du parc. Le plus grand, taillé en colosse, portait un uniforme blanc. L'autre, très vieux, voûté, l'expression moins dure et plus fine, s'appuyait sur le bras de son compagnon, et je compris, au respect dont il était l'objet, que c'était là l'Empereur. Il portait un

habit de ville. J'en fus presque honteux pour lui. Ce faste oriental dont j'entourais les princes ne s'évanouit pas sans emporter quelque chose du prestige dont ils jouissaient dans mon esprit. Après tout, pensai-je, c'est un homme.

Ils s'approchèrent peu à peu, et entrèrent sous les tilleuls. Déjà fatigué, bien que le chemin parcouru ne fût pas de mille mètres, le vieil empereur fit signe qu'il voulait s'arrêter, et tous deux vinrent s'asseoir sur un banc, au-dessous de notre arbre.

Mon cœur battait d'émotion. Je me dressai sur une branche, dans une éclaircie du feuillage, à dix pieds de leurs têtes augustes, et, l'œil aux cieux, je commençai à chanter.

Je chantai bien, j'en ai conscience. Le petit tremblement qui agitait ma voix au début disparut assez vite, et les notes sonores, pures, s'échappèrent de mon gosier. Je fus tendre et élégiaque ; je cherchai à ramener, dans ces esprits accablés de soucis, la paix dont ils semblaient avoir grand besoin. Après quelques minutes je me tus, et je rabaissai les yeux vers ma compagne qui n'avait cessé d'observer l'auditoire.

— Eh bien ! lui demandai-je, qu'en disent-ils ?

— Rien encore. Ils paraissent ne point entendre.

— Fort bien, répondis-je, il leur faut la note héroïque, l'épopée, le drame où ils ont coutume de vivre : ô messeigneurs, je puis vous raconter une histoire tragique, écoutez-moi !

Je relevai la tête, et je racontai une légende pleine de contrastes, délirante de joie et soudain traversée de larmes. J'y mis toute la passion, tout l'art dont j'étais capable, et je vis en finissant que ma rossignole me considérait avec admiration.

— Ils sont domptés ! m'écriai-je.

— Pas encore.

— Vous croyez ?

— Écoutez-les, mon doux maître.

Ils parlaient tous deux à mi-voix, l'empereur d'un ton exténué, avec un timbre mort, l'autre, qui devait avoir dans la poitrine la puissance du tonnerre, se contraignait pour diminuer son souffle et ne pas effaroucher par sa prodigieuse vitalité la faiblesse énermée du vieux.

— Pensez-vous, disait l'un, qu'il y aura longtemps encore des rois ?

— Sire, répondait l'autre, ce que je sais bien c'est qu'il y aura toujours des sujets.

— Qui donc gouvernera ?

— Tout le monde.

— Alors, je plains tout le monde. Et je m'en vais plus volontiers à l'éternel repos : mais savez-vous, prince, que vous n'y entrerez pas, vous ?

— Pourquoi, Sire ?

— Vous aimez trop la guerre.

Le vieux souverain se prit à rire en tremblotant. Un éclair passa dans les yeux de l'autre, qui ressemblèrent à ceux d'une bête de proie.

— La guerre, répliqua-t-il : Sire, vous lui devez tout !

Et après un silence :

— Je disais donc tout à l'heure qu'il fallait veiller au nord.

Comme ils étaient loin de toute émotion musicale ! J'en fus un peu froissé, mais surtout attristé pour eux. Peut-on avoir l'esprit si occupé des soins de la terre qu'on n'entende

pas un rossignol qui chante à quelques pieds en l'air ?

Une ardeur nouvelle s'empara de moi. Je résolus à tout prix de secouer l'incroyable torpeur de ces deux hommes, et je repartis pour les hautes régions de l'inspiration...

Bientôt je m'aperçus que la conversation languissait. Tout bruit cessa, et j'eus la certitude qu'on m'écoutait. Par coquetterie, par reconnaissance aussi, je continuai à chanter, prolongeant ma victoire et leur plaisir.

Je ne m'arrêtai qu'à bout de forces. Alors mes yeux, quittant les étoiles, s'abaissèrent vers le nid.

Ma jeune couveuse était assoupie.

Je regardai plus bas.

L'empereur dormait !

Il dormait la tête renversée sur le dossier du banc, pâle sous la lune comme les habitants de ce séjour dont il avait parlé. L'autre, ayant déboutonné sa tunique pour se pencher plus aisément, dessinait, du bout de sa canne, des cartes de géographie sur le sable.

Cette aventure me causa un dépit profond. Elle désenchanta pour moi ce jardin qui

m'avait paru si merveilleux tant que l'espérance et l'amour l'avaient habité ensemble. L'amour seul demeurerait, et, dussé-je être accusé de blasphème par d'autres rossignols moins désireux de la gloire, l'amour ne suffit pas.

« Pauvre père, me disais-je souvent, si jamais mon chemin croise le vôtre, je vous dirai ce qu'il en est des rois d'aujourd'hui. Ceux de votre temps sans doute avaient plus de loisir et de liberté d'esprit. Ils écoutaient le rossignol. A présent, ils dorment sur les bancs, épuisés d'âge et d'affaires. L'expérience me suffit. Au printemps prochain, je m'adresserai à quelque gentille damoiselle comme j'en ai vu passer, là-bas, sur la terrasse : c'est dans le cœur des femmes que doit vivre encore, ô mon père, le culte de toutes les poésies.

IV

FRIDA

L'hiver ensoleillé de l'Orient me rendit quelque confiance en moi-même. J'étais parvenu à séduire un vieux Turc, marchand de pastilles du sérail, qui se tenait à la porte d'une mosquée, sous un figuier où je venais souvent me poser. A peine avais-je ouvert le bec que je voyais le bonhomme se coucher sur le dos, ses grosses mains jointes sous sa nuque, et rire béatement, des heures entières, en m'écoutant. Il aurait ri tout le jour si je l'avais voulu. Pour me remercier, il apportait de petits morceaux de sucre qu'il estimait la meilleure récompense des artistes à deux ailes. Je ne lui

en savais pas mauvais gré, et, plus d'une fois, je descendis jusque sur les basses branches pour y becqueter ses friandises avec un mouvement de tête et de queue qui signifiait, à ne s'y pas tromper : « Merci, bonhomme, Allah te protège ! »

Cette conquête musicale, dont je ne m'exagérais pas l'importance, me parut d'un heureux augure.

— Femmes d'Occident, m'écriai-je après avoir traversé le Bosphore, je ne repasserai pas cette mer sans emporter vos regrets !

Chemin faisant, je me demandais à quelle femme j'adresserais mes premières mélodies. Je me décidai pour une jeune fille. Mais de quelle nation serait-elle ? Irais-je chercher quelqu'une de ces belles Napolitaines dont l'image se mêlait aux premiers souvenirs de ma jeunesse ? une Espagnole toujours prête à chanter comme une guitare ? une Russe à demi sauvage, imagination ardente et légendaire ? une de ces Françaises qui ont de l'esprit, ou une de ces Allemandes qui n'en ont pas, mais qu'on dit tendres et rêveuses ?

Rêveuses et tendres, cela me fit pencher pour

l'Allemagne. Je voyageai jusqu'à ce que, sur le bord d'une rivière où la maison et le jardin se miraient, j'eusse rencontré une jeune fille parfaitement semblable au portrait que je m'étais fait.

Le père était tonnelier. Elle s'occupait du ménage. Ils étaient pauvres et de belle humeur : souvent chacun de son côté chantait sa chanson, l'un taillant ses douves de châtaignier, l'autre dévidant la laine ou veillant à la marmite.

Le long de la rivière et tout près de la chambre de Frida, des peupliers avançaient leurs branches. C'est là que je me perchai, une après-dînée qu'elle travaillait à l'aiguille plus tard que de coutume, aux rayons du jour fuyant. Quand j'attaquai mes premières notes, elle releva ses yeux bleus et les tourna vers l'arbre, sa main qui tirait l'aiguille retomba lentement sur ses genoux, même elle rougit un peu, puis, laissant l'ouvrage couler à terre, elle vint s'accouder sur la margelle de la fenêtre.

Oh ! quelle joie s'empara de moi ! Quelle ivresse j'éprouvai devant cette femme unique-

ment occupée de l'invisible ami caché dans le peuplier ! Comme il me fut doux d'expérimenter enfin la puissance d'attraction dont mon père m'avait parlé comme d'un privilège de notre race !

Mon bonheur dura trois semaines. Chaque soir, je chantais pour Frida. Dans la journée même, j'allais souvent me percher sur les cercles de barrique empilés dans le jardin. En m'apercevant, Frida me souriait amicalement, et, faisant claquer ses lèvres en manière d'appel, disait :

— Chante, petit, chante donc !

Mais nous ne donnons nos concerts qu'aux heures silencieuses du crépuscule et de l'aube. Je la regardais travailler, admirant son activité calme, le bel ordre de la maison, l'alliance de tant d'humbles devoirs avec une rêverie si purement idéale, et j'oubliais souvent, tant elle me plaisait, de piquer les mouches qui bourdonnaient autour de moi.

Hélas ! hélas !

Un jour qu'elle m'avait paru plus gaie encore que de coutume, je ne la vis pas monter dans sa chambre à l'heure habituelle. « Elle est allée

veiller chez quelque voisine, » pensai-je. Pourtant, comme je sentais passer dans le vent les anneaux de fumée de la pipe du tonnelier, je voulus faire le tour du jardin. Tout le long de la bordure de groseillers, je sautai de branche en branche, et voilà qu'au fond, sous une tonnelle de buis, je découvris Frida et près d'elle un jeune roulier dont l'attelage s'était arrêté plusieurs fois auprès de la maison. Je croyais alors qu'il venait pour le tonnelier... Pauvre naïf ! l'erreur n'était plus possible. Il causait bas à la jeune fille, qui souriait à ses paroles bien mieux encore qu'à mes chants. Elle avait pris sur ses genoux le beau fouet neuf de son ami, et ornait la poignée d'une tresse de rubans. A quelques pas de là le père fumait sa pipe en porcelaine peinte, sa forte pipe des dimanches, qu'il avait gagnée dans un tir à l'aigle, car il avait été un remarquable tireur, le père de Frida.

Mon premier sentiment fut une sorte de jalousie, — comme un rossignol peut en concevoir. — Mais je me repris bien vite : « Non, rossignol, mon ami, me dis-je, tu n'as rien perdu. Et même, puisque tu lui plais, tu vas

plaire sans nul doute à celui qu'elle aime. »

Alors je me mis à chanter pour eux des chants doux comme cette soirée de printemps, capricieux et légers comme les vrilles de houblon qui commençaient à tourner sur les haies.

Au bout d'un instant Frida s'interrompit de causer, et regarda de mon côté d'un air d'impatience.

Tout mon sang se glaça.

Je continuai à balbutier quelques notes sans suite...

— Hans, dit-elle en élevant la voix, chassez donc cet animal, je ne puis plus vous entendre !

Le roulier prit son fouet, le fit claquer d'une façon terrible, et je m'enfuis vers mon nid, tout en larmes.

La voilà donc, cette sympathie des femmes pour les rossignols ! La voilà cette intelligence de la poésie de nos chants ! Elle rêvait de Hans le roulier, la blonde Frida, et je m'imaginais que le pur amour de la musique l'emportait avec moi vers les sommets ; je servais d'accompagnement à ses amoureuses pensées, je

lui semblais la voix du bien-aimé, et elle souriait, et elle rougissait : un merle eût eu le même succès ! Puis le jour arrive où son fiancé lui parle, c'est assez, je deviens un importun, un animal, — oh ! l'affreux mot, — qu'on chasse à coups de fouet...

Je partis de très bonne heure cette année-là. Les devoirs de la paternité me retinrent seuls quelques semaines, mais à peine la couvée fut-elle drue, que je me mis en route. J'avais hâte de quitter ce lieu où j'avais été plus mal traité encore qu'à la cour de l'Empereur. Mon dernier regard vers la maison du tonnelier rencontra la noce qui sortait, les violons devant, les éclopés derrière, procession de la vie. Frida était ravissante sous ses voiles, un gros bouquet fleurissait son corsage.

— Femme, femme, murmurai-je en m'éloignant, la poésie ne t'est rien, qui n'a pas nom amour !

Triste, fuyant les villes et les villages, je me dirigeai vers l'Italie. Vous devinez mes projets : c'était d'y rencontrer mon père. Je retrouvai sans beaucoup de peine notre oranger natal. Le nid avait été changé de branche,

mais non pas d'arbre. Mon père était là, bien vieilli : le gris de son plumage avait blanchi par plaques, le beau brun de son dos tirait à présent sur le jaune de rouille, il déteignait, ce qui est un signe fatal chez nous.

Près de lui se tenait une rossignole d'âge moyen, qui me regardait durement. Je ne reconnus point là les jolis yeux noisette. Qu'était devenue ma mère ? J'appris bientôt qu'elle était morte de langueur en Égypte, au pied des pyramides dont le sable gardait son corps. Son dernier cri avait été pour moi.

Pour me dire ces choses, et beaucoup d'autres, mon père m'emmena à l'écart, à l'extrémité du bois. Il comprenait que la présence de cette nouvelle compagne, une marâtre pour moi, gênait mes confidences.

Et j'en avais tant à lui faire !

Il ne parut pas trop surpris de ma double mésaventure auprès de l'empereur et de Frida.

— Il serait injuste, me dit-il, d'envelopper tous les rois et toutes les femmes dans une même condamnation, parce qu'un empereur s'est endormi en t'écoutant, parce qu'une femme t'a chassé. En cherchant bien tu trou-

verais encore, sûrement parmi les femmes et peut-être parmi les princes, des auditeurs dignes de te comprendre, des adeptes de l'art pur, qui t'aimeraient pour tes divines mélodies. Cependant, mon enfant, il se peut que, de notre temps au tien, le monde ait changé. Il y a peut-être moins d'âmes tendres, moins de natures naïves, faciles à s'épanouir.... C'est un malheur.

— Que faire alors ? demandai-je.

— Renoncer aux applaudissements des hommes et vivre comme moi dans la solitude.

— Jamais, mon père, jamais avant d'avoir fait dire à une créature humaine un de ces mots que vous avez entendus si souvent, et qui consolent de tous les dédains, de toutes les fatigues, avant d'avoir fait louer Dieu par l'une d'elles de ce qu'il a créé les rossignols. J'irai vers les poètes.

— Il faut en trouver.

— J'en trouverai. Où habitent-ils ?

— Dans le monde entier, mais on a plus de chances d'en rencontrer à Paris qu'ailleurs : triste lieu pour un rossignol.

— Qu'importe. A quoi les reconnaît-on ? J'ai

vu des hommes qui portaient des feuilles de chêne en or sur leurs chapeaux ?

— Ce n'est pas cela.

— D'autres avaient des palmes à leur habit. Des palmes, mon père, voilà un signe ?

— Non, mon enfant, l'espèce n'est pas galonnée. Ne les cherche ni parmi les fonctionnaires, ni parmi les hommes de finances, ni parmi les hommes de loi, ni parmi les marchands, ni parmi les propriétaires : les poètes ne se trouvent pas là.

— Où donc alors ?

— Si tu rencontres un homme qui marche solitaire dans la foule, absorbé dans un songe intérieur, aussi curieux des choses qu'il l'est peu de ses semblables, arrêté des demi-heures devant une estampe, un livre, un bijou ciselé, qui sourit on ne sait pourquoi, et tressaille douloureusement pour un coup de vent qui passe, un orgue de barbarie qui joue, un cheval qui s'abat, une figure décharnée qui mendie, il y a des chances pour que ce soit un poète.

— Mais enfin, mon père, que font-ils ?

— Ah, voilà ! des phrases rimées, des lignes inégales qui leur coûtent beaucoup de peine,

dont ils sont toujours satisfaits, et qu'on leur paye en compliments.

— Les pauvres gens !

— Ne les plains pas, ils sont les plus heureux des hommes, bien qu'ils parlent sans cesse de leurs larmes et de leurs désespoirs. Tous ces nuages dont ils s'enveloppent, c'est pour le public : au fond, ce sont des gens qui ont du bleu de ciel dans l'âme.

Là-dessus mon père me souhaita bonne chance, et je le quittai pour aller revoir ma mosquée orientale et mon vieux Turc aux morceaux de sucre.

V

LE POÈTE

Par une nuit froide de la fin d'avril, je tombai sur un marronnier du jardin du Luxembourg, les ailes pleines de givre, à moitié aveuglé par la lumière brutale des becs de gaz, épuisé d'avoir volé d'un seul vol des fortifications jusqu'au cœur de Paris. Je m'abritai au milieu d'un bouquet de feuilles naissantes, et je m'endormis.

Aux premières lueurs du jour, je remarquai en plusieurs places de l'arbre des sortes de pelotes grises. Ces masses prirent forme bientôt. C'étaient d'énormes pigeons, de l'espèce sauvage, mais devenus bourgeois et maîtres du

jardin. Ils m'aperçurent qui m'étirais et me lissais de mon mieux pour faire honneur à la grande ville. Ma mine piteuse parut les mettre en gaieté. Un gros mâle, dont la panse était à demi déplumée, me fixa de son œil jaune et bête.

— Tiens, qu'est-ce que c'est que celui-là ? un rossignol ?

— Oui, monsieur, pour vous servir.

— Quelle idée avez-vous donc, grommela sa pigeonne, de venir dans notre marronnier ?

— Est-ce que cet arbre est véritablement à vous ? demandai-je poliment. Je suis arrivé cette nuit.

Ils se mirent à rire.

— Oui, ma chère, reprit le gros pigeon, monsieur est mélomane, un petit clavecin vivant, un gobeur de mouches.

— Un artiste ! gloussa la pigeonne.

— Un artiste ! s'écrièrent une demi-douzaine de jeunes vauriens, les fils probablement, qui perchaient sur les basses branches.

En même temps ils s'élancèrent sur moi, et m'eussent assassiné, si je n'avais échappé en fuyant au plus vite. Ils ne me poursuivirent

pas, d'ailleurs, décrivirent une courbe, et se laissèrent tomber dans les allées du jardin.

Je m'étais réfugié sur une cheminée. Un moineau y piaillait : il me considéra d'un œil étonné et bon enfant.

— T'as pas l'air parisien, mon pauvre petit ! dit-il.

— J'arrive, en effet ; les pigeons m'ont chassé de leur arbre.

— Il y a longtemps que je les connais, va, nous nous battons tous les jours : mais aussi, que viens-tu faire ici ?

— Chercher un poète.

— Je ne connais pas ça. Qu'est-ce que c'est ?

Il n'attendit pas ma réponse. Une voiture venait de passer. Mon voisin s'élança avec un cri vainqueur, une vingtaine de moineaux tourbillonnèrent à sa suite, s'abattirent, et je les vis se disputer et disperser à coups de becs je ne sais quelle proie ignominieuse.

Quelle monde, pauvre rossignol des bois !

Il fallait trouver un gîte.

Du haut des toits j'avisai un jardin, bien petit il est vrai, mais qui paraissait n'être à personne, je veux dire à aucun oiseau.

De trois côtés il était borné par de hautes murailles, du quatrième par une rue. Un polonia aux fleurs violettes au milieu, de jolies corbeilles dans les coins, beaucoup de lierre le long des murs : voilà tout le jardin.

Je m'établis dans une touffe de lierre, et, dès le lendemain, je partis en quête du sujet rare que j'étais venu chercher. Hasardeuses promenades au-dessus des rues et des boulevards, dont je revenais mécontent et brisé. L'air épais, chargé de fumée, me rompait les poumons, le bruit m'étourdissait, la foule, enchevêtrant ses courants comme les moires de l'eau, obéissait à toutes les passions, à tous les caprices, à toutes les cupidités, je me sentais effleuré par des milliers d'intérêts en jeu : mais l'homme du rêve ne se présentait pas. Au retour, je m'endormais, las de cette vie agitée, de ces courses sans profit, de la verdure du jardin étiolée et salie, me demandant si je ne devais pas renoncer à mes projets et regagner les solitudes où mon vieux maître m'attendait peut-être pour mourir.

Un matin, en m'éveillant, je fus très étonné d'apercevoir, sur le banc qu'ombrageait le

polonia, deux jeunes gens, un frère et une sœur. La jeune fille, en robe du matin, ses cheveux sur le dos, regardait, moitié riante et moitié inquiète, les fenêtres du premier dont les rideaux pendaient immobiles. Elle devait avoir seize ans au plus. Toute son âme, candide et spirituelle, vivait sur son visage. Son frère, dix-huit ans peut-être, avec de longs cheveux blonds rejetés en arrière, une fermeté de traits que le duvet de la jeunesse cachait encore, avait une gravité songeuse dont ses joues roses, à fossettes d'enfant, riaient entre elles, et des yeux vagues qui se croyaient profonds. Au moment où je le vis, il venait d'entr'ouvrir sur ses genoux un cahier relié avec des faveurs bleues, dont le titre en gothique portait : « Première poé... » L'inclinaison de la feuille, un peu retournée sur elle-même, ne me permit pas d'achever, mais je devinai qu'il s'agissait de premières poésies, car les lignes, inégales, indiquaient des vers.

Il ferma le cahier, et posant dessus, comme un sceau sur un trésor précieux, sa main fine d'adolescent, regarda sa sœur..

— Renée, tu me promets le secret ?

Elle prit un air grave, et répondit :

— Je te le jure !

La formule était si solennelle, l'accent si dramatique, que je ne pus m'empêcher de rire dans mon lierre.

Ils tournèrent leurs deux jeunes têtes de mon côté.

— Les oiseaux s'éveillent, dit Renée, dépêche-toi : tu sais que maman est matineuse.

Il lut alors, d'un ton pénétré, précipité et coupé par l'émotion, une pièce de vers intitulée : *les Ramiers*. Comme il traitait de la bonne manière ces égoïstes volatiles du Luxembourg ! J'étais ravi.

Quand il eut fini :

— C'est bien joli, Paul, bien joli, dit Renée.

— Tu trouves ?

— Je crois même que c'est un vrai chef-d'œuvre. Tu devrais te faire présenter à quelque grand poète, à Bruno, par exemple.

Paul la regarda tendrement :

— Pauvre petite, et par qui ?

A ce moment, la fenêtre du premier s'entrebâilla. Renée poussa un petit cri ; Paul devint rouge, et se pencha jusqu'à terre pour dissi-

muler le cahier encore ouvert sur ses genoux.

— Paul! Renée! mes enfants! dit une voix un peu traînante.

Ils rentrèrent.

J'avais trouvé un poète, bien jeune il est vrai, mais je résolus de m'en tenir à celui-là, de peur de n'en pas rencontrer d'autre.

Seulement, mon ami Paul de Scabieuse, — c'était son nom encore inconnu, destiné à la gloire, et que je m'applaudissais d'avoir découvert avant qu'il fût célèbre, — mon ami avait un défaut : il était toujours sorti. Je suis sûr, pour l'avoir souvent déploré, qu'il ne demeurait pas une heure par jour dans sa chambre, en état de veille. Visites, promenades, réunions mondaines, la journée entière y passait, et une partie de la nuit : je me demande encore quand il pouvait travailler à ses chefs-d'œuvre. Je m'attristais de ne pouvoir lui parler, et j'appelais de tous mes vœux quelque événement qui modifiât sa vie, lorsque, un mercredi, je vis mon poète sortir d'une maison d'apparence modeste, rue Madame. Un homme d'une trentaine d'années, qui devait professer dans un pensionnat de jeunes filles,

pâle d'avoir trop lu, et d'une distinction travaillée, lui dit en le reconduisant :

— A ce soir, cher monsieur, c'est convenu, je vous présenterai, et je vous prédis un vrai succès.

Et Paul s'en alla rayonnant.

J'avais compris qu'il s'agissait de présenter mon ami Scabieuse à un grand poète, et j'étais content moi aussi, et, rentré dans mon lierre, je songeai doucement. Car, tout allait changer dans sa vie : je le voyais, encouragé par l'accueil que les maîtres de la littérature ne manqueraient pas de lui faire, renoncer aux bals, s'éprendre d'une noble ambition pour la gloire, s'enfermer dans sa chambre et vivre en artiste laborieux. Oh alors, comme ils seraient doux ces soirs d'été où, las du travail du jour, il s'accouderait à sa fenêtre et m'écouterait chanter !

Tout le reste de la journée, Paul écrivit ou déclama dans sa chambre. Lorsque enfin il sortit de la maison, vers neuf heures, je ne sais lequel était le plus ému, de Renée qui l'embrassa, de lui qui s'échappa dans la rue sans détourner la tête, ou de moi qui m'étais décidé à le suivre. Devant la maison de Bruno,

il y avait un jardin fermé d'une grille, et dans le jardin un sorbier. Je m'y perchai pendant que mon jeune ami, très pâle, disparaissait dans l'escalier en boutonnant son dernier gant.

On devinait une réception au premier étage, derrière les stores baissés. Quelques rayons échappés étoilaient çà et là les branches, une rumeur confuse bourdonnait autour de moi, et s'enflait tout à coup quand la porte de l'appartement s'ouvrait à un nouvel invité. C'était tout ce que je pouvais percevoir et connaître de cette soirée à laquelle j'aurais tant aimé assister ! Mon poète y débutait, dans un instant peut-être les *Ramiers* seraient célèbres, et je n'aurais que l'écho de ces applaudissements !

Pour la première fois j'eus un peu de regret de n'être pas simple serin ou chardonneret de maison. Les heures se passèrent pour moi dans une incertitude où l'espoir dominait portant. La nuit, qui devait être délicieuse dans les bois, était chaude à Paris ; le vent ne descendait pas jusqu'à moi, il soufflait là-haut, vers les étoiles, dans la route immense que suivaient, pour s'en retourner, les dernières bandes de canards et les hérons isolés dont

j'entendais l'appel. Vers minuit, un premier invité sortit de chez le grand poète : il bâillait affreusement.

— Le rustre ! sifflai-je dans mon sorbier, bâiller après les vers de Scabieuse !

Puis trois gros messieurs traversèrent le jardin.

— Non, parole d'honneur, dit le plus grand, le plus large, le plus in-folio des trois, cela devient insupportable ! Bruno a la manie de nous exhiber de petits jeunes gens qui endorment tout le monde sous prétexte de poésie. Ça gâte une soirée, les vers !

— Oh ! oui, répartit le second, c'est bien assez de Bruno, quand il lui prend l'idée de réciter ses *Langueurs*.

— Lamartine, va ! murmura le troisième. Et je vis bien à son air qu'il croyait dire une injure.

Enfin, Paul de Scabieuse sortit à son tour, la tête basse, à demi cachée dans le col de son paletot. Il traversa rapidement le jardin. Quand il fut dehors, seul, inconnu, libre de pleurer, il ne se contint plus, et éclata en sanglots.

Pauvre Scabieuse !

Je fis alors une chose que notre amour-propre d'artistes nous défend d'ordinaire, et, comme il s'en allait, rasant les murs, par les rues les moins fréquentées, je volai au-dessus de lui, et l'appelai sur un ton très doux :

— Ami, ami; ami, ami!

Il n'y prit pas garde d'abord.

Je répétais mon appel. Il leva les yeux. Un sourire de pitié, un sourire pâle et triste à m'en faire pleurer moi-même, effleura ses lèvres. Un peu plus loin, quand il vit que je tournais la rue avec lui, il sourit tout à fait. Et quand il fut rentré, quand il entendit les premières modulations d'un chant que je lui adressais, en effet, du fond de mon lierre, il ouvrit sa fenêtre, et plus de deux heures durant je le consolai, moi, rossignol des bois, du dédain des hommes.

Ce fut la plus belle nuit de ma vie, car il comprit tout, car il ne se lassa point, car son âme toute vierge encore s'épanouissait à m'écouter. Il m'eût écouté plus longtemps encore si je l'avais voulu. Mais je pensai qu'il avait besoin de repos, que la nuit devenait froide, et je pris le parti de me taire, le laissant apaisé

et peut-être un peu plus poète qu'auparavant.

La nuit s'écoula...

Et l'aube vint..... Alors je songeai qu'un bonheur si parfait doit être rare, je me rappelai mes épreuves passées, j'eus peur de ce lendemain qui commençait. Que serait-il? Si mon Scabieuse allait changer et déchoir avec le temps? S'ils allaient avoir raison de cette vocation si nouvelle, ceux qui s'en étaient moqués? Ah! plutôt que de voir cela, plutôt que d'en courir le hasard, oui, plutôt partir de suite, dans toute la fraîcheur de ma joie, avec le trésor intact d'un bon souvenir!

J'hésitai un instant. Une dernière fois je regardai la fenêtre derrière laquelle dormait Scabieuse, le poète des *Ramiers*, puis, à tire-d'aile, je traversai Paris.

Bien loin, bien loin seulement je m'arrêtai, au delà des banlieues, dans la campagne. Je me posai en haut d'un arbre, et je me tournai vers la grande ville sur laquelle le soleil levant versait à flots la lumière, incendiant quelques vitres et les sommets des tours et des dômes. Une émotion profonde me saisit. Au moment d'abandonner ce monde où j'avais souffert, tous

mes chagrins me revinrent au cœur, tous ensemble, comme pour accabler la pauvre joie que j'essayais de défendre contre eux.

— Race des hommes, m'écriai-je, vous qui passez parmi nous pour aimer la poésie, elle coule autour de vous et vous n'y prenez pas garde, et vous la laissez aller, sans comprendre qu'elle vous rafraîchirait et qu'elle vous reposerait ! J'ai chanté pour un prince qui s'est endormi, pour une femme qui m'a chassé ; après plusieurs années je commence à croire aux poètes, je veille à la porte d'un homme de lettres, et pourquoi ? pour y entendre rire de cette jeunesse qui m'a séduit, de ces vers qui m'ont touché... C'est la troisième peine que j'endure à cause de vous, ce sera la dernière : je pars. Je vais là où les auditeurs ne me manqueront pas, plus humbles mais plus fidèles à la loi de leur race, dans les champs déserts, parmi les insectes, les oiseaux et les bêtes sauvages. Eux ne me repousseront pas. Et dans les nuits dont ni vous ni votre bruit ne diminuerez la grandeur, je chanterai pour Dieu qui m'avait fait pour vous.

J'étais donc résolu à me retirer du monde et à me faire aussi moi rossignol de ruines. Mais, avant de mettre à exécution mon projet, je voulus voir une dernière fois mon père.

Je pensais, le long du chemin, à ce qu'il faudrait lui dire, et de quelle manière je devrais le saluer pour ne pas me heurter tout d'abord à son humeur devenue sauvage et ombrageuse avec l'âge.

— Mon père, répétais-je en faisant mes étapes, vous nous avez donné des leçons qui m'ont toujours guidé. Grâce à vous je suis devenu le chanteur que vous-même ne dédaignez pas d'écouter. Sur votre conseil, j'ai cherché à plaire à trois sortes de gens, les rois, les femmes, les poètes. Vous savez ce qu'il est advenu de mes deux premiers essais. Quant aux poètes, il en existe encore; j'en ai découvert un, tout jeune, et, comme il pleurait, j'ai éprouvé sur lui cette puissance consolatrice dont vous m'aviez parlé. Mais ils sont rares aujourd'hui, et l'on ne rencontre plus communément, comme vous l'avez fait, de ces amateurs de rossignols, âmes souffrantes ou ailées, qui trouvaient de la joie dans le chant

d'un oiseau... La prose a bien grandi par le monde, mon père...

Je lui aurais dit plus d'une chose encore et demandé plus d'un avis.

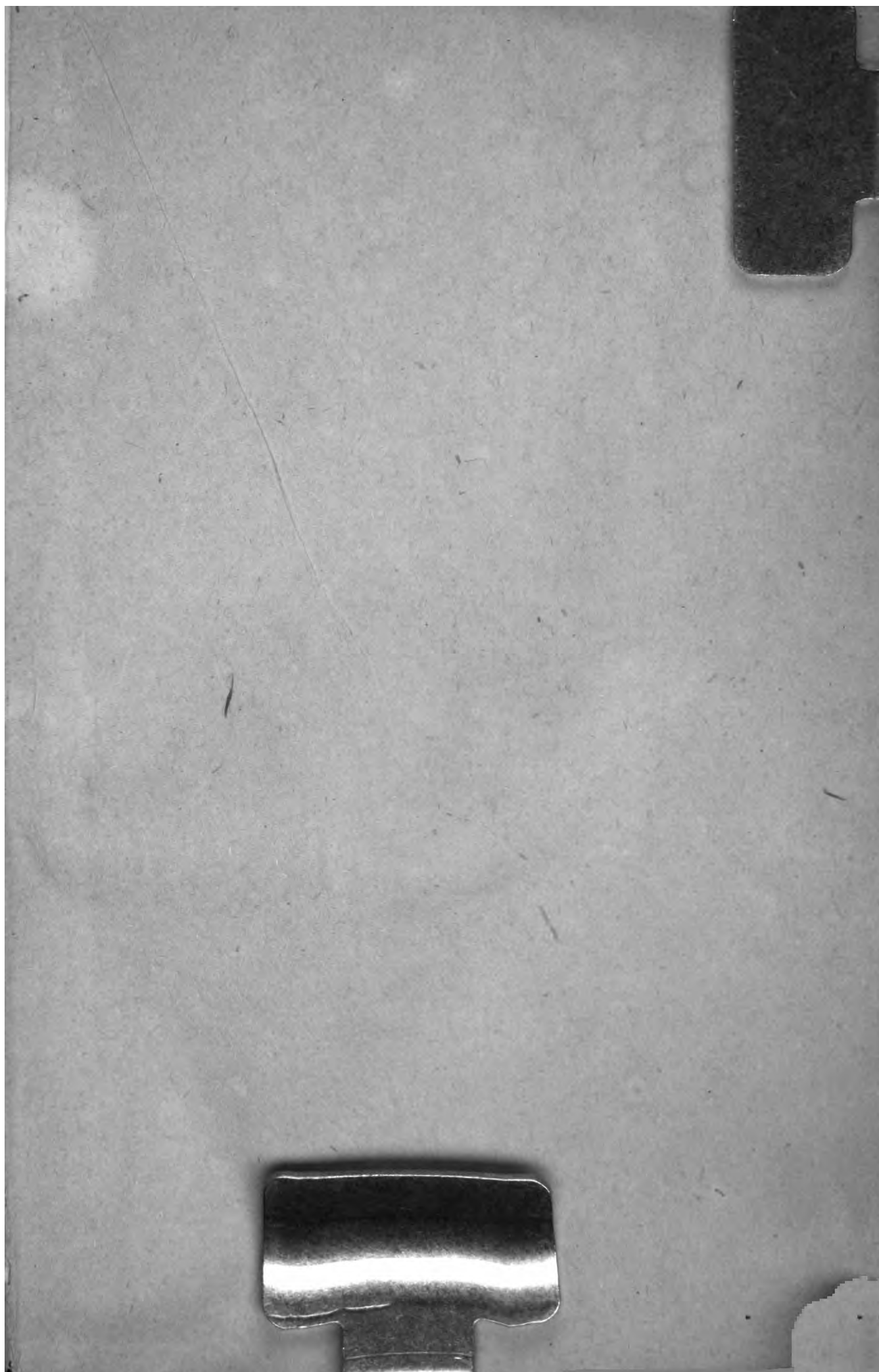
Hélas! quand j'arrivai dans le bois d'orangers, je cherchai vainement le nid. Quelques morceaux de crins tordus, une coque d'œuf brisée, tombés au pied de l'arbre, attestaient seuls la place où fut mon berceau et celui de bien d'autres rossignols philomèles. Le vent roulait ces derniers débris. En les considérant, je vis que la ruine devait remonter à plusieurs mois déjà. L'abandon était définitif, et la cause ne m'apparut que trop clairement... Mon cœur se serra. Je passai tout le jour à me souvenir.

Devant moi, là-bas, la mer était encore bleue, Naples bruissait, contente de vivre, et la fumée du Vésuve se tordait vers Sorrente.

TABLE

DONATIENNE	1
AUX PETITES SŒURS	83
LE RAPHAEL DE M. PRUNELIER	173
L'ADJUDANT	205
MADAME DOR	223
LES TROIS PEINES D'UN ROSSIGNOL	279

66672874



DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format grand in-18, à 3 fr. 50 le volume

RENÉ BAZIN	vol.	LOUIS LÉTANG	vol.
Humble amour.....	1	Le Roi s'ennuie.....	1
TH. BENTZON		PIERRE LOTI	
Le Parrain d'Annette....	1	Madame Chrysanthème..	1
ERNEST BLUM		PAUL MAHALIN	
Journal d'un vaudevilliste	1	Le Dernier Valois.....	1
BRETHOUS-LAFARGUE		JACQUES NORMAND	
La Maîtresse du Négrier.	1	La Muse qui trotte.....	1
M ^{me} CARO		HENRY RABUSSON	
L'Idole.....	1	Monsieur Cotillon.....	1
PIERRE DE CROZE		RICHARD O'MONROY	
Le Chevalier de Boufflers	1	Place au théâtre!.....	1
ALEXANDRE DUMAS FILS		PAUL SAMY	
Théâtre des autres, t. I et II	2	La Fiancée du docteur....	1
ANATOLE FRANCE		GEORGE SAND	
Le Lys rouge.....	1	Pages choisies.....	1
GUSTAVE GUESVILLER		JEANNE SCHULTZ	
Le Roman de Genevotte..	1	Ce qu'elles peuvent!.....	1
GYP		LÉON DE TINSEAU	
Professional-Lover.....	1	Le Chemin de Damas....	1
PRINCE DE JOINVILLE		ADRIEN VÉLY	
Vieux Souvenirs.....	1	Contes panachés.....	1
PAUL LABARRIÈRE		COMTE VODZINSKI	
Secret de famille.....	1	Pour un faux.....	1